Maurice BLONDEL
(1861-1949)

L'Itinéraire philosophique
de Maurice Blondel
(1928)

Propos recueillis par

Frédéric Lefèvre
(1889-1949)

Un document produit en version numérique par Mr Damien Boucard, bénévole.

Courriel : [mailto :damienboucard@yahoo.fr](mailto:damienboucard@yahoo.fr)

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : [http ://classiques.uqac.ca/](http://classiques.uqac.ca/)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : [http ://classiques.uqac.ca](http://classiques.uqac.ca)

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle :

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Damien Boucard, bénévole.
Courriel : <mailto:damienboucard@yahoo.fr>

Maurice Blondel

**L'Itinéraire philosophique de Maurice Blondel. Propos recueillis
par Frédéric Lefèvre.** Éditions Spes.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Pour le grec ancien : TITUS Cyberbit Basic

(disponible à : <http://titus.fkidg1.uni-frankfurt.de/unicode/tituut.asp>)

Les entêtes et numéros de pages de l'édition originale sont entre [].

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2007 pour Windows.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec, le 9 janvier
2010.

5

LA NEF

L'Itinéraire
philosophique
de Maurice Blondel

Propos recueillis par
FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Aux Éditions Spes, Paris
Sous le Signe des Lettres

Table des matières

[Lettre de Maurice Blondel à Frédéric Lefèvre](#)

[I. Dans le Recueillement d'Aix-en-Provence](#)

[II. A la Nacelle](#)

[III. Sur les Pentes de la Sainte Victoire](#)

[Index](#)

A M. HENRI BREMOND

Lettre de Maurice Blondel à Frédéric Lefèvre

[Retour à la table des matières](#)

Cher Monsieur,

Avec une délicatesse dont je suis plus touché que surpris, vous me demandez l'autorisation de publier, en une maison où il me plaît qu'ils soient édités, nos ENTRETIENS : ils n'avaient pu, à beaucoup près, trouver entièrement place dans les colonnes auxquelles vous les réserviez d'abord, tant ils s'étaient allongés au delà de ce que nous avions prévu lorsqu'en mai dernier vous m'annonciez à l'improviste votre visite pour « l'Heure » rituelle que vous destiniez aux Nouvelles Littéraires : — « une Heure avec... », m'écriviez-vous en sollicitant un rendez-vous, « c'est quelquefois plus de soixante minutes ! » Notre Heure à nous en a compté quatre cents ou davantage. Et je ne m'en suis pas plaint.
[12]

C'était pourtant très sincèrement que je me défiais de vous et de moi pour cette rencontre que, sur des instances amicales, je m'étais décidé, non sans peine, à subir. Mais, d'emblée, vous m'avez gagné à votre méthode et à votre esprit.

J'aime à vous le dire, en renouvelant à distance le plaisir d'une libre causerie et en répondant au désir, que vous m'avez exprimé naguère, de connaître mon impression sur ce que j'appelais en riant « votre immoral métier »,

S'il vous semble, à la lecture de cette lettre, que je platonise un peu sur vous par une sorte de prêt idéal que la modestie vous fera

juger supérieur à votre avoir réel, rassurez votre honnêteté en vous disant que toujours les philosophes cherchent, dans ce qui est, à voir surtout ce qui tend à être, avec l'espoir — présomptueux — d'aider peut-être ainsi cette réalité, qui n'est jamais qu'ébauchée, à être davantage et mieux elle-même. Belle occasion de méditer [13] sur une méthode que nous, visons, ce semble, à pratiquer tous deux, sur une critique qui, au lieu d'être dénigrante et refoulante, aime à comprendre, à admirer et à promouvoir, non par indifférence à l'égard de conclusions fermement personnelles, mais pour mieux remédier aux insuffisances ou pour justifier davantage les sévérités nécessaires.

Dès notre premier contact, évitant toute banalité, toute louange, tout apprêt ; vous effaçant le plus possible ; vous rendant passif et comme détaché de vous-même, vous étiez, en cette inertie apparente, d'autant plus attentif à susciter et à recueillir les confidences, à diriger d'une touche presque imperceptible le fil très souple de la conversation, à donner l'impression secourable d'une intelligence toute plastique et d'une bienveillance prête à tous les accueils. Pendant que, dans une sorte de galop [14] d'essai, ma pensée cherchait à prendre un peu d'allure, je m'amusais à vous observer m'observant du coin de l'œil ; mais cette expertise aiguë, loin d'être une gêne, m'encourageait à me laisser porter par le flot paisible de petites questions précises et stimulantes où se manifestait une information qui me surprenait, une compréhension que je n'osais espérer. Et puis il est si rare, il est si bon d'être écouté, vraiment écouté, et de paraître donner satisfaction ! Il est vrai que lorsque en ami des livres vous m'avez demandé à voir de vos yeux et à toucher de vos mains l'Action que vous ne connaissiez qu'en une copie manuscrite, je n'ai pu retrouver mon unique exemplaire complet (il ne m'est d'ailleurs pas encore revenu) : c'est, je crois, le seul refus que j'aie dû opposer à vos aimables investigations !

Sachant d'ailleurs quel homme de lettres et d'action vous êtes, avec vos idées personnelles, avec vos préférences vives, [15] avec une ardeur concentrée qui, à l'heure voulue et pour de grandes causes, se répand, comme on me l'écrivait naguère de Louvain, en de « subjuguantes conférences », je goûtais en vous cette vertu professionnelle et cette abnégation héroïque de l'enquêteur, comme aussi cette originalité d'une méthode où, dans le dialogue même, vous intervertissez les démarches du Socrate platonicien, lui qui ne réclame et n'obtient de ses interlocuteurs que des monosyllabes approbatifs, afin de les plier à ses propres thèses ; si bien qu'il ne paraît extraire d'eux des éléments largement humains, que parce qu'il les y met souvent en prestidigitateur habile à suggérer les solutions désirées : vous au contraire, réussissant à vous faire intellectuellement tout à tous, vous vous plaisez à la diversité des âmes et des œuvres ; vous faites étaler à chacun ce que chacun a de plus intime, de plus neuf, de plus nutritif, de plus déplaisant parfois ; et cela sans avoir l'air d'y toucher, par une sorte de bonhomie apprivoisante [16] et de familiarité ailée qui contraste avec le modeste appareil de vos interventions toujours discrètes et placides, même quand elles violent certains secrets que l'on voulait réserver : j'en sais quelque chose. Les charmeurs d'oiseaux ne font ni geste, ni bruit ; et que d'êtres rares, quelques-uns farouches, vous avez ainsi amenés à se poser sur vos pages, parfois même à se percher sur le bout de votre porte-plume pour y épanouir leur brillante parure !

En méditant sur de tels procédés qui s'adaptent d'eux-mêmes aux sujets les plus divers dans l'étonnante galerie, j'allais dire de vos victimes, — mais c'eût été par antiphrase, tant vous trouvez le moyen d'être à la fois véridique et universellement indulgent, — je songeais à de lointaines expériences auxquelles, sur mes instances, s'était prêté Pickmann, le liseur de pensées. Comme je lui demandais, après avoir constaté par moi-même la justesse [17] minutieuse de ses divinations, de quelle façon il se préparait à exercer cet étrange pouvoir tantôt de domination, tantôt de

docilité : « Pour lire en autrui, me dit-il, je me fais, comme vous l'avez vu, bander les yeux, j'efface de ma conscience toute image particulière, je me vide de moi-même, afin de me mettre comme un léger ballon d'enfant, comme une bulle de savon, à la merci du moindre souffle qui agite les désirs des personnes recourant à mon art. »

Dans un domaine très supérieur et sans vous bander les yeux, loin de là, vous suivez une méthode analogue qu'en un sens, cette fois psychologique et moral, on peut aussi appeler pneumatique : par une abnégation provisoire des partialités personnelles, par un effort d'ascèse, ce n'est pas seulement un don de nature que vous exercez, c'est une sorte de devoir ou de mission que vous pratiquez. Vous voulez connaître pour vous-même, et nous faire connaître pour notre bien, plus d'humanité, plus de conceptions variées, plus d'initiatives artistiques [18] et littéraires, plus d'inquiétudes spirituelles, plus de diversités ethniques, plus de sens populaire, plus de vie sociale, plus de drames de conscience.

De son point de vue d'impassibilité progressive, Spinoza semblait suivre une méthode analogue : Haud admirari, haud indignari, sed intelligere. Mais c'est plutôt en sens inverse, que vous allez, estimant que seule la pleine intelligence des choses et des personnes autorise et entraîne même le pouvoir et le devoir de les juger. Aussi, sans doute, souscririez-vous plus encore au vœu de Pascal : à mesure qu'on a plus d'esprit, remarque-t-il, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux.

Vous ne répugnez donc pas à cette attitude à la fois condescendante infiniment et implacablement sévère dont parle l'introduction de l'Action en réclamant « une science large comme la charité », mais une science manifestant au plus intime de chacun les rigoureuses exigences d'un verdict sans arbitraire et sans appel qui s'adapte [19] à tous les replis des consciences, à tous les contours de la réalité. Ce n'est point là seulement en effet profit pour la pensée spéculative, c'est aussi service d'union et progrès

obtenu pour cette charité intellectuelle qui est peut-être la plus rare des vertus, quoiqu'elle confine de plus près qu'aucune autre à la simple justice, à cette justice qui, disait Leibniz, est la charité du sage. Ne faut-il même pas dire que souvent ce qui paraît déjà charité n'est encore que justice, et que la largeur de l'âme ouvre l'intelligence ?

En présence de cette méthode et de cette œuvre déjà si variée, je songeais à un de mes amis trop tôt disparus, le généreux Henri Lorin. Cœur largement ouvert à toutes les misères imméritées, intelligence toujours en mouvement vers la rénovation qu'il poursuivait en ses « Semaines Sociales », il aspirait passionnément à une synthèse, mais en éprouvant le plus vif besoin [20] des analyses préalables. Et autant il réclamait l'effort spécialisé qui est indispensable à toute compétence, autant il inculquait que l'isolement des initiatives est périlleux et qu'aucune des adaptations nécessaires ne saurait aboutir que par une convergence harmonieuse de toutes. — D'une façon très différente, mais dans un esprit analogue, vous étendez votre investigation en des domaines dont on n'avait pas encore assez aperçu la dépendance mutuelle. Ce n'est point seulement sur la littérature et l'art, pourtant expressifs déjà de l'univers entier, que vous portez votre investigation : vous allez de la linguistique comparée à la géographie humaine, de la philosophie des sciences à l'exploration des voies mystiques, de la poésie pure à la préhistoire, des folkloristes aux hommes d'Etat... Votre enquête est internationale et interscientifique. Et ceci, en tant que vous fournissez des éléments déjà préparés pour une plus vaste synthèse, est, à beaucoup d'égards, nouveau. [21]

Grâce à une telle hospitalité de pensée et de cœur, nous ne risquons plus de méconnaître les richesses qui nous étaient étrangères, ni d'appauvrir notre propre vie, par cette sorte de Vandalisme inconscient qui tend à condamner ou à supprimer ce qui nous dépayse ou nous déconcerte. Vous travaillez donc, par une

compréhension croissante, au support mutuel et au concours salubre des esprits et des peuples, non pas certes en exigeant de chacun le sacrifice de son originalité, de ses traditions, de ses initiatives, mais au contraire en enrichissant le concert humain, qui ne saurait résulter d'un seul son, par l'harmonie savante de plus de notes qu'il peut être difficile, mais qu'il reste désirable et possible d'accorder. Ainsi, de la littérature, de l'art, des manifestations jaillissantes de la vie profonde, vous cherchez à faire des instruments d'intelligence mutuelle et de paix active, des agents de liaison, des occasions parfois onéreuses d'élargissement méritoire et de plus-value [22] morale, et, conséquemment, des garanties supérieures pour la sauvegarde des biens spirituels ou même matériels, comme pour l'entente respectueuse et sincère des âmes et des peuples.

A qui donc une telle méthode, pour peu qu'on s'en rende compte, risque-t-elle de déplaire, sinon à ceux qui prennent pour de la force ou de la générosité l'étroitesse et l'immobilité de principes abstraits qu'ils croient extraire de la réalité même, alors qu'ils lui imposent un système qu'elle dépasse infiniment ? Ne cessez pas de nous aider, tous et chacun comme nous en avons constamment besoin, à triompher de cette tentation toujours renaissante chez les groupes comme chez les individus, la tentation de succomber à l'esprit de parti et de secte qui s'admire si volontiers comme une vertu, surtout quand il est collectif et quand il se couvre du patriotisme en le dénaturant : erreur périlleuse et à courte vue d'un « égoïsme sacré » qui va au fond contre [23] ses desseins et contre ses intérêts. Vous travaillez pour la France en travaillant à la mettre en état de recueillir, d'éprouver, de transfigurer les aliments intellectuels, venus de partout, et qui en raison de notre complexité grandissante deviennent indispensables pour les croissances futures de l'humanité : rôle difficile assurément, mais qu'il est beau, qu'il est nécessaire d'affronter, fût-ce avec une angoisse.

La vie est toujours un risque. Honneur aux nations et aux âmes qui s'y exposent, avec science et prudence pour éviter toute duperie, avec magnanimité pour procurer le bien de tous, en frayant onéreusement les voies de l'avenir !

Sur un point encore j'aurais aimé à préciser un thème qu'avaient abordé nos Entretiens. Nous remarquons qu'à la différence de ces « partisans » qui croient nécessaire et attrayant de compenser leur exclusivisme idéologique par un latitudinarisme qui confine au nihilisme moral et par [24] un laxisme pratique qui concède au mal tous les droits de la vérité, il importe souverainement d'éviter un sophisme souvent allégué ; et vous savez même qu'en cette question j'aurais, plus sévère peut-être que certains de vos amis, de très explicites réserves à formuler.

S'il est bon en effet de faire connaître la diversité des secrets que recèle en ses bassesses comme en ses cimes le cœur humain, il ne faut pas oublier la règle de Scupoli dans son Combat spirituel, règle qui n'est pas seulement un précepte de prudence mais qui est une loi de vérité : il y a une façon de décrire, de provoquer en défi singulier, de « purifier », au sens aristotélicien du mot, toutes les passions, toutes, sauf une qu'on ne connaît vraiment qu'en évitant d'affronter, même par l'imagination, ce trouble de la chair qui aveugle l'esprit et qui ferme tous les hauts horizons. On a beau faire : on ne peut vivre à la fois toutes les vies ; au sens où on l'entend souvent, « vivre sa vie », c'est se fermer [25] la vie des autres, la vie universelle et lumineuse. Du haut, on voit le bas ; du bas on ne voit vraiment pas le haut. En sorte que, sous prétexte de vérité et de « totalisme », décrire les pires expériences et pratiquer les pires licences, c'est erreur et mutilation autant que déchéance et dépravation. Ni dans « le goût du péché » ni dans la lave sombre et tenace du feu charnel on ne trouve la science de l'homme même charnel. Le vrai « totalisme », non, il n'est pas dans l'essayisme pervers ; il est dans l'expérience de l'âme saine qui hiérarchise et développe harmonieusement toutes ses puissances, connaissant

assez par la tentation où est la boue, et sachant d'autant mieux la vérité profonde sur l'homme que d'en haut le regard descend plus avant dans l'abîme. Mundi vident. Mon paradoxe, — des plus traditionnels, — c'est que le vrai réalisme n'a pas de plus perfide ennemi que la curiosité intempérante : la science du sage est, sur le péché même, infiniment plus exacte et plus [26] pleine que celle du pécheur ; et il n'y a plus d'art ni de vérité là où s'émeut le trouble animal. Car la « vérité » est toujours de l'esprit.

Mais, sous cette réserve qui, loin de borner, étend le champ de la vision intellectuelle ou esthétique, quel service nous rendent ceux qui, comme vous, nous renseignent sans pusillanimité ni partialité ! Et quelle maîtrise de soi, quelle souplesse en même temps sont nécessaires en un tel rôle qui vous mène à gravir sans vertige tant d'idées, à faire le tour de tant de personnages difficiles, dont vous devenez l'interprète, c'est peut-être trop dire, le porte-parole, le « haut-parleur », parfois l'avocat, sans en être jamais le complice, même quand vous faites utilement connaître leur... ; mais je ne trouve pas le mot à la fois juste et charitable !

J'étais d'abord porté à craindre qu'à force de plasticité, l'esprit d'un enquêteur aussi « objectif » que vous l'êtes ne perdît [27] toute fermeté et ne gardât plus, comme le réclame Malebranche, « les serres » qu'il nous faut comme à l'oiseau de proie de la vérité.

Mais non, cet exercice d'assouplissement peut et doit devenir un gain de force, la force que vous aimez comme la gardienne des autres vertus et comme l'expression de la probité intellectuelle. Et d'ailleurs on ne s'intéresse aux idées des autres, on ne les comprend vraiment qu'en ayant les siennes propres, et qu'en profitant d'un travail d'assimilation tonifiante. J'ai été heureux de vérifier en vous cette loi de la pensée. Votre incessant mouvement d'esprit se réfère à des points fixes, à de généreuses intentions où l'amour des simples et le souci de la bonté ne sont pas au dernier rang. Au fond de ce que j'appellerais volontiers votre érudition

humaine qui pourrait conduire au scepticisme désabusé, j'ai été charmé de découvrir un robuste élan, une optimiste confiance, une humanité qui est plus que de l'humanisme. [28]

Vous appartenez bien à cette génération de la Guerre qui, défiante des mots et des systèmes, cicatrise la grande coupure saignante entre le passé et l'avenir, en évitant d'y trop toucher : décimée et retardée elle a commencé sa journée de libre labeur seulement à trente ans, avec plus de fougue qu'elle n'en aurait eu à vingt, tout en possédant déjà sur les hommes et les choses un regard que jamais auparavant n'avaient acquis la maturité virile ni même la sagesse des vieillards. C'est ainsi que vous-même, laissant « au fond d'un tiroir », ensevelissant plus profondément encore dans les souterrains scellés de votre mémoire les traces glorieuses et douloureuses d'un service en campagne accompli avec détestation et amour, vous avez repris du service, un grand service, sur un autre champ de bataille : mais n'est-ce pas plutôt la même et la vraie bataille, la seule qui puisse aboutir ? car nous aurons perdu la guerre tant que nous n'aurons pas gagné la paix, celle des volontés et des intelligences. [29] Que de ruines irréparables ! oui, mais que d'espoirs et de devoirs inédits ! Quelle urgence de réviser les valeurs, de toucher au réel, d'y appuyer l'ordre, d'opérer la synthèse, ou mieux l'union dans les âmes et dans les peuples ! Et l'unité, selon le plus authentique des enseignements, ce n'est pas la sécheresse d'un nombre, pas plus que la vraie simplicité n'est l'indigence d'une abstraction ; c'est la plénitude d'une richesse intérieure où la multiplicité même reste inépuisable. Combien j'ai aimé à vous entendre me dire que plus une doctrine est haute et ample, plus elle doit être accessible et bienfaisante au grand nombre des hommes de bonne volonté !

C'est sans doute de telles perspectives que vous contemplez, durant les instants que vous passez « au Hêtre Rouge », quand vous arrachez votre vie d'enquêteur, de témoin, de confident littéraire, de journaliste, à la dispersion dévorante, pour concentrer votre

pensée intime et vos projets [30] personnels en une sorte d'oraison de solitude et de quiétude : car vous aussi, sur la terre paysanne, à l'orée d'une forêt de vieille France, vous avez votre « bastidon », — une bicoque en bois, une baraque de soldat, amenée de Verdun, près d'un grand arbre trois fois séculaire ! Pour inaugurer une œuvre qui sera plus proprement vôtre, vous nous promettez prochainement « Les Matinées du Hêtre Rouge » : titre évocateur, où les clartés argentées de l'aube avec ses frais espoirs de vie montante s'allient à la sagesse d'un passé lointain ou récent, sous l'ombre empourprée qui eût déjà pu abriter Richelieu, Corneille ou le saint « Monsieur Vincent », comme elle a couvert les soldats de l'Ourcq ou de la Marne, comme elle s'anime aujourd'hui des jeux enfantins et des roses couleurs de votre petite « Riquette ». Son sourire est le viatique de vos graves méditations et de vos espoirs. Elle a l'âge de la paix, cette chère enfant ; mais qu'elle est plus joyeuse ! et elle a bien raison d'être allègrement [31] confiante. Ne porte-t-elle pas en elle ce qui est la véridique et féconde illusion de la jeunesse, l'inépuisable force de la vie, un être neuf et immortel. L'Amérique n'est pas seule « le pays des possibilités infinies ! » J'espère que, sans trop tarder, vous nous donnerez « une Heure avec » sa sagesse de huit ans : ce ne sera peut-être pas le plus aisé, ni le moins instructif et le moins attrayant de vos interrogatoires !

Au moment même où vous alliez me quitter sans m'avoir encore laissé soupçonner que, dans votre vaste ménagerie, j'étais autre chose à vos yeux qu'une bête un peu curieuse, vous avez, derrière l'enquêteur, montré un instant l'homme de conviction ; et du ton le plus abaissé, le plus rapide, vous m'avez donné à entendre que, de vous à moi, il s'agissait encore d'autre chose que d'une simple curiosité intellectuelle ; vous vouliez, me dites-vous, [32] rendre hommage en ma personne à des idées qui vous sont personnellement chères. De tout le reste, mais de ceci particulièrement, cher Monsieur, soyez remercié en mon nom et, j'ose le dire, au nom de beaucoup de ceux à qui la notoriété de votre œuvre fera parvenir l'écho de ces entretiens où vous m'avez

fait oublier, par votre intime sympathie, l'invisible présence de lecteurs futurs ; en sorte que mes confidences, parfois involontaires, ont été prises comme au piège ! Ainsi, grâce à vous, j'ai été amené à toucher certains problèmes, à donner certaines notes que, sans vos ingénieuses instances, je n'aurais sans doute jamais eu l'occasion de faire entendre.

Maurice BLONDEL.

I. Dans le Recueillement d'Aix-en-Provence

[34]

[Retour à la table des matières](#)

[35]

I

Dans le Recueillement
d'Aix-en-Provence

— Mon premier mouvement, je vous l'avoue, avait été de me dérober à « *l'heure de Lefèvre* », bien pire que le « quart d'heure de Rabelais », — un quart d'heure si moral, celui-là ! Tandis que vous, tentateur subtil, vous incitez les gens à étaler coupablement ce *moi* qu'il faut au moins couvrir ; et, riant peut-être sous cape de l'importance qu'ils s'attribuent, vous leur faites jouer, bon gré mal gré, le sot rôle de « *m'as-tu vu* » !

Que Descartes avait donc raison avec sa devise : *Bene vixit, bene qui latuit* ; et raison, mon grand-père qui avait inscrit sur son bureau de travail : *Ama nesciri* ; et raison, Mgr Rivet, (c'est de lui, quarante-six ans évêque de Dijon, qu'Edouard Estaunié, [36] dans *Tels qu'ils furent*, peint une si vivante et si caricaturale image), lorsque, m'encourageant à l'Ecole Normale malgré certaines craintes de mes parents, il me donnait comme mot de passe pour ma carrière : « Le bruit fait peu de bien et le bien fait peu de bruit » !

Faut-il que je finisse par être atteint, moi aussi, de *littératurite*, ce mal à la mode qui fait passer sur l'écran tout ce qu'eût méprisé jadis la méprisable littérature d'antan, celle dont les philosophes disaient, avec quel dédain ! « C'est de la littérature ». Grâce à vous, ils ne parlent plus ainsi aujourd'hui !

— *Peut-on du moins savoir ce qui vous fait succomber à la « tentation », ou plutôt ce qui vous réconcilie avec mon « immoral métier » ?*

— Ce qu'il a de moral, oui, de moral et de bienfaisant, à travers ses risques mêmes. Car autant il est vain de parler de [37] soi pour le plaisir d'occuper l'opinion, autant il est bon de rendre témoignage à ce que l'on aime, comme à ses raisons profondes de vivre et de penser. Or, le très utile, le très beau rôle que vous remplissez, c'est de montrer, ce semble, que les initiatives littéraires et artistiques sont aussi des états d'âme et des ferments de vie ; c'est d'amener à la lumière d'un très vaste public des idées neuves, des richesses spirituelles qui risqueraient de demeurer inconnues ou de se méconnaître les unes les autres ; c'est même de nous exposer des témérités esthétiques ou morales qui peuvent ou doivent susciter la vigilance active et l'effort compensateur. En ce qui me concerne, cependant, il me reste un scrupule : Victor Delbos disait que « ce n'est pas dans le monde de l'opinion que se prépare et se juge la vérité », surtout la vérité philosophique qui a besoin de long silence, d'ombre et de recul : de plus en plus soucieux d'exactitude technique et d'unité totale dans l'organisation encore [38] inédite de mes pensées, ne suis-je point tout à fait contre-indiqué pour une « présentation » prématurée, devant un public trop nombreux pour n'être pas un peu disparate ? et, dans mon effort infructueux pour expliquer en moins d'une heure ce que je rumine depuis plus de quarante ans, ne serai-je point réduit, sous vos projecteurs, à une déformation de mes traits, à une contention grimaçante dont se fût réjoui, plus que moi, M. Jean Texcier, le spirituel dessinateur que vous avez eu la délicate attention de ne pas m'amener ?

— *Mais, puisque vous n'avez pas renoncé à publier le résultat de vos méditations, ne pouvez-vous du moins offrir à nos lecteurs, où ne manquent pas les philosophes, quelques remarques sur le sens primitif de votre effort, quelques jugements sur ce que vous avez déjà édité, quelques échantillons des thèmes que vous avez encore à développer ? Et pour nous introduire en votre pensée, n'estimez-vous pas [39] bon d'indiquer d'abord les maîtres et les amis à qui vous devez le plus ?*

— Si je me résigne à évoquer des souvenirs personnels, ce ne peut guère être en effet que pour payer une dette d'affection et de gratitude à mes professeurs et à mes compagnons de voyage spirituel.

Mais, même à leur égard, comme envers les autres esprits dont je me suis nourri en me rendant comme le contemporain de ceux dont les pensées ne meurent pas, il me semble que, sans duplicité aucune, j'ai toujours mené une sorte de double vie, une vie de docilité aimante, une vie d'indépendance inaliénable. Sans doute, je leur ai beaucoup, en un sens même, je leur ai tout emprunté ; et pourtant, dès l'aube de ma réflexion, j'ai été le plus insatisfait des disciples. Oserai-je même dire que plus mes « moniteurs », (comme parle Malebranche pour réserver le nom de Maître à Celui seul qui le mérite souverainement), semblaient proches de mes convictions propres, [40] plus je sentais qu'ils n'étaient point placés au point de vue que je cherchais pour ma part comme celui que réclame notre devoir de penser par nous-mêmes en réponse aux éternelles questions toujours renouvelées ; et plus, m'affranchissant des suggestions notionnelles et des présupposés tacites, j'éprouvais le besoin de reprendre les choses en sous-œuvre, de me mettre directement et librement en face des conflits actuels, de satisfaire en même temps aux exigences totales de la critique et aux appels permanents de la destinée humaine. L'effort séculaire de conciliation entre la pensée antique et les lumières chrétiennes, si

nécessaire et fructueux qu'il ait été, me semblait ne pas dépasser autant qu'il le faudrait, un essai de *concordisme*. J'avais l'impression que, de part et d'autre, on était resté en deçà de la tâche possible, au risque de s'exposer à des méconnaissances ou de provoquer des heurts faute d'affronter les rencontres désirables et de préparer les hymens salutaires. N'avait-on pas [41] pris trop souvent, d'un côté, cette attitude : « étant donné qu'une philosophie constituée en dehors de toute pensée chrétienne est vraie et pleine, comment y raccrocher ou y introduire le Christianisme ? » Spontanément et sans rien préjuger, je me plaçais dans une perspective tout autre qui, finalement, sauvegarde davantage les initiatives de l'investigation rationnelle : « supposons un instant, me disais-je, le problème résolu dans le sens où le Catholicisme indique *l'Unique Nécessaire* de la destinée humaine : quelle est l'attitude normale du philosophe, et comment maintenir l'autonomie de sa recherche, comment explorer tout le champ ouvert devant lui, dans les profondeurs de la nature ou les hauteurs de l'âme ? » Aussi, en constatant que, de l'autre côté, on s'attachait ou à la sensation, ou à l'idée, ou à l'équivoque *Cogito* lui-même, comme si c'étaient là des réalités coupées au couteau et stabilisées, je ne pouvais m'empêcher d'y voir du pseudo-concret, des abstractions [42] artificiellement solidifiées : si bien que toute notre psychologie, toute notre métaphysique me semblaient porter à faux sur des entités prises pour des choses, ou sur des choses prises pour des êtres. Et quand je lisais dans Ravaisson que « Descartes a vu la réalité comme à nu », je sentais douloureusement combien cette vision est insuffisante, combien cette réalité est mutilée. C'était du factice, et je voulais du vivant.

La lecture de S. Bernard et la pratique du Nouveau Testament, particulièrement de S. Paul, m'ont aidé, dès le début et constamment, à me trouver dépaysé dans notre monde intellectuel ; et plus je voulais être de mon temps, plus je cherchais à m'environner, pour de telles études, d'une atmosphère qui ne date pas : philosophie de plein air et de pleine humanité, qui puisse être

aussi respirable au vingt-cinquième siècle qu'elle l'eût été au second ou au douzième et qui n'espère trouver *l'actuel* [43] le plus actuel qu'en cherchant d'abord *l'éternel* toujours opportun, même ou surtout quand il semble inactuel.

Un minime détail. Je me souviens du choc qu'au cours même des brimades d'entrée à l'Ecole Normale, où j'arrivais directement de ma province et de ma famille, me causa, dès le premier jour, la question d'un de mes camarades de promotion, victime du même « canular » que moi, mais incapable alors (lui qui devait mourir prématurément et pieusement) de cacher sa surprise en entendant la profession de foi à laquelle on m'obligeait :

— « *Ah ! comment un garçon qui paraît intelligent peut-il encore se dire tala* » (catholique) ?

— « Merci du compliment et de la brimade supplémentaire, ai-je reparti : intelligent, mais je ne tiens pas à le paraître, je tiens à l'être. »

Présomption à part, j'ai tâché de faire [44] de ce dessein mon histoire : besoin de voir clair, visée radicalement philosophique, aucun empiétement sur le dogme, aucun travail d'accommodation.

Quoi que certains aient prétendu, ce n'est donc ni une intention apologétique, ni une préoccupation de moraliste, ni un désir de réforme ou de nouveauté qui m'ont guidé durant le long itinéraire de mes aventures intellectuelles ; et elles n'ont pas été sans péril ni souffrance. J'ai toujours principalement voulu faire œuvre technique et autonome de philosophe, en continuité avec l'effort collectif et le sens traditionnel, sans autre ambition que d'explorer patiemment tout le champ accessible à la raison dans les questions mixtes, de préciser et d'étendre en ses extrêmes confins la compétence philosophique, de rappeler ou de porter à l'audience de tous les esprits critiques certains des problèmes premiers, ou

derniers, dont ils s'étaient détournés ou que, faute de méthode [45] appropriée, on n'avait pas expressément posés sur le terrain rationnel. En sorte que l'entreprise ainsi conçue ne peut réussir qu'en aboutissant à une doctrine intégrale de la Pensée, de l'Etre et de l'Action, à une philosophie qui ne soit ni « séparée » ni « dépendante » de la Science non plus que de la Religion positive, et qui, — religieuse par essence, mais non par accident, parti-pris ou surcroît, — cohabite spontanément, dans notre connaissance comme dans notre vie, avec la Critique la plus intrépide et avec le Catholicisme le plus authentique. Voit-on ce que ce dessein, ainsi défini, présente de difficultés inexplorées, mais aussi d'unité cohérente et totale ? Voit-on pourquoi tout ce que je trouvais en mes maîtres, même en saint Augustin, que j'avais fini par découvrir, même en Spinoza, où Delbos m'avait conduit comme à une terrasse secrète sur mon toit, même en mon cher Pascal, à qui je ne pardonnais pas de ne point chercher pourquoi nous sommes « embarqués » et [46] de subir comme de durs *faits* ce qui entre comme de douces *vérités* dans les harmonieuses inventions de la charité, oui, tout cela, je devais le transposer en une perspective où il me semblait qu'aucun ne s'était méthodiquement placé et tenu ? — La quadrature du cercle, dira-t-on. — Mais non, puisqu'il me semblait *vivre* cela. Quant à le *penser* savamment, quant à le faire comprendre et admettre aux autres, c'est une autre affaire : *it is a long way*, comme le dit la chanson de guerre.

Et je suis toujours, depuis ce rêve d'adolescence, sur la même route, plus longue encore que toute vie humaine, mais qui me semble toujours plus droite, plus lumineuse, et plus récompensante !

— *Y êtes-vous resté solitaire, dans votre tâche d'autodidacte, et n'avez-vous pas été exposé à vous voir distancé par les initiatives de la « philosophie nouvelle ? »* [47] *Dans quel rapport votre philosophie de l'action se trouve-t-elle, par exemple, avec le bergsonisme ?*

— Être distancé, c'eût été une joie. Elle ne m'a pas été donnée. Il m'a toujours semblé d'ailleurs qu'une doctrine qui prendrait ou accepterait le nom de « Philosophie Nouvelle », (ce n'est pas le cas d'Henri Bergson), serait, par cette prétention même, jugée et disqualifiée. Je suis tout à fait étranger aux habitudes d'un « autodidacte », et si j'ai continué à enseigner au delà de mes forces, c'est pour me contraindre à entrer dans les formes classiques qu'il est utile de connaître, s'agit-il même de questions désuètes et de faux problèmes dont il importe de libérer la pensée.

Quant à m'inspirer de Bergson, je l'ai pu d'autant moins que je n'avais pas lu une ligne de lui avant d'achever et de soutenir ma thèse. Après 1893, c'est avec un vif plaisir que j'ai goûté la merveilleuse [48] imagerie du philosophe-poète de l'élan vital ; il me faisait songer à la floraison printanière de la pensée ionienne, à une seconde *novitas florida mundi*, à un soudain réveil d'une sève soulevant le poids des vingt-cinq siècles de science dont les sédiments risquaient d'étouffer l'esprit. Toutefois, si la part critique est souvent belle et féconde, (quoique sans doute autrement que je ne le souhaiterais), toute la part positive se déroule en un plan qui me semble finalement intenable. Aussi les mots mêmes que nous employons volontiers l'un et l'autre, tels que *vie*, *action*, *intelligence*, *etc...* me semblent chez lui (si j'ose m'exprimer de façon si peu pertinente) déracinés, désaxés et décapités, au point que la « durée pure » et « l'évolution créatrice » n'ont pu, après coup, que m'aider à prendre davantage conscience d'une inspiration totalement divergente. Ainsi qu'a bien voulu me l'écrire William

James qui, n'ayant pu trouver *l'Action*, m'avait emprunté, après avoir lu Bergson, [49] mon exemplaire personnel, « nous nous mouvons en des plans différents ». Cet aveu de dépaysement, je m'y attendais de sa part ; car, tout en professant un *Pluralisme*, très antipathique d'ailleurs à mon dessein *unitaire*, James, au rebours de tout mon effort, uniformise l'observation religieuse sur le plan des faits empiriquement connaissables, sans même soupçonner qu'il pourrait ou devrait en être autrement, sans entrevoir que le secret de la destinée ne saurait impunément être cherché par une enquête dans les choses du temps et de l'espace, sans avoir le sentiment qu'une solution trouvée par une telle extension de l'expérience phénoménale, fût-ce dans le champ du spiritisme, serait la négation même de ce qu'on prétendrait découvrir ainsi. Car, s'il y a une vie religieuse et une existence supérieure, elle suppose non pas tant un prolongement qu'un changement d'état, non pas tant une profondeur subliminale des forces naturelles qu'une ascension spirituelle et une transfiguration [50] morale dont aucune constatation positive des sens ou de la science ne peut déceler la réalité.

Mais revenons un moment à Bergson dont la haute culture et le sens critique se sont spontanément préservés d'une telle confusion. A mon gré, cependant, l'idée qu'il nous laisse de l'intelligence et de l'action nous oriente encore vers une sorte de temporalisme, spirituel et naturiste à la fois ; et il n'a pas désavoué les interprétations que Georges Sorel donne audacieusement d'une doctrine où tous heureusement ne voient pas l'évangile de « l'action directe ». Mettons tout au moins, si vous le voulez bien pour respecter, comme l'auteur, la diversité des aboutissements incompatibles entre lesquels il ne s'est pas prononcé, (ceux de Le Roy, de Joseph Segond, de Jacques Chevalier, de Sorel, de Benrubi, de Jean Weber, et de bien d'autres), mettons, dis-je, que le Bergsonisme est un *futurisme*, et alors je dirai que, pour ma part, je professe un *éternisme* ; [51] mais si la durée ne contient pas l'éternité, l'éternité assume en elle, explique seule, unifie toute la

réalité concrète et singulière de ce qui semble passer. *Fugit tempus ; manent opera*. Et c'est en développant tous les germes semés en elles que nos actions comportent finalement la rigueur d'un jugement et d'une sanction équitables, jusqu'au dernier détail de ce compte absolu dont l'échéance n'a rien d'imprévisible pour qui comprend l'obligatoire, l'inévitable connexion de fait ¹ qui nous impose le surnaturel *denuo nasci*. [52]

— *Merci de ces explications qu'il était bon, je crois, de provoquer avant même de vous questionner sur vos positions propres. Car il importe de prévenir les confusions qui ont tant contribué à vous faire accuser d'obscurité et à rendre suspecte une pensée d'apparence ambiguë. Toutefois, afin de dissiper toute équivoque, une question préalable me semble encore utile. On vous a appelé « le philosophe du concret ». Mais ce terme ne comporte-*

¹ Vu l'importance de ce point très délicat et la ténacité des craintes ou des griefs, M. Blondel nous a communiqué les indications suivantes : « Divers textes m'avaient surtout frappé : j'avais vu citer une allocution consistoriale de 1860 où Pie IX parlait de la *cohésion nécessaire qui, par la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel*. Plus encore, je remarquais que, dans la Constitution Vaticane *De Fide*, se trouve profondément inculquée cette même idée d'une destinée unique et inéluctable dont nous sommes tenus, *tenemur*, de faire profession, *confessionem indeclinabilem* ; comme aussi je trouvais affirmée la coopération réciproque de la raison et de la foi, de telle sorte que le philosophe en profite, et que *fides rationem ab erroribus liberet ac tucatur eamque multiplici cognitione instruat*. Dira-t-on que cette « nécessité », cette connexion et cohésion n'existe qu'en fait et seulement dans l'hypothèse de la vocation surnaturelle de l'homme ? Mais précisément je prenais l'homme *in concreto*, tel qu'il est historiquement et psychologiquement. Insistera-t-on encore en objectant que le philosophe ne peut avoir à s'occuper du surnaturel, puisque cet ordre de la grâce échappe à la conscience ? Oui ; mais la conscience n'échappe pas à des stimulations dont elle doit tenir compte, fussent-elles anonymes ou pseudonymes et dont, quand elle est avertie d'ailleurs de cette secrète présente, elle ne saurait légitimement se désintéresser. Notre connaissance se fonde d'ailleurs non sur ce qui pourrait être vrai dans l'abstrait, mais sur ce qui est posé dans le concret. »

t-il pas diverses acceptions, et ne fait-on pas jouer au concret bien des emplois différents ?[53]

— Oui, et même parfois on substitue au concret *l'idée* même du concret, c'est-à-dire une abstraction d'autant plus perfide qu'elle se déguise spécieusement sous son contraire.

— *Eh bien alors, soit pour répondre à notre curiosité légitime des origines de votre mouvement philosophique, soit pour entrer par un exemple typique et pris sur vous-même dans cette science singulière du concret véritable, il me paraît tout indiqué de pousser mon investigation jusqu'aux sources de votre doctrine. Car, puisque vous voulez comprendre dans votre philosophie, qui tend (vous me direz si je me trompe), à être une Science de l'individuel, même les singularités personnelles et les événements contingents, n'est-il pas nécessaire que vous indiquiez les influences par vous subies, les dettes par vous contractées ? A titre d'échantillon d'une telle science, aidez-moi donc à composer [54] autour de vous l'atmosphère du paysage spirituel où a vécu et où vit encore un groupe d'esprits trop peu connus de la nouvelle génération et auxquels l'avenir devra peut-être plus que ne le suppose le présent. Si, en effet, une philosophie du concret est possible, n'est-ce pas à la condition que l'individu même soit mis en rapport avec son milieu et prenne une valeur universelle ; en sorte que la critique littéraire et artistique, sans avoir à passer par les généralités de l'idéologie esthétique ou métaphysique, serait non seulement une science véritable, mais le type ébauché de la science la plus réelle ?*

— J'aime à vous entendre exposer, avec votre exceptionnelle compétence, des pensées qui correspondent si bien à mes vœux ; mais cette science du singulier auquel je ne tends pas moins que

mon cher collègue, Jacques Chevalier, notre ami commun, qui vient de procurer aux *Cahiers de la Nouvelle Journée* un si précieux ensemble [55] d'études convergentes ¹, ne se compose pas d'une somme d'anecdotes accumulées et de faits divers, pas même d'analyses littéraires ou morales. Elle comporte un immense circuit et d'infinies réserves. Puissions-nous en obtenir, au cours de notre entretien, une vue au moins cavalière ! Mais ce ne sera pas seulement par les détails biographiques et les souvenirs personnels : le chemin, qui semble direct, n'aboutit pas. Saurai-je jamais tout ce que je dois à ceux de qui je viens, ce qui reste en moi de leur longue fidélité totale au devoir, au labeur, au sol ?

J'y songeais naguère devant ces beaux horizons de la Saône et de la Vingeanne que, depuis des siècles, tant de regards qui revivent dans le mien ont contemplés, comme je contemplais, après les pluies printanières, l'inondation féconde et la nappe d'argent transparente où tout le grand ciel bleu se mirait au vert des prés. Même pour [56] les influences conscientes et d'ordre intellectuel, quelle ignorance des voies secrètes de notre pensée et de nos inspirations ? Pourtant, puisque vous me le demandez, j'aime à payer quelques-unes de mes dettes connues.

— *Ne craignez pas de me donner quelques détails sur vos maîtres, vos condisciples, vos étudiants mêmes. La chose, ne vous en déplaise, n'est peut-être pas sans intérêt, surtout si elle nous conduit à mieux entendre cette philosophie du concret et du singulier telle que vous la souhaitez.*

¹ Où chercher le réel ? CAHIERS DE LA NOUVELLE JOURNÉE, N° 9. Bloud et Gay, éditeurs.

— A mes professeurs, que j'ai tous diversement et beaucoup aimés, va ma profonde reconnaissance ; — Alexis Bertrand, au lycée de Dijon, dont l'admiration pour Maine de Biran m'a été bienfaisante ; — Henri Joly, si vivant et si varié, qui me dégagait des mes études de Droit commencées pour m'attacher d'abord à [57] Leibniz et aux charmes secrets du *Vinculum Substantiale* ; (c'est même là une des *cellules-mères* de ma pensée, le sujet auquel j'ai consacré ma thèse latine et que j'aimerais à reprendre pour en expliciter le sens) ; — Léon Ollé-Laprune, dont la vie lumineuse et chaude avait résolu dans la sérénité d'une pensée sans nuages tant de problèmes frémissants encore du souffle de Pascal ; — Emile Boutroux, qui, initiant ses élèves à l'unité interne et singulière des grandes doctrines originales en même temps qu'à la contingence et à la continuité de l'histoire générale des idées, disciplinait leur réflexion et suscitait leur puissance d'invention par son sens critique et par la contagieuse radioactivité d'une pensée personnelle toujours à l'état naissant.

A mes condisciples et à mes amis, je ne dois pas moins : — à Victor Delbos qui réalisait le parfait équilibre de l'érudition, de la spéculation prudente et de la bonté, et qui, toujours attentif à ce que je ne dévie [58] pas de la ligne purement philosophique, réclamait de moi un dogmatisme qui fût non pas seulement moral ou religieux, mais intégral ; — à Frédéric Rauh dont les enthousiasmes successifs et les souffrances de pensée étaient une constante leçon, et combien aimable, de sincérité et de plasticité intellectuelle ; — à mon fraternel André Pératé qui m'ouvrit l'art ; — à Pierre Duhem qui, connaissant mieux qu'homme au monde l'élaboration des sciences positives et la genèse des découvertes, excellait à en dégager les préparations et les significations philosophiques ; — au P. Laberthonnière, doué d'un sens si pénétrant des attitudes morales et religieuses dans leur relation aux doctrines spéculatives ; d'un courage invulnérable et d'autant plus meurtri, d'une charité à la fois tendre et corrosive ; ne craignant que de ne pas remplir avec assez d'intrépide fermeté son devoir intellectuel ; toujours redoutant pour

moi que, retenu par des scrupules divers, je n'émigre vers les questions [59] neutres et ne m'attache aux aspects préliminaires ou techniques de la philosophie religieuse, sans pousser ma pointe assez avant sur les terrains brûlants et tremblants ; ami sans analogue avec qui, dans l'intimité confiante de terribles duels sans témoins, j'ai rompu tant de sabres, à l'instar de ces Esprits que Milton nous décrit se pourfendant de haut en bas pour se recoller aussitôt ; — à l'abbé J. Wehrlé, d'un jugement équilibré et ferme, d'une netteté d'horizon sans brume, *Doctor ponderosus et lucidus* ; lui que, dès sa première année d'Ecole Normale, Ollé-Laprune nommait le philosophe-théologien né, et qui, sachant les dangers du vertige, m'a souvent mis en garde contre l'attrait instinctif de mes pas trop rapides vers la bordure des trottoirs ou la corniche des précipices.

Aux auditeurs ou aux étudiants qui ont bien voulu me suivre, et qui étaient déjà ou qui sont devenus des maîtres, quelle dette innombrable est la mienne ! — A [60] Henri Bremond, dont il faudra bien que nous reparlions ; car il m'a précédé souvent en nos routes différentes, quoique si souvent parallèles ; — à Auguste Valensin, si traditionnel et si plein d'allant, capable en un degré unique d'allier l'agilité dialectique et la précision de l'Ecole aux subtiles et amples analyses des modernes métaphysiciens ; *Doctor acutissimus* ; et le dévouement, la sollicitude même ; — à Paul Mulla, de Candie, maintenant professeur à l'Institut Pontifical Oriental, celui qui, entrant peut-être le plus exactement et le plus profondément en mes perspectives, réalise les méthodes de pénétration et d'union propres à résoudre les problèmes philosophiques, ethniques et religieux, d'où dépend l'avenir de notre civilisation ; — à Jacques Paliard, que son sentiment si vif de la dialectique concrète et de la vie intérieure expose à être parfois méconnu des esprits surtout habitués à l'aspect objectif des idées et des faits... [61]

Et j'aurais tant de noms chers à ajouter ! — tels Louis Ruy, professeur en Avignon, qui excelle à faire goûter les idées, même métaphysiques, sous les espèces de la beauté morale ; Jules Chaix qui, au Lycée Chateaubriand de Rome, est le bon messager de la pensée française, parfois et trop facilement, trop souvent mêlée à d'autres courants dont il se fait aussi l'utile explorateur, — ou bien encore, en d'autres plans, de nombreux et libres esprits, très soucieux de prouver qu'entre nous il s'agit d'abord d'une méthode de recherches et d'un ensemble de problèmes et de préoccupations spirituelles ; tel Joseph Segond, si érudit et si fin analyste, si noblement jaloux de son entière indépendance ; — tel aussi, parmi les plus jeunes et les plus riches de promesses, André Giraud, professeur à Toulon, dont la hardiesse, appuyée sur une expérience directe des réalités neuves, déconcerte parfois d'abord, mais finit par rassurer, comme la sagesse même de l'avenir. [62]

Je tiens du moins encore à remercier mes censeurs, même les plus acerbes, ceux qui m'ont parfois involontairement procuré tant de confirmations précieuses, tant de profits intellectuels et spirituels. A vrai dire, si je me comprenais comme souvent ils m'ont compris, je serais plus sévère pour moi qu'ils n'ont été. Mais, en revanche, je puis dire en toute simplicité que, si j'ai eu constamment à préciser, à redresser, à compléter mes expressions, je suis resté, spontanément autant que délibérément, fidèle à la direction première où je continue à marcher sans trop me retourner.

— *Si je vous laissais aller, vous m'entraîneriez uniquement vers l'avenir, qui paraît vous intéresser plus que le passé : on peut en juger par ce fait que vous n'avez jamais réédité un seul de vos textes épuisés, ni réuni en volumes vos articles épars et recherchés. La « prospection » vous attire : c'est là un de ces mots que [63] vous avez fait admettre, avec quelques autres néologismes expressifs, dans le Vocabulaire de la Société Française de Philosophie, cet instrument d'information et de travail qui vient*

d'être réuni en deux tomes imposants et, comme on l'a dit, valant plus que leur prix élevé.

Laissez-moi cependant vous questionner sur l'histoire de votre thèse litigieuse l'Action, une histoire qui vous paraît sans doute un peu ancienne, mais sur laquelle, parce qu'un peu de légende et de mystère s'y est mêlé, on désirerait être fixé. Vous savez peut-être que j'aime à discerner les voies de l'inspiration et à découvrir comment les sources sortent de terre. Pourquoi avez-vous choisi ce titre et quel a été votre dessein initial ?

— Ancienne histoire, oui, mais je ne crois pas que ce soit du passé ; c'est encore de l'avenir, et je n'ai cessé de préparer une édition transformée.

Agir vraiment, n'est-ce pas toujours [64] introduire du nouveau ? Aussi étudier l'action, avec l'esprit de l'action, c'est constamment se retremper dans la fontaine de Jouvence. Il me semble donc que c'est hier que, le 5 novembre 1882, tout au début de ma seconde année d'Ecole Normale, je fixais ce titre sur lequel vous voulez être renseigné. Je vois encore la place en la salle d'études, j'ai encore le feuillet où j'exposais pour moi-même mon projet. Mon cher voisin, Gabriel Audiat, au regard perçant, lut par-dessus mon épaule et vendit mon secret. « Une thèse sur l'Action, grand Dieu ! qu'est-ce que cela peut-être ? Le mot *action* ne figure même pas au *Dictionnaire des sciences philosophiques* d'Adolphe Franck, » le seul que nous avions alors.

En effet, quand je demandai en Sorbonne l'inscription de mon sujet qui me paraissait d'autant plus justifié qu'il provoquait une sorte d'étonnement, l'aimable secrétaire Lantoine me répondit d'abord, après avis compétents, qu'on ne voyait [65] point là qu'il y eût matière à thèse philosophique. Amusés par cette bizarrerie, mes

camarades me taquinaient doucement, en prenant de temps à autre des nouvelles de la curieuse aventure.

Un peu plus tard, Lucien Herr, qui s'y intéressait plus sérieusement à travers son ton goguenard de bon géant protecteur, me conseillait, lui pourtant déjà si érudit bibliographe : « Mon petit Blondel, tu devrais ne point faire figurer un seul nom propre dans cette thèse-là qui mérite d'être taillée en plein drap ; c'est du neuf ! » Telle était bien ma résolution.

Ce que je voulais, c'était me libérer, en m'en servant, du milieu, nouveau pour moi, qui m'encerclait à droite comme à gauche et qui me donnait l'impression de ne plus respirer largement ; — un milieu où des extrêmes opposés se provoquaient et ne compensaient pas ; — un milieu où l'on oscillait du dilettantisme au scientisme ; où le néo-christianisme à la Russe se heurtait à la dure virtuosité de l'idéalisme [66] radical à l'Allemande ; où, dans l'art et la littérature comme dans la philosophie pour ne pas dire dans la pédagogie religieuse elle-même, me semblaient triompher le notionnel, le formel, voire l'irréel ; où les efforts mêmes qu'on tentait pour rouvrir les sources d'une vie profonde et d'un art frais n'aboutissaient qu'à du symbolisme, sans aller jusqu'à réhabiliter le concret, le direct, le singulier, l'incarné, la lettre vivante qui prend tout le composé humain, la pratique sacramentelle qui insinue dans nos veines un esprit plus spirituel que notre esprit, le sens populaire et le réalisme catholique.

L'on croyait s'enrichir par l'inflation de toutes les idéologies fiduciaires ; comme si les interprétations graphiques et les hautaines spéculations des demi-habiles portaient plus loin et valaient plus que les humbles et sublimes réalités des simples et des sages ! Or *l'Action* me paraissait être ce « lien substantiel » qui constitue l'unité concrète de chaque être en assurant [67] sa communion avec tous. N'est-elle pas, en effet, le confluent en nous de la pensée et de la vie, de l'originalité individuelle et de l'ordre social et même

total, de la science et de la foi ? En traduisant ce qu'il y a de singulier, d'inédit, d'initiateur en chacun, elle n'en subit pas moins les influences du monde inférieur, du monde intérieur, du monde supérieur : elle vient de l'universel, elle y retourne, mais en y introduisant du décisif ; elle est le lieu géométrique où se rencontrent le naturel, l'humain, le divin.

Ces déclarations sont éclairantes, et je m'applaudis de les avoir provoquées. C'est à dessein qu'avant de vous questionner sur vos thèses propres et sur votre histoire, j'avais voulu vous faire nettement séparer votre doctrine de celles avec lesquelles des analogies purement verbales et la précipitation des jugements l'ont souvent confondue . [68]

— Et c'est ce qui explique ou même excuse bien des suspicions et des griefs...

— Oui ; des griefs parfois invraisemblables. Certains n'ont-ils pas été jusqu'à prétendre qu'en glorifiant « l'Action », vous ne faites en somme que canoniser le spasme délectable de l'huître s'ouvrant sous l'eau tiède de son banc de sable au soleil ? L'exposé que vous venez de m'offrir prouve une fois de plus que vos intentions sont étrangères à cette ostréiculture exclusive qu'on vous prête, voire même incompatibles avec le reproche de subjectivisme, de Kantisme, qu'au début surtout l'on vous a prodigué, tandis que vous avez toujours été aux antipodes de tels systèmes, d'ailleurs souvent et indûment identifiés les uns aux autres. J'ajoute même que, en vous accusant de faire des concessions aux maladies contemporaines de l'esprit et de « minimiser » la vérité, on s'est trompé plus encore que je ne le pensais sur votre « maximisme » qui ne doit rien à Lénine. [69]

— Je ne suis pas encore délivré de ces profondes et spirituelles interprétations. Ne trouvais-je pas naguère, dans la grande *Histoire de la Nation Française* qui, publiée sous la direction d'Hanotaux, a de nombreux lecteurs chez nous et à l'étranger, ce jugement qui m'exécute en deux lignes : il paraît que tout mon mérite, c'est d'enseigner à fermer les yeux, pour apprendre à voir clair ! Je ne désespère pourtant jamais de les rouvrir à ceux mêmes qui sont trop sûrs de leur aveugle clairvoyance. Beaucoup se rendaient si peu compte de ce que vous appelez « les maladies contemporaines de l'esprit » (l'expression est aussi de mon ami regretté George Fonsegrive) qu'en nommant et en décrivant ces maux pour y remédier je leur ai paru en être l'inventeur ou le propagateur. Mais ces censeurs ne prenaient-ils pas eux-mêmes, pour de la santé chez eux, une sorte de sclérose, et ce qu'ils croyaient de la maladie chez les autres n'était-ce pas une crise de croissance ? [70]

— *Comment expliquez-vous ces aberrations tenaces ? Ne pourriez-vous encore, avant d'aborder le récit de votre vie philosophique et de vos libres explorations, dissiper les dangereuses équivoques qui font croire que vous êtes un iconoclaste, que vous êtes un ennemi de l'intelligence et de la science, que vous renversez la philosophia perennis... ? Tout à l'heure, quand nous parlions de cette science de l'individuel qui semble si paradoxale, si scandaleuse même à beaucoup de bons esprits, il me semblait que vous aviez quelque pensée de derrière la tête, quelque distinction ou réserve à indiquer vous-même ?*

— En effet, je m'étais, pour amorcer le débat, accommodé au langage courant, et je m'étais replacé dans la perspective confuse dont je ne suis sorti qu'à force de temps et de peine. Je vous fais grâce maintenant du récit de mes péripéties que je vais seulement résumer en un bref souvenir de voyage ; car j'ai hâte de vous

confier [71] l'un de mes secrets. Bien qu'il ne doive livrer que peu à peu son sens, l'énoncé, même sommaire et d'abord un peu dur, de cette note fondamentale sera comme un *leit motiv* dans l'harmonie future de nos pensées très diverses.

— *Je suis impatient de le connaître. Tant de vos lecteurs, de vos amis mêmes ont toujours eu l'impression que l'unité motrice de votre pensée leur échappe, et que, partout agissante, elle ne se laisse saisir nulle part ! N'est-ce pas aussi la raison pour laquelle les philosophes de profession, les historiens du mouvement contemporain des idées, ont peu parlé de vous : vous restez en marge de leurs cadres ; et par exemple dans plusieurs volumes récents où peut-être deux cents noms d'écrivains philosophiques sont rappelés, le vôtre n'est pas cité une fois.*

— Peut-être ; et sans doute il vaut mieux à certains égards qu'il en soit ainsi. [72] Car il s'agit, en mon cas, d'un ensemble à prendre ou à laisser, d'un itinéraire où de l'origine au terme, pour la méthode, les étapes et les conclusions, tout est à frayer, non sans recouper les voies battues, mais enfin sans en suivre aucune.

— *Bref, comme l'a fait jadis Pie XI, quand il était Don Ratti, vous avez découvert une nouvelle piste pour monter au Mont-Blanc ?*

— Pas tout à fait ; mais mon anecdote va, j'espère, vous encourager à chercher et à prendre avec moi le bon défilé. Lors donc que j'étais alpiniste, parti de nuit de la Grave pour aller à la Bérarde en Oisans par le col du Clot des Cavales avec un guide

d'occasion, (Camille Jordan avait retenu, pour passer la brèche de la Meije, celui que je désirais), nous avons manqué l'étroite passe, oblique et dissimulée, où il faut se glisser tout après avoir franchi le sommet à 3.200 mètres ; et, allant droit [73] devant nous selon des vraisemblances spécieuses, nous voici engagés peu à peu en des couloirs d'avalanches ou sur des terrasses d'où l'on ne peut descendre. La vallée, on l'aperçoit bien de loin ; mais des murailles abruptes et de formidables chaos de roches effritées et glissantes en interdisent l'accès : en sorte qu'au péril de la vie il a fallu rebrousser chemin, subir la canonnade des pierres détachées par le dégel, et chercher tout en haut le seul passage salubre.

— *Où m'entraînez-vous avec cet apologue assez alarmant ?*

— Vers le « redressement » philosophique !

Ce n'est pas seulement pour, entrer à Jérusalem ou dans la vie spirituelle qu'il y a « la Porte étroite » et « le Trou de l'Aiguille » ; cette philosophie difficile mais seule aboutissant, que David Hume opposait à ce qu'il nomme la « philosophie [74] aisée » au début, mais grosse de déceptions croissantes, a elle aussi son entrée à découvrir, *foramen acus, via angusta* ; et dût-on se faire honnir, comme les prisonniers déchaînés de la caverne platonicienne maltraitaient leur guide, il faut coûte que coûte sortir de ce que Newman appelait *umbræ* et *imagines* et passer du monde des abstractions et des représentations au monde des vérités présentes et des réalités substantielles.

— *J'attends avec espoir que vous placiez l'écriteau à l'entrée de ce chemin dérobé, comme saint Jean de la Croix en a mis un à la montée du Carmel ; mais il faut que ce soit un écriteau écrit dans la langue des philosophes.*

— Précisément ; et dans ce pas difficile, sur le faite de partage, je vais, durant deux minutes — pas plus — parler une autre langue que celle des dieux. Je ne vous demande crédit que pour quatre termes [75] techniques, (et encore ce sont aussi des mots de la langue usuelle, des mots accessibles à tous, d'où peut-être le danger accru de confusion qu'ils présentent). Sur cette cime glacée je ne vous retiendrai donc pas longtemps : quelques marches à tailler dans la neige ; et puis ce sera la route droite, allègre, la pente, douce et unie comme l'histoire de mes méditations solitaires et silencieuses que vous voulez m'entendre raconter.

— Vos quatre mots ne me font pas peur ; et, quoique enfant de la plaine et de de la forêt, j'aime l'Alpe. Allons-y donc... deux minutes, et même cinq au besoin.

— Non, c'est trop.

L'on a (je parle même des techniciens de la philosophie) presque toujours mêlé *général* et *universel*, *individuel* et *singulier*, comme si ces termes s'équivalaient deux par deux ou s'opposaient deux à deux. Et l'on a oscillé d'une prétendue science du [76] général à une prétendue science de l'individuel, rivaux ou ennemies l'une de l'autre, alors qu'en réalité il n'y a, pour parler rigoureusement, ni science réelle du général, ni science véritable de l'individuel. Ce que nous devons viser et atteindre, c'est une science du concret où communient le singulier et l'universel dans la pensée et dans l'action.

— *Voici en effet des formules insolites ! N'est-ce pas une révolution de déclarer qu'à la lettre il n'y a pas de science du général ? On ne vous le pardonnera pas, même si vous témoignez une sévérité symétrique pour l'individuel, détesté des uns, idolâtré des autres.*

— Je vous assure qu'il n'y a en cela rien de révolutionnaire. Je cherche seulement à comprendre toute la signification, à réaliser tout le vœu de la tradition.

Aristote, plus que personne, a cherché l'être subsistant dans le concret ; et cependant [77] la science telle qu'il est réduit à la concevoir, se restreint, pour ne pas s'émietter dans l'indéfinie diversité de l'individuel, au générique, au général, qui n'existe pas à part, qu'on cherche sans doute à hypostasier comme essence, comme nature intelligible, mais qui n'est toujours qu'un extrait de l'être même ou qu'un abstrait de la pensée : embarras foncier dont Hamelin après tant d'autres a montré qu'Aristote n'a pu sortir ; et nul autre non plus ne s'est tiré complètement de là.

C'est que *général* et *individuel* sont des termes de la langue abstraite et de la connaissance notionnelle où les définitions logiques aboutissent à des exclusions formelles sur le modèle des choses spatiales elles-mêmes. Réfléchissez un instant aux représentations mentales qu'évoque le mot *individu* : vous apercevez une sorte de système clos, étranger à tous les autres, conçu et délimité par ce qu'il a de propre et d'irréductible, un *unicum*, une sorte d'atome de phénomène. Nul moyen de le [78] faire entrer tel quel dans l'unité de la science, *unum*. Et alors on ne garde *l'individuel* lui-même qu'à l'état transformé et traître de *général*, de notion ; tandis qu'on se détourne des « accidents individuels » comme d'un lieu de perdition pour l'esprit. « Les éboulis de l'individuel », c'est l'inviuable par excellence ! D'où la tentation de se réfugier sur « les terrasses à pic du *général* », d'un

général soi-disant saisi et appréhendé d'emblée par le merveilleux coup d'œil de l'esprit. Mais quel arbitraire en cette saisie ; quelle impossibilité d'en redescendre dans la vallée nourricière et hospitalière ; quelle étrange échappatoire que de déclarer, après avoir fondé la science sur l'observation des faits, qu'elle ne peut scientifiquement retourner à la pratique, aux faits et aux actes !

Il en est tout autrement du *singulier* et de *l'universel*, termes et données de l'ordre réel. Tout à l'heure aucune liaison n'était possible entre des concepts rigides et antithétiques. C'est maintenant tout le [79] contraire. Le singulier est le retentissement, en un être original, de l'ordre total, comme l'universel est présent à chaque point réel qui contribue à l'harmonie de l'ensemble. Ils s'accordent donc et s'embrassent dans le *concret*, le concret qui, comme le mot même l'indique, signifie à la fois une unité expressive et distincte et une multiplicité effective et synthétique.

Or, comprenez-vous maintenant le sens de mes démarches vers une science du concret, science à la fois de l'être et de la pensée, par la médiation de l'action, où convergent l'universel et le singulier ? Et ce n'est pas la science et la philosophie seulement qui s'inspirent dès lors d'un autre esprit, c'est l'art, la poésie, tout ce qui, du point de vue, toujours avorté de l'individuel et du général, cherche un palliatif ou un succédané dans ce « symbolisme » dont vous avez si bien parlé ; car les symboles eux-mêmes deviennent une part de la réalité et comme un viatique même.

Mais j'anticipe au risque de tomber dans [80] l'abus que je critique, en me bornant à des considérations abstraites sur le concret, le concret que tout mon effort a été de ne pas lâcher un seul moment. N'oublions donc pas que nous avons à dépasser l'écriteau, à suivre notre route, fût-ce sous la canonnade des partisans de *l'individuel* ou du *général* auxquels je suis resté quatorze ans sans répondre un mot ; tant j'espérais qu'ils finiraient eux-mêmes par sentir mon désir de concorde et d'union.

— *Voilà... sept minutes fortement employées ! Je serai charmé maintenant d'apprendre comment vos avances ont été récompensées. « Philosophe du concret », disions-nous tout à l'heure ; je comprends mieux ce titre désormais. Mais on a parlé aussi du « philosophe véhément » que vous êtes.*

— Vous le voyez cependant, la méthode à laquelle je recourais spontanément ne m'amenait pas à refouler les tendances qui [81] se combattaient autour de moi comme des incompatibilités logiques ; loin de là, je cherchais à les faire aboutir *per gradus debitos* et à les unir en réservant, à toutes, les satisfactions harmonisées auxquelles elles ont réellement droit, dans la mesure où elles conspirent de fait à former l'ordre réel et où elles composent la série des moyens ou des obstacles dont nous avons également besoin pour réaliser notre propre destinée.

— *D'où vient donc, alors, que, dès le début, vous ayez rencontré beaucoup de contradictions, ou, pour reprendre vos expressions, « des méconnaissances et des malentendus ? » Serait-ce parce que, n'étant du parti exclusif de personne, vous sembliez un peu faire la leçon ou l'aumône à tous ?*

— Quelques-uns ont pensé qu'il y a de cela, et j'ai même, une fois, été tenté de le croire.

Un jour que je montais à la Faculté [82] d'Aix par la déserte petite rue du musicien Campra, trois gamins se battaient au sang : je voulus, ma serviette sous le bras, les séparer. Tous trois me tombèrent dessus. Mes notes et mes livres en valurent pis ; mais

j'avais cru recevoir une leçon d'humanité... inférieure, dont j'ai eu le tort d'instruire aussitôt mes étudiants et de tirer, pour moi-même, des analogies que vous devinez !

J'avais été mieux inspiré en d'autres circonstances : après l'*Action* et les premières méprises dont elle avait été victime, le baron de Hugel, supposant que j'allais expliquer mes textes jugés obscurs, m'écrivit : « Gardez-vous en bien : plus on vous comprendra, plus on vous attaquera ! » Et quand, en 1904, je composai *Histoire et Dogme* sur la demande de mon cher George Fonsegrive pour signaler les lacunes philosophiques et historiques d'une exégèse selon moi scientifiquement et catholiquement intenable, M. Loisy m'écrivit que ma chance à moi, c'était [83] d'être encore presque totalement inédit. Eh bien, je n'ai jamais cru vraiment qu'il en fût ainsi ; de fait, je n'ai d'ordinaire expérimenté rien de tel ; et c'est même tout le contraire qui est vrai. A deux ou trois exceptions près, j'ai toujours gagné à me faire exactement entendre d'adversaires d'abord déclarés. Et, des côtés les plus opposés, j'ai rencontré maintes preuves de ce qu'au congrès international des savants catholiques à Munich me disait le P. Le Bachelet, un de mes critiques, avec qui je venais de m'entretenir cinq heures durant : Il suffit de vous comprendre intégralement pour être d'accord avec vous, et je profiterai de la première occasion pour attester que vous m'avez donné un entier apaisement.

— *Contez-moi, je vous prie, quelques détails de cette histoire qui est tout à l'honneur de l'humanité... philosophique, à commencer par l'accueil qui vous fut fait en Sorbonne et sur lequel votre ami [84] Wehrlé, quoiqu'il nous ait donné de savoureux renseignements, ne nous a certainement pas tout dit.*

— Lorsque à la veille de la soutenance du mercredi 7 juin 1893, j'arrivai à Paris pour rendre visite à mes juges, mon maître Boutroux, qui seul avait lu le manuscrit et sollicité l'*imprimatur*, me confia que je lui attirais de sanglants reproches : plusieurs de ses collègues (qu'il vaut mieux, n'est-ce pas, ne pas nommer) étaient tellement irrités par la lecture de ma thèse imprévue, qu'il me fallait, disait-il, à tout prix les voir avant la séance pour qu'ils pussent se dégonfler autrement qu'en public. Afin que je sois encore plus précisément instruit de leurs griefs, il m'engagea à visiter préalablement son ami Henri Marion, la bienveillance même, qui me donnerait, lui aussi, quelques avis utiles ! Henri Marion, en s'étonnant d'ailleurs que j'eusse préparé ma thèse sans qu'il en eût été informé, me posa officieusement, comme [85] un écho de ce qu'il avait entendu, cette question à laquelle j'étais loin de m'attendre : « Voici ce qu'on voudrait savoir : êtes-vous un solitaire, un sauvage ? ou bien seriez-vous le porte-parole, voire l'instigateur d'une campagne concertée contre la conception que nous avons ici de la philosophie et de son rôle ? » A ma surprise, qui n'était pas feinte, il vit aisément que j'étais même moins qu'un sauvage, un candide. Et il me couvrit de fleurs pascaliennes, non seulement chez lui, mais à la séance publique : ce qui lui valut, à lui aussi, me dit-il lorsque ensuite j'allai le remercier, de dures récriminations : « Si vous donnez du Sublime à nos ennemis, quels éloges réservez-vous à nos amis ? » Et, s'excusant d'avoir en effet employé cette épithète déplacée, il ajouta, avec un de ces sourires charmants et désabusés qui lui étaient habituels : « Vous voyez que Boutroux et moi nous sommes déjà vos martyrs ! »

Toujours est-il que l'unanimité du jury [86] me fut officiellement favorable. Mais tous n'avaient point désarmé pour cela ; je m'en aperçus vite lorsque, confiant et toujours candide, je remplis mon devoir, une fois docteur, en me présentant au Directeur de l'Enseignement supérieur. Très pressé, le Directeur, sans me faire asseoir, répondit, quand je lui fis connaître mon désir d'un poste dans une Faculté, que, d'après l'attitude que j'avais prise

en déniait à la philosophie toute valeur propre et toute autonomie rationnelle pour aboutir à un pur et exclusif surnaturalisme, sa « responsabilité d'homme public » ne lui permettait pas de me donner une chaire ». Je protestai contre le contre-sens ; j'affirmai que, loin de restreindre le champ et la liberté philosophiques, je m'efforçais de restituer à la philosophie par une méthode philosophique la plus haute part de son terrain naturel d'investigation ; en sorte que, désireux de rendre habitable aux philosophes l'étage supérieur et trop délaissé de l'édifice, je ne détruisais pas, je voulais au contraire [87] consolider les soubassements dont je me gardais bien de compromettre la nécessaire et inébranlable structure afin même qu'elle pût monter plus haut et porter davantage. Peine perdue. Plusieurs mois se passent en un congé involontaire. A ma demande récidivante d'un poste, on m'offre d'aller enseigner... l'histoire... au collège d'Avallon. Je m'en reconnais indigne ! De son côté *la Revue de Métaphysique*, en son supplément de novembre 1894, commence par m'interpréter de même et par m'annoncer que chez elle, « parmi les défenseurs de la Raison et de l'Immanence, cette doctrine de pure transcendance trouvera des adversaires courtois mais résolus ». J'écris au Directeur, au Recenseur. Avec une belle loyauté, ils reconnaissent la légitimité formelle de ma position de philosophe. Désormais, aux regards les plus compétents, je n'étais plus disqualifié. Le premier de ce côté, Xavier Léon, dont on ne peut parler sans une admiration émue, me témoigne une sympathie qui est [88] devenue une rare amitié. Avec sa pénétrante intelligence de la vie et de l'esprit, Léon Brunschvicg me consacre quelques lignes de bienvenue dans ce domaine des âmes qui s'estiment et s'aiment, même là où les idées se combattent. J'avais donc une demeure intellectuelle là aussi où j'avais paradoxalement souhaité en trouver une, pour une œuvre de franche élucidation, de rapprochement, de coopération, au prix de ces combats mêmes qui animent la vie de l'esprit.

Sur ces entrefaites débutait, comme très jeune ministre de l'Instruction publique, Raymond Poincaré. Son cousin Boutroux le mit au courant de mon cas et me demanda de lui envoyer l'*Action*. Le Ministre voulut bien m'adresser de sa main quelques mots encourageants et fournir sans doute aussi quelques indications à la Direction de l'Enseignement supérieur. Je retournai donc à la rue de Grenelle. On [89] me fit asseoir (Oh ! l'espoir d'une chaire !) On me dit que l'on s'était fait renseigner, que mes explications avaient satisfait. Rien, concluait-on, n'empêche plus qu'on soumette ma nomination à la signature de M. le Ministre (Admirez ce *plus* qui impliquait ma conversion.) Après deux ans d'attente, je reprenais place dans la famille universitaire où dorénavant je n'ai rencontré, chez mes collègues et particulièrement chez les philosophes, qu'égarés et cordialité. Le temps était passé où un professeur de Faculté, à qui j'avais fait hommage de ma thèse, me répondait qu'un tel livre était déshonorant pour mon caractère, sans d'ailleurs que j'aie pu connaître la raison véritable de ce jugement qui, jadis, m'avait paru un peu sévère : j'ai dû par la suite m'habituer à de plus rudes surprises, en surmontant des angoisses d'âme dont je souhaite que restent toujours préservés ceux qui me les ont fait subir. Et, pour que rien ne manque à ma sérénité, l'administration, en dépit d'un [90] Doyen aussi généreux à mon égard que l'a été l'homme de haute conscience qu'est Louis Ducros, l'Administration, devinant sans doute que je ne voudrais porter tort à aucun collègue et que j'étais assez occupé à traîner mon char qui, de 6 nourrissons annuels au début, en contenait 67 pour finir, respecta l'humble lenteur d'une carrière où 46 ans 3 mois de services n'ont pas abouti à la première classe de mon emploi.

— *Voilà donc gagnée la bataille pacifique à ce que vous appeliez votre gauche. Mais à droite, les coups de feu ne se sont-ils pas multipliés, les coups de feu et même les menaces de foudre ?*

— Mais non. Ou du moins tout à fait autrement qu'on ne l'a dit souvent. La lumière s'est faite peu à peu de ce côté comme de l'autre. Et les griefs contraires se sont annulés. A gauche, on m'accusait de ne pas réserver la part de l'homme et de tout surnaturaliser. A droite on m'a reproché [91] d'abord de ne pas réserver la part de Dieu et de tout naturaliser, même la grâce et l'ordre surnaturel. Or rien de plus expressément contraire à mon dessein. Car je tendais à maintenir, à manifester dans toute leur étendue ces deux parts, — sans nulle abdication de la raison qui conserve son droit de regard et son devoir de coopération jusqu'aux sommets où saint Jean de la Croix parle de notre passivité active, — sans nul empiétement sur le terrain théologique, puisque le transcendant peut compénétrer notre vie et devenir immanent à notre action en gardant tout son caractère gratuit et, à vrai dire, innaturalisable.

Aux premiers, je pouvais dire : il me semble vous rendre le service de préparer les esprits et de vous permettre à vous-mêmes de leur appliquer votre programme de respect des croyances religieuses. Aux seconds, je pouvais dire : pour que l'adhésion soit libre et raisonnable, *rationabile obsequium*, ainsi que vous l'enseigniez justement, [92] pour que les états mystiques eux-mêmes conservent un caractère humain, pour que notre destinée personnelle et universelle comporte une unité effective, il faut bien qu'un rayon de pensée et de volonté se glisse partout et impose à l'audience de tous les esprits le problème religieux en sa forme la plus positive et la plus intégrale. En cela je ne puis heurter que ceux qui ne veulent pas ou que la religion soit humaine, ou que l'homme et le philosophe puissent poser la question religieuse en toute l'ampleur de notre responsabilité.

— *En dépit de toutes vos explications, ne subsiste-t-il pas maintes équivoques dans l'esprit de ceux surtout qui n'ont pu recourir à vos écrits, pour la plupart épuisés ou dispersés en des revues introuvables ?*

A quelles causes attribuez-vous ces défiances persistantes ?

— Sans pouvoir ici donner même une [93] simple esquisse de la crise spirituelle qui met aux prises, comme on dit aujourd'hui, deux mentalités infiniment complexes, (et, depuis un an le conflit, plus aigu, est devenu aussi plus lumineux), je vous signale du moins une ambiguïté verbale qui a sans doute contribué aux injustices dont j'ai tant souffert. Le mot *action*, qui n'était protégé par aucune tradition philosophique, a vu depuis 1893 sa signification singulièrement évoluer. Tandis qu'il avait évoqué pour moi l'idée d'un achèvement, d'une perfection à la fois formelle et réelle, d'une actualisation de toutes les puissances, d'une pensée de la pensée qui vit, s'incarne dans la lumière et la fécondité, voilà que, contrairement aux connotations de la philosophie traditionnelle, on l'a opposé à la connaissance, à la contemplation qui est la plus haute et la plus pleine forme de l'action, pour en faire le synonyme d'impulsion aveugle, d'instinct subconscient, de simple élan vital, voire même d'initiative brutale. Ce n'est pourtant pas [94] ma faute si de telles confusions ont été obstinément commises. Et précisément, parce que je m'étais avancé entre les camps adverses, dans le terrible entre-deux, *no man's land* où rien de vivant n'osait se montrer, je me suis trouvé, par des méprises peut-être souvent excusables, fusillé comme un traître ou comme un transfuge. C'est merveille que je ne sois pas mort. Vous me faites espérer par votre démarche même que l'on commence à s'en apercevoir, — comme s'en était aperçu dès l'origine le cardinal Mercier dont je conserve de précieuses lettres, l'une surtout où il me soumettait avec une étonnante modestie le brouillon du discours qu'il devait prononcer à l'Académie de Belgique sous, le titre

expressif *Vers l'Unité*, et où il se faisait mon interprète — comme s'en était aperçu plus tôt encore un éminent théologien, le P. Beaudoin, *socius* du Maître général des Dominicains qui avait lu *l'Action* en épreuves, encouragé mon effort, et précisé de sa main telle note où j'indique que, [95] si l'on se fait une juste idée du surnaturel, il n'y a rien à craindre ni de lui pour la philosophie ni de la philosophie pour lui.

— *Je ne voudrais pas cependant trop vous rassurer. Je connais de vos ennemis fervents. Permettez-moi d'insister ; car la clarté est moins obtenue que vous ne semblez le croire. Vous avez sans doute, pour fixer quelques points de ce qu'on a appelé « l'affaire de l'Action » des anecdotes significatives à rappeler ?*

— Elles sont trop ; j'espérais que vous me feriez grâce. Enfin, puisque vous tenez à ce que je mette certains points sur les *i...*

— *Oui, dites-moi ce qu'il faut penser de ces bruits persistants que l'Action aurait été condamnée, tout au moins retirée du commerce, ou que l'on vous aurait demandé de ne point la rééditer, sinon de vous taire. [96]*

— Pures inventions. Mais puisque vous me mettez en demeure de le faire, je suis heureux, par amour de la Vérité et de l'Autorité, de démentir une fois de plus ces légendes.

Non, jamais je n'ai reçu aucun blâme d'aucun représentant de l'Eglise enseignante ; pas le moindre conseil de silence ou de délai. *L'Action*, — en dépit de l'éditeur dont je n'oublierai pas le sourire quand je lui demandai de porter à 750 exemplaires le tirage que,

peu confiant dans mon titre et mon sujet, il voulait restreindre à 500 et même à moins, (l'un de mes proches ne prophétisait-il pas qu'il n'en serait pas vendu 50 ?), — l'*Action* a été normalement épuisée en moins de deux ans. J'avais du reste fait différer la publication, afin de pouvoir mettre à profit les réflexions suscitées par la soutenance, et plus de 90 pages ont été modifiées ou ajoutées à la thèse proprement dite. Les 750 exemplaires ont si peu été retirés du commerce où ils avaient été mis [97] le 3 novembre 1893 (le même jour que le *Spinoza* de Delbos, et que *l'Education de la Volonté*, de Payot), qu'en septembre 1895, un de mes étudiants de Lille, mon ami Lucien Lallement, aujourd'hui professeur à Nogent-le-Rotrou, m'écrivait qu'il venait d'acheter le dernier exemplaire en magasin.

— *Puisqu'il n'y a pas de fumée sans feu, n'est-il pas exact que vous avez été dénoncé, obligé à la prudence, retardé par des menaces ? N'y a-t-il point là une page de psychologie historique qu'il est instructif de connaître ?*

— En fait de feu et de menaces, j'ai eu, en effet, l'émotion de m'entendre dire en face qu'on me brûlerait si l'on en avait le pouvoir. Duhem m'avait exhorté à visiter, pour le calmer, un ardent personnage que son état de santé privait d'étudier et d'enseigner, mais non de s'enflammer : il me tint à peu près ce langage : Monsieur, je n'ai pas lu une ligne de vous. [98] Mais je sais que vous êtes en désaccord avec notre doctrine ; comme elle est le vrai absolu, vous ne pouvez être que dans le faux absolu. A moins donc que vous n'oubliiez ce que vous avez appris et écrit, pour vous remettre *ab ovo* à notre école, je regrette de n'avoir pas le bras séculier à ma disposition pour allumer le bûcher. (Et c'était dit sans le sourire !) — Une autre rencontre, moins tragique, m'avait révélé, presque au même moment, qu'une procédure secrète s'instruisait contre moi : au seuil de la Sorbonne, sur le battant même d'une des

portes de la rue des Ecoles, je me heurte un jour à un excellent religieux, ami de ma famille, qui, saisi par ce choc, se retourne à mon salut, me reconnaît et m'arrête par ce cri du cœur : « Mon cher Monsieur, vous vous soumettez, n'est-ce pas, quand vous allez être condamné ? » — « C'est vous qui m'avez dénoncé, » lui dis-je tendrement, mais du ton d'un homme sûr de son fait. — « Comment le savez-vous ? » fit-il tout interloqué. [99]

Léon XIII, que le cardinal Perraud et le P. Lepidi, maître du Sacré Palais (dont la bonté confiante à mon égard m'a suivi jusqu'à son dernier jour) avaient informé de ma cause, fit répondre par le Cardinal Rampolla qu'il fallait laisser aux philosophes le droit de chercher, le risque de se tromper et, au besoin, le temps de se reprendre. Au début de 1895, ce grand Pontife me reçut paternellement en une audience où il m'exhorta à continuer l'enseignement d'une « buone philosophie », sans grief aucun, sans même nommer le thomisme (qui pourtant lui était si cher), parce qu'il tenait à respecter la diversité légitime des écoles et la salubre liberté des initiatives.

— *Mais n'est-ce pas plus tard, au moment de la crise moderniste, que les suspicions sont devenues plus agressives, au point qu'on a cru avec quelque vraisemblance votre méthode et votre livre directement visés ?* [100]

— Ici encore, ici surtout, il importe d'être précis et de ne pas confondre les *zelanti* avec les *docentes*, ni l'esprit d'école avec l'esprit de l'Eglise. L'Encyclique *Pascendi* distingue trois sens du mot litigieux Immanence. Deux de ces sens sont condamnés, celui qui se rapporte à la doctrine immanentiste, celui qui désigne une méthode prétendant tirer de la nature le surnaturel même. Le troisième sens de ce terme concerne la présence en nous d'une

grâce ou prévenante ou inhabitante sans laquelle nous ne pouvons rien dans l'ordre de la foi et du salut, et qu'implique toute conversion, toute vie chrétienne : infuse au plus profond de notre « immanence », elle n'est jamais que d'en haut, *desursum*. Et cette acception du mot immanence n'est pas seulement légitime et d'emploi traditionnel ; elle ne saurait être impunément méconnue. C'est de ce dernier sens que je me suis servi, ainsi que s'en était servi le cardinal Dechamps, comme l'ont montré un décisif article du *Dictionnaire [101] d'Apologétique* (1^{ère} édition) et bien d'autres commentaires fidèles, tels que les précieuses élucidations du P. Laberthonnière, du chanoine François Mallet et la forte étude de J. Wehrlé sur la méthode dont j'ai usé.

Néanmoins, en présence d'incriminations persistantes qui avaient attiré à mes proches mêmes quelques pénibles avanies, l'archevêque d'Aix, Mgr Bonnefoy, profita d'un voyage à Rome pour questionner directement Pie X à mon sujet : dans une longue lettre de sa main qu'il m'engageait à publier intégralement, (ce que j'ai toujours différé), Mgr d'Aix, en ce document dont je puis mettre le texte autographe sous vos yeux, s'acquitte d'une commission dont l'a chargé le Pape. « Je parlais, m'écrivit-il, des suspicions dont quelques-uns avaient couvert votre enseignement, et j'allais poursuivre quand le Saint Père me donna la joie, pour vous et pour moi, de l'entendre prononcer cette parole d'une valeur souveraine : *Je suis sûr de [102] son orthodoxie ; je vous charge de le lui dire.* » (Il s'agit bien, quoi que certains aient pu dire, de « l'enseignement » et non pas seulement de la personne). — Enfin, le 5 mai 1924, admis en audience par Pie XI à qui j'avais précédemment fait hommage de mon étude sur Léon Ollé-Laprune et qui m'avait remercié par le cardinal Gasparri en rendant un témoignage élogieux sans réserve « à ce philosophe bien connu », je recevais personnellement du Souverain Pontife, devant témoins qualifiés, ce vœu : « Que vos étudiants s'inspirent de votre esprit ! »

Je puis donc ne point trop m'émouvoir lorsque, dans un concours d'apologétique, on Couronne le mémoire où je suis présenté comme pire pour l'Eglise que Luther, ou quand certain théologien déclare que, si j'étais le fidèle que l'on dit, j'aurais depuis longtemps désavoué mes erreurs : le plus étrange, c'est que ce censeur, jadis rencontré en un congrès, m'y avait rendu ce témoignage qu'à sa connaissance plusieurs [103] jeunes gens m'avaient dû de garder leur foi ou leur vocation ; et comme en lui rappelant ce souvenir je suppliais avec émotion sa charité de m'indiquer quelles propositions j'aurais selon lui à rétracter, je n'ai pas obtenu de réponse !

— *Peut-être s'était-il converti à votre pensée. Mais malgré votre optimisme ne m'avez-vous pas avoué qu'il y a eu au moins « trois ou quatre exceptions » propres à vous attrister ?*

— Vous êtes impitoyable ! Oui, j'ai eu la douleur de constater chez quelques-uns une obstination déconcertante dans les méprises commises, dans de fausses citations maintenues, dans des contresens non seulement littéraires et philosophiques, mais littéraux et grammaticaux : au point que le pieux Mgr Bonnefoy me demandait un jour : « Comment comprendre que, mis aujourd'hui en présence de manifestes et graves injustices, demain, sans avoir rien rétracté, rien réparé, ils puissent monter [104] au Saint Autel ? » Très sincèrement j'ai pu le rassurer en lui certifiant que l'esprit de système joint au zèle le plus incontestable suffit à rendre compte de ces anomalies dont, hélas, j'ai été impuissant parfois à conjurer le fâcheux effet en certaines âmes délicates. Mais, je le répète, ce sont des cas exceptionnels et de plus en plus rares. Pour peu que de tels procédés disparaissent, je détruirai les archives où j'ai gardé les références et les exemples qui illustreraient une réédition de la

Logique de Port-Royal complétée en collaboration par Maritain et Goblots.

Au reste celui qui, le premier, voulant, disait-il, châtier une présomption de jeunesse, avait lancé les accusations d'où toutes les autres ont procédé, s'était plus tard, après un long entretien avec moi, excusé de son erreur ; et, afin de me donner une preuve de ses dispositions plus équitables, il retirait de la circulation le tiré à part de cet article du « châtiment ». J'en ai le témoignage écrit de sa main. [105]

— *Pourquoi, dès lors, n'avoir pas réédité l'Action et d'autres écrits, épuisés au point qu'il n'y a, je crois, à peu près aucun de vos ouvrages dans le commerce ? Ce silence prolongé n'est cependant pas une coquetterie concertée pour le plaisir de voir vendre naguère 2.000 francs un exemplaire de votre thèse, et autant votre Lettre sur la méthode de la Philosophie dans l'étude du Problème religieux. Y a-t-il là une intention, un calcul ?*

— Aucun calcul ! D'ailleurs, si mes essais épars sont difficiles à consulter (ce qui laisse le champ libre aux fausses interprétations), je crois qu'il reste encore, chez Bloud, quelques exemplaires de trois des plus récents, *Léon Ollé-Laprune*, puis le *Procès de l'intelligence* auquel j'ai collaboré afin de contribuer à gagner une cause que de faux amis ont récemment compromise, enfin le *Problème de la Mystique* où j'insiste sur l'aspect philosophique de la préparation et de la coopération humaines [106] afin de déterminer d'autant mieux le caractère gratuit des grâces infuses.

La véritable explication de mes retards est toute simple : sans parler des misères de santé et des tâches professionnelles, je répugne trop à un effort qui me semble artificiel et contre-nature, à l'effort de fixer et de divulguer une pensée qui, cherchant hélas

malgré elle à être *intégrale*, aperçoit sans cesse une rive ultérieure. Sans la nécessité de carrière qui m'a forcé à éditer *l'Action* et à faire de ce fragment ébauché un exercice scolaire, je crois bien que ce livre, ou plutôt ce chapitre, n'aurait pas encore vu le jour.

Le malheur est qu'on a prétendu y découvrir une doctrine complète, une « Somme », comme me le reprochait plaisamment Alfred Espinas, en « souvenir amical » de l'aide qu'enfant je lui avais prêtée, alors qu'il préparait sa propre thèse sur les *Sociétés animales* et que j'observais les colonies de pucerons de nos rosiers « Gloire de Dijon » : c'était là, pensait-il, [107] ma vocation ! Je n'entends ou ne lis jamais l'étiquette qu'on m'accrole « *Philosophie de l'Action* » sans une irritation secrète : car enfin, si j'avais publié d'abord, comme c'eût été possible et peut-être prudent pour commencer, mon étude élaborée depuis mes débuts sur *la Pensée*, ou celle sur *l'Etre* que je n'ai cessé de ruminer, ne m'eût-on pas honoré d'une autre affiche ? Mon rêve, c'eût été de faire paraître à la fois quatre ouvrages solidaires, une trilogie : *la Pensée*, *l'Etre*, *l'Action*, complétée par un livre, très différent et pourtant connexe, sur *l'Esprit chrétien*, sans préjudice de quatre ou cinq volumes d'échantillons et de justifications psychologiques, esthétiques, exégétiques, épistémologiques, sociologiques... Riez un peu de moi qui espérais réaliser ce rêve *in extremis*, et seulement *in extremis* ! N'est-il pas normal que la philosophie soit un fruit de vieillesse, un testament, un message d'éternité, selon le vœu de Platon et de Spinoza ? Avec son magique don de sympathie [108] divinatoire, Maurice Barrès, lors de sa dernière visite à Aix, voulait bien me demander où en étaient « mes prochaines œuvres ». — « Elles seront sans doute posthumes », ai-je répondu. Et avec ce sourire qui disait tant, Barrès d'ajouter : « C'est bien ce que je supposais ».

— *Simple plaisanterie, n'est-ce pas ? Mais à supposer qu'il dût en être ainsi, n'est-ce point une raison de plus pour que je sollicite et pour que vous m'accordiez quelques confidences sur vos*

méditations d'avant et d'outre-tombe ? Ou sont-elles donc si étrangères aux choses présentes et aux intérêts humains en ce monde ?

— Tout au contraire ! Ce qui manque d'intérêt, ce sont plutôt toutes ces rétrospections où, à ma honte, viennent de m'entraîner par surprise vos sortilèges, quoique je n'aie aucun goût pour le sort de la femme de Loth et que je cherche à pratiquer l'avis de saint Paul, laissant derrière [109] ce qui est derrière et tendant vers le terme qui est en avant et au-dessus ! Mais, tenez, ce cabinet, trop plein de livres et de paperasses, est de mauvais conseil.

Pour cette fin d'une « Heure » qui est déjà de plus de cent minutes, voulez-vous me permettre de vous conduire en vraie nature provençale, au petit abri comme tout bon Aixois en possède un dans un *cagnard*, parmi l'aspic et la farigoule, à l'ombre légère des oliviers et des pins d'Alep : peut-on vivre sans « bastidon » ?

Le mien a reçu la visite de tant de mes amis, et celle même de quelques hommes célèbres : je serai charmé d'y joindre votre souvenir ! Mgr Bonnefoy aimait à y venir avec notre bon et tant regretté chanoine Mallet qui n'avait jamais permis à ma confiance de faiblir. Henri Bremond me reproche bien d'y propager trop de cactus épineux et symboliques, qu'il feint d'avoir en horreur, comme s'il avait l'esprit mal fait et comme s'il ne se réjouissait pas avec [110] moi, quand le soleil devient torride, de la prospérité sympathique de ces plantes avides de chaleur et d'aridité. Hélas ! nous avons cherché là ensemble à retenir le pauvre Tyrrell sur la pente des abîmes où l'emportait la fougue de sa pensée dialecticienne et de sa première formation idéologique qui l'exposait à des déductions outrancières à partir d'emprunts conceptualisés ; car, à force d'utiliser simultanément des apports disparates qu'il détachait de leurs origines concrètes et de leur sens réel, il ne pouvait qu'arriver à heurter les faits et les notions, l'histoire, la dogmatique et la foi, opposés sur le même plan notionnel, en d'insurmontables conflits.

Mais aussi combien d'exaltants souvenirs sur lesquels veille la flamme noire des cyprès pyramidaux dressant la pensée tout en haut !

J'ai goûté là la transparente loyauté et la fermeté courageuse de Léonard Constant, comme aussi celles de Paul Archambault dont j'admire l'indépendance et la *[III]* pénétration. Combien de généreux jeunes gens y ressuscitent pour moi, morts pour la France et pour le service de l'esprit ou vivants pour les mêmes causes sacrées. — Ils s'y sont parfois réunis, ceux qui ont fondé la « Fédération des Alpes et de Provence », afin d'étudier les problèmes intellectuels qui les préparaient à coopérer aux *Semaines Sociales de France*. — Ils m'y ont visité, quelques-uns de ceux qui participent à la jeune et vigoureuse *Société d'Études Philosophiques du Sud-Est*, récemment établie à Marseille par l'initiative et sous la présidence d'un de nos anciens étudiants les plus doués, l'industriel-philosophe Gaston Berger, assisté de mes amis l'abbé Raymond Bourgarel, Henri Urtin, que leur noblesse morale rend si attachants, et vingt autres.

Ils y sont venus aussi, ils y ont uni leurs pensées et mûri leurs projets, plusieurs des jeunes hommes qui, cette année même (chez *Spes*, nom de bon augure !) ont lancé une « revue de doctrine et d'action », *[II2]* sous ce simple titre si usé qu'il semble neuf et téméraire « POLITIQUE » : pionniers de l'avenir qui, plus intrépides qu'aucun aviateur, me semblent affronter la traversée... du Pacifique !

Venez donc, je vous prie, à ce bastidon de la Nacelle. En ce moment de l'année, c'est la splendeur de l'été naissant. Les genêts étendent leur drap d'or sur la colline, et le souffle du mistral qui se lève nous apportera l'haleine de cette Provence âpre et vibrante que ma payse, M^{me} de Sévigné, nomme « la gueuse parfumée ». Nous y serons mieux qu'en ce vieil hôtel de Gallifet pour deviser de l'art, de la pensée et de l'être !

— Ici, pourtant, nous n'étions point trop mal ; car, à côté des livres et des paperasses, votre cabinet offre déjà, dans le recueillement enchanté de cette ville dormante, un reposoir de verdure. Et puis, pour un homme qu'on a accusé d'être trop moderne, vous me paraissez vous plaire [113] aux antiquités et aux meubles de style ! Par surcroît, voici que, pour un philosophe à qui l'on reproche de trop accorder à l'ascèse et à la mystique, vous semblez aimer plus encore la nature et la vie ! Je m'en réjouis d'ailleurs, avec l'espoir que vous allez me donner maintenant quelques-unes de vos vues sur l'esthétique.

— Mais non pas sans des conditions sévères !

Si nous voulons, par l'art même et la littérature, accéder davantage à la science du réel, c'est-à-dire du concret, des singularités individuelles portant en elles la présence et la valeur de l'universel, (comme nous l'indiquions déjà pour dépasser le symbolisme où l'art nous confinerait s'il prétendait à vivre séparément) il ne suffit ni de satisfactions intuitives et fragmentaires, ni non plus et encore moins de théories générales et de constructions métaphysiques. Sans doute on peut, de façon directe et un peu enfantine, se plaire à [114] ces objets d'art, à ces vieilles choses, parce qu'elles portent en elles tant de pensées, de vie encore émouvante, de sages suggestions ; sans doute aussi on peut s'attacher à ces plantes qui ont chacune leur physionomie, leur joie contagieuse de végéter, amoureuses qu'elles sont de lumière et de pureté, conseillères de patience et de silence. Mais il y a infiniment plus à trouver dans la nature et l'art que ce dilettantisme ou cet anthropomorphisme. D'autre part, je saurais presque gré au surréalisme de s'insurger contre les abus de la pensée notionnelle, de la vie industrialisée en série, de la littérature mimétique et de toutes les idéologies exsangues s'il était ce que son nom prétend lui faire signifier, et si, au lieu de nous sous-humaniser et de sous-réaliser les choses, il nous aidait à vérifier le mot de Pascal :

l'homme est toute nature ; ce qui signifie aussi que la nature est toute expressive et prégnante d'un réalisme spirituel où chaque être a à fournir sa note foncière et unique, vraie [115] et belle en elle-même, *singulariter*, plus belle et plus réelle encore dans l'unité symphonique du concert total. Souvenez-vous ici de nos sept minutes au Clot des Cavales ! Cette science authentique du réel, que malgré tant d'échecs la philosophie a toujours eue en vue et à laquelle notre génération aspire par tant de voies neuves, est comme défendue par plusieurs serrures ; mais, pour y entrer, il ne suffit pas d'en ouvrir une ou de regarder par le trou de quelques autres ; il faut les maîtriser méthodiquement toutes sans en omettre une seule, dans l'ordre requis et chacune avec la clef qui convient. De ces clefs nécessaires à l'accès de la réalité, l'art, où l'on aurait tort de voir un luxe épisodique alors qu'il tient aux entrailles de l'humanité même préhistorique, en est une, mais n'en est qu'une, (donc il est plus et moins qu'un symbole), comme le sont à des degrés inégaux la science positive, la poésie, la métaphysique bien comprise, l'ascèse, la mystique même sous certaines réserves [116] fautes desquelles on risque de se croire parvenu au fond du sanctuaire alors qu'on n'a pas même franchi le vestibule.

Mais j'oublie qu'un sûr chauffeur, (un artiste réaliste du mouvement, un poète très classique de la vitesse), nous attend. La chaleur est tombée. Allons continuer notre *Heure* aux colorations du couchant, en face de l'abrupte montagne qu'en souvenir de l'écrasement des Ambrons et des Teutons, les Provençaux appellent Sainte Victoire : au sentiment de Bremond et de mon Doyen l'Athénien Clerc, elle est plus belle, plus « attique » que le Pentélique ou l'Hymette ! [117]

II. A la Nacelle

[118]

[Retour à la table des matières](#)

[119]

II

A la Nacelle

— *Nous voici, presque trop vite, arrivés à votre bastidon de la Nacelle, le bien nommé : sur ce terre-plein abrupt, on se croirait libéré du sol. Si le cabinet d'Aix convient à la méditation, ici la contemplation semble toute spontanée. Quels somptueux horizons ! Devant ce paysage naturellement stylisé, les lignes et la lumière paraissent faites de pensée, et l'on n'a pas à sortir de la vérité pour être dans la beauté.*

— Je vois où vous voulez en venir...

— *Eh oui, sur cette « colline inspirée où souffle l'esprit » et où les gras cactus eux-mêmes se font accueillants, j'espère qu'il n'y aura plus besoin de « sortilèges » [120] pour obtenir quelques confidences sur ce que vous nous préparez. J'aimerais particulièrement, vous le savez, à parler des questions d'esthétique qui intéressent si vivement nos amis. Elles paraissent ici à leur place.*

— Décidément vous voulez me faire jouer de tous mes violons ; et je ne suis pas Ingres ! Mais on s'imagine, et non sans quelque raison, qu'un philosophe doit être un homme à tout faire. Si nous avons déjà jeté un regard par le trou de la serrure de

l'esthétique, je ne crois pas cependant qu'il soit possible et bon de l'ouvrir la première, précisément peut-être parce que l'esthétique est plus proche du sanctuaire, et parce qu'on risque de se persuader à tort qu'elle y donne directement accès, tandis qu'elle est seulement une salle de passage ou d'attente, coordonnée ou subordonnée à d'autres voies qu'il faut forcément parcourir pour atteindre au but : par exemple l'ascétique m'est encore plus [121] à cœur qu'elle. Au reste je n'aime guère ce nom d'*esthétique* qui évoque des prétentions contestables et même des idées fausses : car il ne s'agit pas principalement de sensibilité, malgré ce que l'étymologie suggère. Mais, d'autre part, quelque intellectuel que doive être l'art, rien n'est plus déplaisant, plus stérilisant qu'une « science du beau », régentant comme une duègne à partir de principes ou de règles. **Si, en parlant d'esthétique, on pensait à une sorte de métaphysique notionnelle ou de superintendance qui morigène artistes et poètes, mieux vaudrait rayer le mot et la chose. Bien loin de subir le joug des abstractions, l'activité artistique ou littéraire doit contribuer à nous en libérer : c'est elle, je le répète, qui nous fraie une des avenues les plus pénétrantes d'introduction à l'être : c'est elle qui, concourant à une « science du singulier » et au progrès, à la sauvegarde de la pensée concrète, épouse et féconde la métaphysique véritable, au lieu d'être asservie à une [122] idéologie.** Mais vous voyez par là que nous avons encore du chemin à faire pour aborder utilement les problèmes qui vous pressent et dont vous avez un si juste sentiment.

— *Choisissez votre itinéraire, pourvu que vous m'aidiez à élucider ces questions vitales et que vous me parliez ensuite de l'état actuel de vos travaux.*

— Hélas, je vais vous décevoir, puisqu'il me faudrait (et c'est impossible en si peu de temps) montrer que tous les itinéraires convergent et que chacun ouvre une perspective qu'aucune autre ne supplée. Tout à l'heure, par votre faute et malgré moi, comme un taciturne qui a une fois rompu ses digues, j'ai conté trop de vieux souvenirs que je voulais taire ; maintenant, par la faute des choses, je suis réduit à taire ce que je voudrais dire : tant il me paraît chimérique d'exposer aux autres, en 45 minutes, ce que 45 ans n'ont pu [123] achever de mûrir pour moi-même, ce que, par scrupule, je n'ai jamais énoncé à mes étudiants afin de ne pas les dépayser ni les égarer par des vues prématurées. Mais peut-être me rendez-vous service par votre exigence, comme sans doute me rend service la soudaine et accablante épreuve de mes yeux qui ne me permettent à peu près plus de lire ni d'écrire. Sans ce brutal avertissement, je n'aurais jamais fini de poursuivre les enquêtes, à la recherche d'horizons toujours reculés et de confirmations nouvelles ; tandis que, forcé de lier sans retard cette petite gerbe qu'on appelle une doctrine et de faire tenir un peu de l'universelle vérité dans la perspective d'un raccourci personnel, j'ai commencé en ces derniers mois l'apprentissage décevant de la dictée et tenté l'effort onéreux d'une mobilisation générale de mes thèses. De novembre à juin, sans pouvoir revenir aux notes accumulées, j'ai voulu savoir si cette unité, que je croyais avoir en tête et où je souhaitais de ne laisser ni échappatoire [124] ni lacune, pouvait se traduire effectivement sur le papier et s'articuler en un organisme cohérent dans ses divers membres. Et, de même qu'on marche plus vite sous un faix plus pesant, voici donc qu'avancer coûte que coûte avec la témérité du désespoir qu'excuse mon infirmité, j'ai là six cents grandes pages : canevas continu et complet, mais où il resterait à sertir, dans le dessin maintenant fixé, les laines dès longtemps préparées et échantillonnées. Je conserve donc quelque chance d'aboutir ; oui, mais au prix de quels sacrifices, puisque tant de contrôles, de références, de nuances littéraires me sont désormais interdites ! Et voilà que, par surcroît, vous avez la cruauté de réclamer de moi un tour de force impossible : vous

voulez qu'en manière de causerie et presque de jeu, je résume « littérairement » un ensemble qui, de plus en plus, vise à être très technique, et qui, si peu qu'il vaille, ne peut valoir que par l'étroite interdépendance de ses parties. [125]

— *N'est-ce point un tour de force semblable que réussit l'artiste dans la singularité de son œuvre dont vous me disiez qu'elle nous ouvre une perspective sur la science du réel et du singulier même, et que, pour nous conduire à cet universel concret où seuls la pensée et l'être peuvent se rencontrer, elle nous empêche de nous engager dans les impasses du général et de l'individuel ?*

— Assurément, mais le philosophe ne se contente pas d'une création partielle et d'une vue suggestive ; il est autre chose encore qu'un artiste ; il tend, selon le mot de Platon, à être « un tout-voyant », à sauver toutes les apparences, bien plus, à communier, sous ces espèces, non avec des mythes, mais avec le fond substantiel des êtres.

Pour cette vue et pour cette vie aussi intégrées que possible et dont il ne suffit pas de tracer une épure ou de dresser une maquette, (car, en dépit de Descartes, l'idée [126] de l'action et l'action effective ne peuvent être prises l'une pour l'autre), il faut une préparation méthodique, une ascèse à laquelle aucune ingéniosité esthétique ou dialectique ne supplée. Qu'il soit donc bien entendu que je n'essaierai même pas de vous tracer les itinéraires, même abrégés, de mon voyage philosophique ni d'énumérer les hôtelleries aux belles enseignes parfois trompeuses où j'ai logé en cours de route. Tout ce que je puis tenter, c'est de recourir à quelques métaphores ou allégories, sortes de sentiers dangereux comme les raccourcis en montagne, chemins de traverse qui commencent bien

et se perdent souvent, mais qui souvent aussi offrent les plus beaux points de vue. Je m'excuse si, pour employer un mot de saint Anselme, les *similitudes* dont je vais me servir sont enfantines, discordantes : c'est en raison même de leur déficience qu'elles sont stimulantes. Mais, quoiqu'il ne faille nullement s'attacher à la lettre de telles comparaisons, elles servent cependant [127] à maintenir l'esprit dans le concret ; elles nous prémunissent contre les complaisances de la spéculation qui se contenterait de solutions *omnibus* ; et, en nous habituant à *réaliser* nos pensées, (au sens qu'après et avec bien d'autres Newman et Bremond donnent à ce mot nécessaire), elles nous exercent aux exigences de la connaissance réelle et de l'action efficace qui, sans s'arrêter alternativement tantôt aux symboles, tantôt aux abstractions, n'aboutissent que si, de fait, toutes les conditions requises sont réunies.

— *Soit ! je me résigne sans trop de peine à vos mythes : c'est encore ou déjà de la poésie.*

— Beaucoup moins que de la poésie, ou, en tout cas, de la poésie très impure, puisqu'elle est plus didactique qu'aucune prose ; mais aussi c'est bien davantage, puisqu'il s'agit, non de rester en des paraboles comme en un monde enchanté d'idoles, [128] mais d'en sortir, de se libérer de la poésie comme des idées elles-mêmes, pour, un exode plus complet que celui des prisonniers de la caverne des apparences. — Jugez-en par cette première et grossière image destinée à suggérer les requêtes rigoureuses de la méthode à laquelle je m'assujettis. Devant l'immense problème philosophique, ou mieux devant la plus immense réalité de ce monde qui comprend la pensée et l'histoire même de la philosophie et de ses défaillances parmi les mystérieux ingrédients dont elle se compose, nous sommes comme en présence d'un écheveau

terriblement complexe, déjà naturellement emmêlé, plus embrouillé encore par les essais artificiellement tentés pour le dévider. D'ordinaire que font spéculatifs ou praticiens ? Ils tirent sur le fil tant qu'il en vient. Et il en vient toujours un peu, plus ou moins, sans qu'on sache exactement pourquoi. Et chacun de triompher, comme si la nature lui donnait raison, se glorifiant de la longueur du fil [129] qu'il a réussi à affranchir apparemment, sauf à devoir en rétrocéder aux autres qui tirent de leur côté. Car si les nœuds qui se forment semblent, à l'instar des concepts, offrir une résistance qu'on croit pouvoir prendre comme point de départ et d'appui, ce ne sont cependant que de faux arrêts à coulisse, des suppôts fictifs que l'inconsistance des mots toujours équivoques et l'habileté dialectique ou pratique parviennent à déplacer par de multiples glissements. Mais qu'obtient-on en définitive par une telle manière de procéder ? Rien que d'embrouiller davantage l'enchevêtrement, de serrer tour à tour les nœuds factices, de rendre la tâche si désespérante que beaucoup y renoncent ou déclarent même qu'il y a conflit entre le réel et l'intelligible. D'autres s'avisent de casser ou de couper le fil en plein milieu ; mais au moment où ils s'imaginent avoir ainsi tranché le problème, ne s'y dérobent-ils pas frauduleusement sans le supprimer pour cela, et n'ont-ils pas rendu pour eux le mal incurable ? [130] Car ce qu'il faut, n'est-ce pas, comme nous le verrons plus clairement bientôt, c'est respecter l'unité et la continuité totales, détendre les nodosités notionnelles et les généralités prématurées, apprivoiser par une douce patience les difficultés intermédiaires, faire apparaître peu à peu la souple et ténue filière qui nous conduit prudemment à lisser toutes les parties ; et alors nous pouvons tout dérouler et enrouler, sans brisure, dans l'ordre et la joie. Je voudrais déjà faire au moins entrevoir le sens de ce problème de méthode, en ce qu'il a d'inédit : ne jamais dérailler dans l'abstrait tout en s'en servant, ne jamais perdre la vue et le contact du concret. Qui devine la difficulté et le bienfait d'une telle disposition entre déjà dans mon point de vue inexploré ; et c'est, il me semble, la voie du salut pour la pensée, ballottée trop souvent entre un idéalisme et un réalisme décevants.

— *C'est là, en effet, une méthode bien séduisante, au moins en imagination.* [131]

— Mais il ne suffit pas d'imaginer ! Ne nous payons pas de vues théoriques, en affirmant par exemple ou que l'écheveau n'a pas de bouts, (qu'en sait-on d'abord, et les anciens, pour symboliser ce qui ne commence et ne finit pas, n'avaient-ils point, l'image du serpent se mordant la queue ?), ou au contraire qu'il a, de toute évidence, deux extrémités, (qu'en sait-on encore, et de quel droit, en quel sens peut-on dire, qu'il est « nécessaire de s'arrêter ? »), ni qu'il est manifestement possible de trouver ces deux bouts : il faut effectivement s'en assurer, avant et afin de commencer œuvre positive ; et tant qu'on n'a pas cette préoccupation et cette précaution de défaire les nœuds, de libérer chaque point, de sauvegarder l'intégralité du fil, qu'il soit un ou multiple, et, en un mot, de revenir de l'abstrait au concret et d'y rester, l'on pêche mortellement contre l'esprit philosophique par une sorte d'abus frauduleux de confiance et de science bâtarde. [132]

— *A ce compte, il y a bien peu de philosophies en état de grâce.*

— Espérons du moins que les philosophes, eux, s'y trouvent. Leurs intentions valent souvent mieux que leurs systèmes.

De la méthode que suggère l'image de l'écheveau, on peut dire à la fois et que la plupart ont voulu s'en inspirer et qu'aucun peut-être n'a eu pleinement conscience de ce qu'implique une intrépide fidélité à une telle exigence : on ne la conteste pas en principe, mais

en fait on l'escamote, on la tourne, comme si l'on ne pouvait faire autrement, pour avancer, que de s'y soustraire. Car, par une sorte de passage à la limite ou, comme disent les mathématiciens, par une « extrapolation » illégitime, on suppose avoir atteint les principes, les éléments, les unités, les faits concrets, les natures intelligibles ; puis on part comme si le général donnait à la fois l'essentiel du singulier et l'équivalent de l'universel. Aussi, je comprends Léonard de Vinci [133] déclarant de ces prétendues sciences de la pensée qu'elles sont *menteuses*. Elles promettent plus qu'elles ne tiennent ; elles laissent échapper ce que nous avons déjà, sans nous donner ce que nous cherchions vraiment sur les fins et les moyens de l'esprit.

— *Avez-vous donc vraiment découvert les deux bouts et parcouru tous les intermédiaires de la pensée, en tenant à la fois le singulier et l'universel ? Ce serait une belle invention !*

— Ne vous moquez point ! En vous suggérant bientôt quelques vues sur la distinction et la solidarité de la pensée, de l'être et de l'action, peut-être ferai-je entendre à quelles limites et à quels résultats nous pouvons atteindre, sans manquer aux Pascal qui raillent justement les prétendants aux principes des choses, et sans nous contenter de tant de Bossuet qui croient tenir les deux bouts, en se résignant [134] trop aisément à ignorer l'entre-deux.

Mais, laissant maintenant l'écheveau pour une autre comparaison, moins lointaine ou qui, comme disent les enfants jouant à cache-cache, nous fait déjà *brûler* un peu, j'aborde ici plus directement le problème spécifique de *la pensée* ; et puisque je suis réduit à suggérer par de simples allégories ou des analogies, le sentiment plutôt que l'idée de mes démarches et de mes solutions, oserai-je déclarer qu'en dépit d'efforts séculaires et de prodiges

partiels d'ingéniosité heureuse, dont nous retrouverions chez Edouard Le Roy ou chez Emile Meyerson quelques-uns des plus récents et des plus séduisants exemples, l'analyse philosophique de la pensée en est restée, pour le principal, au point où en était la chimie pseudo-ontologique des Thalès, des Anaximène, des Héraclite, quand ils discutaient sur les principes du monde et les éléments de la nature, l'eau, (qui est une synthèse), l'air, (qui est un [135] mélange), le feu, (qui n'est pas un élément du tout ni à vrai dire un corps). Pendant plus de deux millénaires on s'est épuisé de recherches en cette impasse hors de laquelle les fausses inventions successives ; comme celle du phlogistique, ne nous avaient pas fait faire un pas. Eh bien, à beaucoup d'égards, la philosophie du *Cogito* (tout autant que celle des atomes ou que celle du positivisme ou de la relativité, auxquelles pourtant elle prétend s'opposer et remédier), s'obstine en un tel cul-de-sac ; et, malgré de multiples tentatives pour « *élémenter* la science de l'esprit » comme disaient les contemporains des idéologues au XVIII^e siècle, cette prétendue science de la pensée, ce *psychologisme* de cette *idéographie* en est encore au stade des artifices notionnels pris pour des principes réels, des généralités inopérantes qui ne sont même pas explicatives, des abstractions spécieusement agencées en formules et en systèmes, comme des solutions étiquetées en une officine d'alchimiste. [136]

— *Bref, si je vous suis bien, au lieu de partir du Cogito à la Descartes ou même du fait de conscience, comme d'une donnée plus primitive et plus claire qu'aucune autre, et de vous en servir pour élucider les autres problèmes, vous voulez prendre la pensée elle-même comme un problème initial et très complexe et lui appliquer une méthode d'analyse, non plus à la Condillac ni même à la Maine de Biran, mais à la Lavoisier ?*

— C'est cela même ; et vous résumez très heureusement ce qui est à faire. Déjà sans doute un tel dessein vous paraît épineux et même présomptueux : mais il l'est plus encore qu'il ne semble d'abord. Car, de même que les théories scientifiques récemment élaborées ne s'en tiennent pas à des éléments atomiques, qualitativement et définitivement hétérogènes, mais entrevoient des réductions ultérieures et des lois plus compréhensives et plus unifiantes, de même l'analyse authentique de la [137] pensée va au delà d'une « décomposition », comme disait Maine de Biran ; elle ne s'arrête pas à un fait censé primitif, qui n'est encore qu'une abstraction arbitrairement généralisée ; elle ne peut même se concevoir et se réaliser qu'au prix de deux tâches solidaires, discernement des ingrédients naturels ou des conditions effectives, d'une part ; d'autre part aperception de l'unité vivante des fonctions spirituelles. Car, pour tirer tout le parti possible de notre comparaison, (qui n'est toujours qu'une allégorie imparfaite), je vous prie encore de remarquer ceci : quoique de tout temps, en présence du monde matériel, les ébauches de science et de philosophie aient cherché des éléments simples et tendu à découvrir l'unité de composition de l'univers visible, cependant ces spéculations pseudo-métaphysiques sur la matière ou pseudo-scientifiques sur les corps et leur transmutation, n'avaient aucune chance d'aboutir, aucun caractère instructif, aucune portée certaine, elles avaient [138] même de graves inconvénients philosophiques, tant que l'on n'était point muni de méthodes positives pour discerner des corps chimiquement spécifiés, pour permettre le rapprochement fécond des diverses sciences physiques, mathématiques, biologiques, et pour fournir une base et un contrôle aux hypothèses synthétiques. Semblablement, je dirai que toute prétendue science de la pensée est condamnée à de pareils échecs si l'on ne découvre pas simultanément les méthodes d'analyse et de synthèse qui mettent en évidence l'hétérogénéité réelle et l'unité plus profonde des fonctions de l'esprit.

— *C'est là une terrible entreprise !*

— Je n'ai que trop l'effroi d'une telle tâche : vous comprenez mieux maintenant pourquoi j'ai reculé jusqu'ici devant l'effort nécessaire pour l'aborder publiquement de front. Mais, avant de quitter ce monde, je voudrais coûte que coûte tenter [139] enfin l'aventure dans mon livre sur la Pensée et faire au moins entrevoir le champ nouveau à explorer. Même si la solution est manquée, le problème vaut d'être posé, et ce sera déjà un gain de l'énoncer explicitement, afin de nous dégager des impasses et des faux problèmes, en nous orientant vers des investigations récompensantes.

— *J'aimerais à entrevoir les méthodes auxquelles vous recourez ; je ne devine pas bien ce qu'elles peuvent être, ni de quels éléments, notionnels ou réels, préalablement découverts par une analyse exacte, vous réussissez à composer la vivante unité de l'esprit.*

— Pour abréger, (et quoique ce soient là des parties intégrantes de mon travail qui ne saurait « boucler » sans ces éléments essentiels), je laisse ici présentement de côté tout ce que j'ai à dire des préparations cosmiques et biologiques de la pensée, tous [140] les profits que la science de l'homme peut tirer de la psychologie animale et de cette étude des *tropismes* qui, en paraissant menacer les traditionnelles thèses spiritualistes, sert au contraire merveilleusement une science plus complète de l'esprit.

Je renonce même à vous parler de la Psychanalyse dont il y a à recueillir, à purifier, à étendre les indications trop partiellement, trop abstraitement, trop tendancieusement subordonnées à un seul

clavier des orgues humaines, ces orgues infiniment plus riches que Freud, sourd à tant de notes hautes et pures, ne nous le donne à croire : d'où le caractère non seulement lacuneux, mais positivement erroné et malsain de certaines de ses conclusions pratiques. En raisonnant sur les faits sensibles ou sensuels comme s'il s'agissait de données finies, et en prétendant les calmer par une politique de libres concessions, on risque de les exaspérer ; car les appétits, tout pénétrés chez l'homme d'exigences insatiables, participent à l'infinitude de sa [141] raison, même dans les désordres de la passion qu'il n'est pas bon de réhabiliter par une pseudo-science.

— *Je regrette un peu toutes ces amputations !*

— Il faut pourtant en venir au principal, à la pensée pensante et proprement humaine.

Or ici, pour commencer l'enquête, ne convient-il pas de recourir à cette philosophie spontanée, collective et profonde, dont la linguistique comparée nous offre la clef ? Notre mot *pensée* qui évoque étymologiquement l'image d'une pesée, d'une évaluation, n'est et ne peut être qu'une métaphore, (car ce qui est invisible aux sens et à l'imagination comme l'acte de penser ou le produit originel de cet acte ne se traduit qu'ainsi) ; n'est-il pas instructif de rechercher comment les diverses familles linguistiques ont, pour traduire cette même [142] idée, varié leurs métaphores équivalentes, forcément incomplètes, disparates, mais assouplissantes et complémentaires ? Ainsi en latin *cogitatio* évoque une image très différente de notre mot *pensée*. Pour le Grec, pour le Turc, mon excellent collègue Joseph Brenous, Paul Mulla et d'autres m'ont aidé de leurs suggestions. Mais de cette clef, qui n'est d'ailleurs pas un passe-partout, on ne s'est encore guère servi

comme je le souhaiterais, si j'en juge par les réponses très précieuses qu'ont bien voulu m'adresser les maîtres experts que j'ai consultés, Sylvain Lévi, Marcel Cohen, A. Meillet, Louis Massignon et bien d'autres. Ainsi M. Meillet, dont l'autorité est si grande, lui qui précisément a consacré une thèse, monument d'érudition et de pénétration, à l'étude des mots *mens*, *in mente habere*, de leur histoire philologique et de leurs équivalents sémantiques, m'écrit que, pour cette étude des origines métaphoriques des termes divers répondant à notre mot *pensée*, il faudrait toute [143] une recherche qui n'est pas faite, un livre qui, à sa connaissance, n'existe pas. Livre difficile, car en certaines langues, comme me l'exposait au nom de spécialistes Marian Zdziechowski, professeur à Wilno, ou aussi Soichi Iwashita, de Tokio, l'on a perdu de vue le sens originel qui n'a pu manquer d'être métaphorique, mais qu'on ne retrouve plus sous les sédiments. J'aimerais à recevoir, sur ce point, les avis des experts en langues, même ou surtout pour les idiomes les plus rudimentaires.

— *Peut-être faudrait-il changer les données mêmes du problème que vous venez de poser.*

Au lieu d'essayer de galvaniser inutilement ces momies desséchées que sont nos actuelles racines verbales, il semble bien qu'on devrait s'enfoncer plus profondément encore dans la vie et dans le concret en étudiant l'origine même de ces racines. [144] En effet l'universalité du langage mimique et sa projection stable sous forme de mimogrammes se révèle à nous chaque jour davantage au fur et à mesure que nous poussons nos investigations ethniques par delà nos habituelles zones de recherches.

Par exemple, comme me l'expliquait l'autre jour Marcel Jousse en me commentant les pages si algébriquement denses, et si riches de ses Etudes de psychologie linguistique, les vocables

chinois n'apparaissent avec leur plein sens que si nous les vivifions par les antiques mimogrammes qui, de déformation en déformation, ont donné l'écriture chinoise actuelle. Marcel Jousse corrobore ainsi les allégations que mon ami H. d'Ardenne de Tizac nous a apportées dans son beau livre sur L'ART CHINOIS CLASSIQUE.

Ce sera donc très probablement le cinématographe — enregistreur objectivement dans les rares milieux spontanés qui l'emploient encore l'expression humaine mimique — qui nous préparera la réponse [145] à votre question. Mais cette réponse sera vraisemblablement fort diverse suivant les aspects sous lesquels un même fait concret peut être envisagé.

N'oublions pas en effet que l'origine du langage — ce pseudo-problème — est réellement un fait de tous les jours ; car, tous les jours, deux hommes parlant des langues différentes, peuvent, du fait même qu'ils sont des êtres doués d'intelligence, improviser, grâce à des mimiques expressives, un moyen immédiat d'intercommunication susceptible de se perfectionner à l'infini dans la suite ; tous les jours également, un geste expressif, peut, par extension, s'enrichir d'une signification nouvelle.

Sans même remonter jusqu'au langage de gestes, il n'y a qu'à écouter autour de nous le peuple qui multiplie à l'infini les expressions synonymes de notre mot : penser.

Par exemple : « Laisse-moi ruminer cela », « Tu saisis », « Tu vois », « Tu [146] piges », et il conviendrait de citer tout ce que les dictionnaires de l'argot nous donnent, cet argot si intéressant psychologiquement parce que c'est le peuple qui fait la langue vivante et non pas les professeurs.

Je crois donc qu'il ne faudra négliger aucun des faits actuels et vivants qui pourront nous instruire et ce sera alors — mais alors seulement — que les renseignements complémentaires de la philologie historique pourront nous être vraiment précieux.

— Je suis enchanté de ces sondages dans le plus lointain passé comme dans le présent toujours jaillissant du langage mimique et du parler populaire. Mais veuillez remarquer que la mimique la plus expressive a besoin de se fixer, de se styliser en moyens plus intellectuels et plus stables de communication. Les aspects du *comment*, qu'étudie la science dont vous nous exposez et dont vous nous promettez de si instructifs résultats, peuvent en effet varier [147] à l'infini ; mais la recherche du *pourquoi* se suspend à un problème philosophique unique, et qui est d'un autre étage. Vos solutions éclairent et précisent ce problème ; elles ne le suppriment pas ; et l'étude des moyens d'expression spontanée ne nous dispense pas d'expliquer le passage du langage d'action à la langue intellectuelle et à ses racines de caractère universel. Les linguistes et les philosophes pour la plupart vous trouveraient donc sans doute un peu dédaigneux pour ce que vous appelez spirituellement leurs momies desséchées. Ils excellent à leur rendre une vie profonde, à découvrir sous le mécanisme vital une aspiration déjà métaphysique, un élan primitif et invincible vers une réalité supérieure. Aussi que de remarques révélatrices ils nous apportent ; et, par exemple dans les suggestions de l'incomparable islamisant qu'est Louis Massignon, quelles confirmations précises et inespérées des constatations auxquelles, par d'autres voies, j'étais arrivé en regardant les démarches [148] spontanées du langage et en remontant aux sources vives de la pensée ! Je ne puis entrer ici dans les détails nécessaires, pas plus sur ce point qu'au sujet d'autres sources, préhistoire, folklore, etc... dont il y a à tirer de fondamentales indications sur les couches géologiques de l'esprit, ne fût-ce que ces deux vérités radicales : c'est que la pensée, comme la génération même de la vie, passe par les fonctions les plus basses, les plus charnelles ; et c'est que, tout en s'incarnant au plus profond du monde, elle y est si dépaysée qu'elle le dépasse invinciblement d'emblée, pour le dominer et pour s'évader en un univers invisible, en un idéal qui lui paraît la raison et la réalité

mêmes. — Et j'en dis autant d'une étude de toute cette mentalité primitive que Lévy-Bruhl et d'autres sociologues, en de très utiles études encore incomplètes et contestables, ont pu appeler *alogique* et *prélogique*, mais qui ne comporte de telles qualifications que si l'on se fait de la logique et de nos opérations mentales une idée [149] dérivée et canalisée, une idée en apparence enrichie et épurée, mais en réalité desséchante et banalement notionalisée, qui supprime ou méconnaît quelques-uns des instincts intellectuels les plus indispensables, quelques-unes des aspirations les plus divinatoires, les plus réalistes de la vie spirituelle : il y a une logique de la vie morale et même mystique qui, traversant et utilisant la logique discursive, réalise dans la lumière et la possession personnelle une logique unitive dont l'obscur pensée des primitifs et leur apparent alogisme n'est que l'ébauche et comme l'amorce. Les plus civilisés ne sont donc pas toujours ceux que l'on pense, ceux qui s'estiment les parangons de la raison. Il y en a qui, bornant la fonction supérieure de l'esprit à une sorte de critique ratiocinante, risquent de devenir des mutilés, des atrophiés ; et le genre d'intelligence de ceux qu'on a nommés les dégénérés supérieurs n'est pas le plus désirable. [150]

— *Vous êtes dur pour les « intellectuels ».*

— Ne me faites pas dire le contraire de ce que je pense, et ne croyez pas que pour remonter presque souterrainement aux sources communes du langage et de la pensée je perde de vue l'océan de l'être où, après le cours lumineux de la réflexion, elles vont se jeter sans s'y perdre. Si la logique abstraite et discursive est précédée d'une pensée plus concrète et d'un régime de *participation*, c'est qu'elle a à être suivie d'une connaissance plus intime et d'une vie de communion consciente et voulue, comme le style oral, tout

primitif, doit s'immiscer et survivre aux épreuves de la culture savante, pour reparaître en beauté accrue.

— *Vous faites toujours allusion aux découvertes de Marcel Jousse qui, à chaque instant, se révèlent si importantes, si vivifiantes ?*[151]

— Oui, et à d'autres encore, heureux de célébrer avec vous un effort scientifique, un apport de premier intérêt littéraire, exégétique et philosophique, Par des voies tout à fait indépendantes il concorde avec plusieurs de mes vues les plus anciennes. C'est une grande joie, pour des chercheurs qui s'ignoraient, de se rencontrer, comme seraient émues et charmées deux équipes de terrassiers qui, sans se connaître, creusant le tunnel de chaque côté de la montagne, tout à coup se joindraient, non seulement dispensés d'une partie du travail, mais assurés désormais qu'ils travaillaient dans la meilleure direction.

En ce qui concerne Marcel Jousse, j'aime la force de sa méthode personnelle qui lui permet de retrouver partout son bien, et de montrer que les résultats acquis et organisés par lui étaient déjà virtuellement obtenus par d'autres qui énonçaient des faits et des vérités fragmentaires sans savoir assez quelle vérité d'ensemble c'est. [152] Oserai-je ajouter qu'à mon sens il a encore beaucoup plus raison qu'il ne pense ; car, sur un autre plan que le sien, on peut expliquer, compléter, limiter aussi les thèses qu'il apporte sur le terrain des faits et de la science, par des interprétations philosophiques et à l'aide de faits d'un autre ordre, comme nous y aident non seulement les travaux de Pierre Janet, d'Henri Delacroix, mais aussi les analyses de Maine de Biran à qui nous devons toujours revenir pour comprendre le rapport des signes avec le développement de la vie réfléchie et libératrice.

— *Quelques éclaircissements me semblent bien désirables ici.*

— Les faits recueillis et groupés comme d'eux-mêmes par Marcel Jousse sont certes éclairants, grâce à la lumière qu'ils se renvoient de l'un à l'autre dans leur propre plan. Mais, par leur rayonnement [153] même ils touchent à plus de problèmes qu'il ne semble d'abord, et ils contribuent à en poser de nouveaux, tout en précisant les anciens. Songez en effet que ces faits, pour rester dans la vérité scientifique et concrète qui ne comporte pas d'explication isolante et dernière, ont besoin d'être intégrés dans un ensemble encore plus vaste : explicatifs, oui, mais demandant à être eux-mêmes expliqués en se reliant dans plusieurs plans à d'autres problèmes de l'ordre physiologique, psychologique ou même métaphysique, comme la question des conditions profondes de la réflexion et de l'institution des signes, celles du caractère rythmique de la vie, des relations entre la physiologie respiratoire et la parole, du rapport entre la représentation et l'action, entre le geste et l'idée, etc.. Les précieuses découvertes de votre ami ont donc à s'insérer dans un ensemble où bien d'autres voies ont déjà été parcourues ou surtout sont à parcourir. — Ainsi, pour citer un cas qui échappe aux lois dont vous [154] parlez et qui montre que mon problème de la pensée dépasse le cadre où l'énoncé que vous me proposiez l'enfermait, quel profit également n'avons-nous pas à trouver dans l'étude des sourds-muets-aveugles, ces « âmes en prison », dont l'éducation, contée par mon ami Louis Arnould comme le plus émouvant des romans, est en même temps la plus instructive des expérimentations ! Par elle nous sommes affranchis d'une tentation trop peu remarquée, celle de faire dépendre la genèse de notre pensée de la vue et de l'ouïe. Mais j'abuserais en vous exposant comment, à l'encontre de ceux qui méconnaissent la causalité réciproque de la pensée et de l'action, la vie de l'esprit suppose et unit toujours en nous les rythmes de l'activité organique,

les signes de la connaissance représentative, les gestes de l'initiative conquérante, les tendances et les ébauches de la connaissance réelle et possédante. Que nous sommes loin des fictions de « la statue animée » de Condillac où, sous couleur d'analyse, l'abus de [155] la synthèse n'est qu'une perpétuelle pétition de principe !

— *Oui, et cette étude jousienne de la pensée à la fois geste et signe, ne rattache-t-elle pas l'art lui-même (comme la philosophie) à ses origines vitales, pour le mieux libérer des artifices notionnels et pour le mieux adonner à ses fins réelles ?*

— J'abonde en votre sens qui me semble, ici, élargir encore le point de vue de Marcel Jousse. La diversité des moyens spontanés et équivalents d'expression me paraît plus grande qu'on ne nous le dit : et, de plus, pour échapper aux inconvénients des abstractions notionnelles et du graphisme, il ne faut pas inversement nous assujettir à telles ou telles formes archaïques de la parole, manifestations primitives sans doute de besoins profonds, mais perfectibles et, si je puis dire, intellectualisables. N'oublions jamais qu'à l'expression spontanée et comme primesautière où [156] la vie humaine traduit, utilise et transfigure déjà la vie animale, doit s'allier, sans l'abolir, cette forme supérieure que les Grecs nommaient d'un mot où parole et pensée, verbe et raison s'identifient, $\lambda \gamma \omicron \varsigma$. Le cinéma restera toujours incompetent ici. Car, si la mentalité des extrêmes civilisés doit ne rien perdre de celle des primitifs, l'œuvre de l'intelligence savante, peut se poursuivre, s'enrichir de réflexion, se sublimer en vérité et en beauté, sans cesser pour cela d'être en contact avec le réalisme initial et spontané. Boutroux aimait à dire que l'enfant est souvent plus intelligent que l'adulte, et que le triomphe suprême de l'éducateur est de lui conserver sa fraîcheur et sa plasticité, sans

l'empêcher d'acquérir toute la virilité d'une pensée à la fois critique et inventive, sûre de ses moyens et de ses fins.

— *C'est précisément le but atteint par notre célèbre éducatrice française, M^{lle} Mulot, qui, dans son Institut Pédagogique de [157] Style manuel et oral, utilise les principes de la psychologie jousienne avec un si merveilleux succès intellectuel et esthétique. Nous avons assisté l'autre jour à une présentation vivante de cette méthode : de jeunes élèves, au cours d'une séance publique, nous ont fait entendre sur des mélodies palestiniennes les Récitatifs de Jésus reconstitués dans leurs parallélismes originaux. A ce propos, quel est votre jugement sur l'application que fait Marcel Jousse de ses découvertes à l'étude du texte Evangélique et au problème de Jésus ?*

— Puisque vous venez d'avoir des entretiens avec lui et même de faire plusieurs conférences sur l'état présent de ses travaux, j'aimerais à vous entendre : à mon tour de vous interroger.

— *Ces découvertes m'ont l'air d'aller dans le sens de votre psychologie à tous deux qui est un retour au concret, au geste.*

Or tout le monde sait combien les expressions [158] des langues sémitiques et en particulier de l'hébreu et l'araméen sont toujours imprégnées d'action.

Chose très importante, la logique qui court à travers toutes ces propositions se fait d'expression concrète à expression concrète. De là, la difficulté de retrouver cette logique dans une traduction parce que les métaphores de la traduction ne correspondent plus à l'enchaînement des métaphores de l'original.

De là l'incohérence apparente de certains textes du Nouveau Testament qui reprendront leur logique profonde lorsqu'on fera rejouer les enchaînements concrets de l'original araméen.

Par exemple, nous voyons saint Paul commencer un raisonnement sur la double opposition des mots : sagesse, folie ; puissance, faiblesse.

Pendant un certain temps, la pensée paulinienne balance logiquement ces antithèses. A un moment donné, alors que nous attendrions comme toujours l'opposition [159] sagesse, folie ; puissance, faiblesse ; nous voyons l'impérieuse logique se détendre dans les apparentes incohérences suivantes :

Les Juifs demandent des signes

et les Grecs cherchent la sagesse :

Moi j'annonce le Christ en Croix,

pour les Juifs scandale,

pour les Grecs folie.

En effet si l'antithèse grecque sagesse, folie, joue normalement, il n'en est pas de même pour signe et scandale ; mais si nous redécalquons le grec en l'araméen original, nous voyons que le signe ou miracle est exprimé par le mot araméen puissance et que le mot grec scandale est exprimé par le mot araméen faiblesse et nous renouons ainsi le nœud logique que la traduction avait rompu.

En faisant cela, nous n'innovons rien, bien au contraire ; nous nous enfonçons plus profondément dans le sens traditionnel. De là les rencontres de textes des tout premiers pères de l'Eglise, par exemple [160] de Papias, avec les principes psychologiques et ethniques énoncés par Marcel Jousse.

Il est bien sûr que l'Eglise n'a pas attendu à aujourd'hui pour avoir le sens général des paroles de Jésus ; mais quiconque s'est tant soit peu occupé d'exégèse sait combien d'expressions grecques du Nouveau Testament sont demeurées obscures malgré tous les travaux philologiques. Il suffit de lire les notes copieuses des commentaires du Père Lagrange.

Il en est de même pour cette fameuse question synoptique qui semble bien n'avoir été qu'un pseudo-problème créé par une fausse méthode si l'on en juge d'après l'adoption immédiate des méthodes de Marcel Jousse par des exégètes aussi qualifiés que le Père de Grandmaison.

On peut dire que le vice fondamental de l'exégèse synoptique du XIX^e siècle — qui chez beaucoup a malheureusement abouti au modernisme — a été d'ignorer la question de psychologie ethnique.
[161]

Entraînés exclusivement à la culture graphique gréco-latine, nous avons trop longtemps négligé de nous replacer en plein milieu de style oral araméen qui était cependant celui de Jésus et de ses disciples, de ses Appreneurs.

Tout le nouveau mouvement jousien peut donc se résumer par un retour intégral au concret.

Un seul exemple choisi entre mille :

Lorsque saint Jean-Baptiste dit :

Dieu pourrait de ces pierres-ci

tirer des fils pour Abraham,

nous devons avouer que dans le texte grec aussi bien que dans ma propre traduction, nous ne voyons aucun rapport logique entre pierres et fils.

Il n'en est pas de même si nous remettons ces paroles en araméen.

La liaison se fait par un jeu de mots, chose si fréquente en hébreu et en araméen. [162]

En araméen, pierres se dit abenayyâ et fils se dit benayyâ.

Tout ceci n'a rien à voir ni pour ni contre la connaissance notionnelle mais appartient à la profonde psychologie de l'expression humaine concrète.

Et n'oublions pas qu'il n'y a presque aucune proposition araméenne qui ne soit enchaînée à la précédente ou à la suivante par un procédé de ce genre, la plupart du temps intraduisible.

Ces découvertes psychologiques de Marcel Jousse ont en plus le mérite apologétique inattendu de nous prouver que nos textes grecs néo-testamentaires sont les décalques immédiats de textes oraux araméens qui sont jaillis directement des auteurs auxquels la tradition les a toujours attribués.

— Je vous remercie de ces données très précises, vraiment neuves et rafraîchissantes. Elles nous ramènent au « concret » [163] que nous aimons. Pour qu'elles s'y maintiennent et y progressent, ne les coupons de leurs attaches ni inférieures, ni latérales, ni surtout supérieures : il ne faut pas « abstraire » le concret comme s'il était isolable.

Si donc le problème de Jésus (et je m'en réjouis) profite de certitudes nouvelles par l'étude des *Récitatifs* araméens qui laissent mieux entendre l'écho direct de la voix du Christ, il demeure d'autant plus nécessaire de maintenir et de comprendre que la vie de l'Eglise et la pensée catholique, en leurs formes les plus élaborées et les plus intellectuelles, ne trahissent pas pour cela le sens authentique du message originel. La connaissance réelle ne peut vivre et se parfaire sans passer par la connaissance notionnelle ; celle-ci n'est donc pas nécessairement une chute ou un obstacle ; elle peut et doit devenir un gain, une promotion, sans danger et bienfaisante si on sait lui réserver tout son rôle et rien que son rôle indispensable. [164]

— *Etendez-vous ces vues aux productions littéraires et artistiques ?*

— Assurément ! L'art, qui, comme Antée, a toujours besoin de retoucher la terre, peut se rajeunir indéfiniment, reprenant vigueur croissante sans renoncer à être intelligent et même intellectuel, mais à la condition de rester lui-même, à l'abri des fausses métaphysiques, à l'orée des paradis perdus et cherchés. Comme il est sage de se garder en pareil sujet des théories d'école ! — Les Lettres et Arts, nous dit l'un, « se meuvent dans le cercle des apparences ; aucun ne s'occupe de ce qui est ». — L'Art, nous dit un autre, demande « à être désintellectualisé, décérébralisé. » — L'Art, dit un troisième, « poursuit des fins étrangères à la vie, à la science, à la morale, en une sorte de monde à part, pour une création indépendante de la destinée réelle de l'homme et de la nature. » — Autant de thèses spécieuses, mais mutilantes qui, par leur exclusivisme, [165] rendent faux ces aspects subalternes d'une vérité plus complète et plus essentielle. Pascal distinguait la nature, l'artificiel, le naturel : on n'atteint au *naturel*, au « véritable vrai »,

qu'en sachant unir des formes de pensée qu'on est trop habitué à opposer. « Le romantisme des classiques » dont on nous a parlé jadis est le verso ou le recto, comme vous voudrez, du classicisme des bons romantiques, eux qu'on a eu raison de défendre récemment et sur qui Maurice Souriau nous apporte à l'instant même un si utile ouvrage.

— *Ainsi, d'après vous, l'art qui semble d'abord une évasion et une libération, loin d'avoir à se vider ou de la nature, ou de l'humanité, ou de la divinité, aurait à s'emplir toujours davantage pour nous ramener indirectement au sens authentique de la réalité totale que morcellent les sciences et les industries humaines, simples outils pour le monde de l'utilité subalterne ; tandis que lui, c'est notre viatique pour le [166] monde de la belle unité vivante et de la réalité supérieure, révélation et pour ainsi dire rédemption, accès à l'Eden, divinisation même.*

— Non, mais seulement *divination* anticipatrice, à la fois enchanteresse et nostalgique : il est la hausse qui nous fait viser au loin ; il est en même temps la petite avance d'hoirie, dangereuse si l'on s'en contentait idolâtriquement, mais stimulante et tonifiante : arrhes déjà précieuses dont il est bon de sentir à la fois l'illusoire et le substantiel : l'humanité ne s'en est jamais passée, ne pourra jamais impunément s'en passer. Point de science du réel sans cela ; car le réel ce n'est pas seulement ce qui paraît ou ce qui a été, c'est ce qui sera et c'est tout le caché, tout l'intime des êtres. Et la philosophie, comme la vie, reste exsangue et mécanique si le sens littéraire et esthétique, si l'esprit de finesse et de poésie ne viennent assouplir et élargir les cadres rigides d'une pensée qui, faute [167] d'art, resterait artificielle et sans intériorité, sans plénitude, sans *sursum*.

— *Toutefois vous ne nous permettez pas de nous arrêter à ce succédané de paradis ; et comme vous ne perdez pas l'espoir de nous orienter vers le ciel véritable, vous ne nous faites pas grâce de la voie laborieuse des concepts méthodiquement élaborés ni de la vie ascétique. Le rôle que vous attribuez à l'activité notionnelle de l'esprit, (quoique à un stade ultérieur de votre doctrine vous souteniez avec Delbos qu'il y a plus de réalité dans la connaissance des vrais mystiques que dans les spéculations des métaphysiciens ou les divinations des poètes), reste un des points les plus discutés et peut-être les plus essentiels de votre doctrine. Si vous réservez une part à l'esthétique partout, j'aimerais à mieux voir comment et pourquoi inversement vous gardez une place pour les notions et la raison, je ne dis plus seulement dans la poésie, mais même dans la [168] vie mystique, ou jusque dans la vision céleste, ce qui semble paradoxal ?*

— Pas plus paradoxal que l'enseignement relatif à « la résurrection de la chair » et à la pérennité des bases individuelles de la personnalité ! Ce sont là des questions connexes, bien qu'on ne l'ait pas assez remarqué ; et la vie discursive, la vie unitive qui ébauchent en nous leur coopération ne deviennent pas incompatibles, tout au contraire, dans le *corpus spiritale et mutatum*, pour emprunter à saint Paul des expressions qui n'ont leur pleine signification que pour le théologien de l'au-delà, mais qui trouvent quelque analogie et préparation dans les spéculations du philosophe ; comme l'insecte parfait est déjà dans la larve qui n'y ressemble pourtant guère. Mais tenons-nous à notre état présent et aux analyses qu'il comporte.

— *J'avoue ne pas bien m'expliquer encore votre double attitude à l'égard de [169] l'art ; il est selon vous, si je vous comprends déjà un peu, en même temps fin idéale et moyen partiellement réel, promesse décevante et anticipation d'une réalité supérieure.*

— C'est qu'en effet je n'ai pu jusqu'ici dégager assez notre entretien des formes coutumières de langage et de pensée. Me donnez-vous trois minutes pour traverser les steppes...

— *Même huit cette fois, si vous m'ouvrez d'aussi vastes horizons qu'au Clot des Cavales.*

— A moindres frais ; et ensuite la route ne sera qu'amusement.
— Donc (et sans même recourir à aucun terme rébarbatif) je vous confierai un nouveau et grand secret : dans toutes nos pensées, il y a toujours deux sortes de pensée, comme serait un acide et une base. (Pardon de cette image dénaturante). D'un côté une *représentation* qui se développe et s'organise en [170] toute notre vie perceptive, discursive, constructive, par l'expérience sensible, par la science, par l'art, par la métaphysique ; d'un autre côté une *présence* nutritive, assimilatrice, unitive. Puisque c'est sur l'art principalement que votre curiosité est en éveil, je me suis prêté à prendre l'art comme exemple, mais ce n'est qu'un exemple et qu'un ingrédient de la synthèse qui doit comprendre toutes les formes de la connaissance, de l'action et de la réalité, comme vous allez bientôt le voir clairement. Partout la dualité de sens qui vous a frappé en vous laissant indécis, est également à noter et à élucider ; car les mêmes mots ont deux significations différentes et pourtant solidaires, selon qu'on les interprète en fonction de la connaissance notionnelle ou en fonction de la connaissance réelle.

— *C'est sans doute pourquoi je vous trouvais parfois en contradiction avec vous-même ; sur la science notamment. [171]*

— En effet, je m'étais reproché tout à l'heure d'être, comme on dit familièrement aujourd'hui, « allé un peu fort », en déclarant, sans nuances et sans contre-partie, qu'à parler dans la rigueur des termes il n'y a pas de vraie science du général, puisque la science digne de ce nom, la science digne de Dieu, concerne le concret *sub specie universi*. Cependant, en un autre sens, il n'y a effectivement pour nous qu'une science possible, c'est celle qui passe par l'analyse et le discours, avant d'aboutir à une forme plus haute de connaissance, mais à une connaissance qui sans la vie notionnelle de l'esprit ne serait pas savante. Il n'en demeure pas moins exact que, sans cette unité secrète de la pensée concrète, la connaissance abstraite, analytique et discursive ne trouverait ni son origine, ni sa consistance, ni sa fin : faute d'un tel lien infragmentable la connaissance humaine ne serait qu'une mosaïque sans dessous, et le monde avec notre destinée ne serait qu'une loque de pièces, [172] qu'un habit d'Arlequin, alors qu'il nous faut une tunique sans coutures.

— *Je vois en effet un peu mieux comment l'art, dont je vous demandais de me parler à part, entre dans cette synthèse multiple et une où se complaît votre chimie plus qu'organique. Je souhaiterais pourtant un mot supplémentaire d'explication sur les symboles. Vous m'avez dit au début que le symbolisme de la précédente génération vous avait laissé insatisfait, et que les divers symboles n'ont pas tous même valeur, qu'aucun même n'a une valeur pleine, si ce n'est lorsqu'il s'agit de l'ordre chrétien. Qu'entendez-vous par là ?*

— Lui aussi le mot « Symbole » comporte une double signification, parce que le symbole répond à un double besoin et assure une double fonction. En tant que représentation d'un sens spirituel, tous les symboles sont, par cet aspect notionnel qui les rattache à un objet déterminé, de [173] simples suggestions d'un caractère toujours inadéquat et même fictif ; et leur rôle est de susciter un mouvement ultérieur de l'esprit. Mais en tant qu'ils procèdent des sources mêmes de notre pensée concrète et de nos aspirations vers l'unité, ces mêmes symboles tendent déjà à réaliser davantage cette vie plus compréhensive, cette communion déjà ébauchée ; ils attestent ainsi, ils inaugurent une réalité qui n'est pas une construction artificielle de notre activité immanente, puisque cette réalité en est la condition vitale. Dans l'œuvre d'art, voyez combien l'intention symbolique, qui doit primer le « sujet » formulable en idées, a besoin de se soumettre aux disciplines précises qui lui permettront de s'incarner en une sorte d'être déjà vivant. Dans son pénétrant éloge académique d'un fin collectionneur Aquisextain Raymond Ferrier, mon élève et maître Jérôme de Duranti La Calade a montré comment les métiers et les arts s'entre-suivent, comment surtout la technique et [174] la poétique des œuvres belles s'enlacent. Rodin gémissait de ce que nous ne sommes plus que des « épaves », de ce que nous ne faisons plus que des « morceaux » ; et il enviait les grandes époques et les grandes œuvres où tout se tient. Ne faisons pas du monde un centon ; et sous prétexte de distinguer ou d'analyser, ne séparons, ne tuons pas.

Nous arriverons plus loin à l'aspect religieux de votre question. Mais vous devinez déjà sans doute comment les symboles chrétiens peuvent véhiculer, dans la lettre infirme, la plénitude d'une réalité spirituelle.

— *Cette connexion vivante qui unit réellement des formes pourtant distinctes de pensée et d'être, n'est-ce point là une des idées directrices auxquelles vous tenez le plus, la conclusion même de vos analyses et de votre chimie intellectuelle, et aussi la raison des critiques et hostilités persistantes à votre égard ? Car vous avez [175] contre vous et ceux qui idolâtrèrent les idées et ceux qui, par réaction, s'en font les iconoclastes.*

— Très juste ! Mais de même qu'on ne peut étudier scientifiquement la combustion sans connaître l'oxygène, le carbone et autres éléments, de même on ne saurait comprendre la pensée, (et les Anciens comme Héraclite et les Stoïciens ne comparaient-ils pas l'esprit à un « feu artiste »), sans discerner ce qu'il y a en elle de complexité et d'unité simultanées. La poésie pure n'existe pas plus à part que cette odeur de rose dont se parfument nos entretiens ne se répand sans mes belles fleurs que nous avons sans doute le tort de ne point regarder davantage ; et la connaissance réelle ne subsiste pas non plus sans la pensée notionnelle qu'on a tour à tour trop exaltée et trop dépréciée.

— *C'est là le point que Bremond vous fait gloire d'avoir étudié, le premier peut-être, [176] de façon tout à fait explicite et méthodique, celui qu'il a mis lui-même, avec son érudition et sa pénétration habituelles, en si belle lumière. Êtes-vous pleinement d'accord avec lui sur cette présence, en toute notre pensée, de deux modes de penser incommensurables et inséparables ?*

— Sans doute ; quoique je sois plutôt du côté des Chenilles tâtonnantes, et lui, du côté des Psychés aux six cents paires d'yeux.
— Pour profiter d'une image moins usée, disons qu'il est, lui, de la cinquième arme, dans l'aviation, tandis que je travaille aux sapes et

aux mines. Ou peut-être préférez-vous une comparaison moins belliqueuse ? Eh bien, au prix de cette agilité ailée de l'aviateur qui explore de haut les profondeurs de l'Océan spirituel d'autant plus pénétrées qu'il s'élève davantage, je me fais l'élégant effet d'un scaphandrier approvisionné d'hélium et descendu sous les flots pour expertiser les épaves de la philosophie, accrocher les [177] filins, amener à la surface les galions engloutis ou les pépites naturelles qui n'avaient pas encore vu le jour. Au reste, dans le portrait en pied qu'il nous présentait hier de Bremond et où les traits essentiels sont marqués avec une concision si savoureuse et si colorée, (*perornatus et perbrevis, quod multo maximum est*, disait Tacite), M. Maurice Martin du Gard met bien des choses, ce me semble, au juste point, quoique je ne m'associe pas à certaines de ses critiques finales. Toutefois, entre le prophète de la poésie pure, qui plane comme un libérateur, et les janissaires de la raison sèche veillant à droite et à gauche sur l'âme, leur captive, sans d'ailleurs réussir jamais à fermer les routes d'en haut à la belle endormie qui ne clôt les yeux que pour mieux s'évader vers la lumière, il reste encore bien du champ à explorer, bien de la place pour se mouvoir, fût-ce avec mes semelles de plomb et mes lanternes sourdes. [178]

— *Que voulez-vous signifier au juste par ces métaphores qui semblent ne vous coûter guère, et quelles régions inconnues découvrez-vous ? Nous aurions encore besoin, je crois, de nouvelles allégories.*

— Assurément ! Tout juste avec son mythe déjà célèbre des deux esprits conjoints en nous, Paul Claudel nous en fournit une charmante, — Claudel, trop « intelligent » pour être un « intellectuel », trop poète pour n'être point raisonnable ; raisonnable et poète en vers comme en prose, en des vers qui ne sont point de ratiocinations ou de sensations, en une prose faite de

« paroles d'action » et d'intuition, âme Pythagoricienne qui sait à la fois que la musique est nombre et que le nombre est musique, comme cette harmonie des sphères qui chante dans les cieux, quoique beaucoup ne sachent plus l'entendre. Mais ce n'est pas lui qui prétendra démontrer qu'une symphonie de Beethoven est la [179] solution d'un simple problème d'arithmétique, ni qui cherchera à composer une Béatitude neuvième par un calcul d'acoustique ! Claudel donc célèbre l'épithalame des deux pensées indissolubles en nous et pourtant irréductibles, semble-t-il, l'une à l'autre : ému et narquois devant cette union, (aussi désirable, mais aussi laborieuse que serait celle de Souday et de Bremond), il marie *animus* et *anima* ; (un latiniste froncerait, je crois, le sourcil devant le sens que pour la circonstance il donne à ces mots) ; mariage, semble-t-il, écrit au ciel et pourtant dramatique comme un hymen d'amour, orageux comme un faux ménage. La paix et la fécondité intermittentes s'y achètent cher, et les plus fines nuances des caractères justifient toutes les brouilles et toutes les tendresses. La présomption encombrante et dominatrice de la pauvre raison raisonnante, la richesse secrète et les envolées silencieuses de l'âme profonde, qui pardonne, répare, aime : quelle belle image ! Et pourtant ?... [180]

— *Ne vous contente-t-elle point, et vous paraît-elle inexacte ou incomplète ?*

— Incomplète d'abord. Car il s'agit de connaître la naissance et l'enfance pour s'expliquer l'attrait et la fidélité de ces prétendus amants qui semblent si mal assortis qu'un observateur attentif se demande si c'est un vrai ménage ; et il s'agit aussi de démêler les causes de leurs conflits et d'y remédier, puisque ces étranges conjoints ne peuvent pas plus se passer l'un de l'autre que des frères Siamois. Il ne suffit donc pas, comme on l'a fait souvent, de

discerner deux sortes de pensée, deux formes de connaissance, distinctes comme des personnes cependant liées ; il est nécessaire d'expliquer et de régler cette cohabitation, cette « symbiose », de définir la nature du tissu qui les soude, de fixer le rôle normal de chacune, d'éviter ainsi les frictions et les irritations, et d'assurer la coopération pacifique et féconde. Voilà bien l'un de mes desseins les plus [181] continus, un thème pour lequel un milliard de notes ont été fournies, et sur lequel aucune phrase vraiment musicale n'a été écrite.

— *C'est là en effet un aspect peu étudié, mais qui semble essentiel, de la pédagogie intellectuelle. Il y a là un domaine assez neuf à explorer. Mais ne disiez-vous pas que la comparaison conjugale est à la fois incomplète et inexacte : que lui reprochez-vous ?*

— Inexacte, elle l'est de plusieurs manières et gravement. Dans la pensée, les deux termes que nous avons appelés les conjoints n'existent pas d'abord à part : leur apparition, leur distinction, leur opposition, leur association dérivent de causes plus profondes qu'il importe de scruter ; et en les scrutant l'on s'apercevra sans doute que notre métaphore matrimoniale a besoin de foncières retouches. [182]

— *Je suis curieux de ce nouveau roman.*

— Dites une histoire, et sans pareille ! L'être à connaître précède la connaissance à réaliser et ne s'y réduit jamais entièrement pour nous qui, selon le mot de Bossuet, n'épuisons pas

la moindre de nos idées ni le moindre des êtres concrets. En sorte que les deux pensées qui cohabitent en nous ne peuvent dans les conditions actuelles de notre intelligence se rejoindre en une parfaite copulation, ni fusionner en une sorte de vision monoculaire. Et n'est-ce pas précisément ici que j'ai à vous révéler une surprenante nouvelle ? Claudel n'a pas soupçonné ce coup de théâtre. *Animus* n'est pas du tout l'époux, pas même le fiancé d'*anima*. Est-ce donc qu'*anima* n'est pas nubile ? Ou serait-elle, comme saint François de Sales nous le suggère, une pauvre Lia, prosaïque suppléante de la poétique, de la mystique Rachel, à laquelle si peu parviennent, quoique [183] au fond ce soit la seule aimée ? Mais non ; il faut redresser davantage encore l'allégorie : ce n'est pas *animus*, avec son entendement sec et froid qui est destiné au suprême baiser ; il n'est que le messenger, le procureur du lointain, de l'invisible, du royal Epoux ; et c'est bien *anima* qui est reine. Connaître l'Etre, c'est l'affaire d'*anima*, non d'*animus*. *Animus* qui trop souvent fait l'important au point qu'un Malebranche l'a pris pour le Verbe de Dieu même, *animus* qui joue au *Sosie* du Maître, *animus* ne doit qu'offrir les présents, apporter les promesses, signer le contrat. Mais quelle aberration si la pauvre *anima* destinée à la couche du Roi s'éprenait de l'ambassadeur, au lieu du mystérieux Amant qui ne s'est pas encore montré, lui que pressent le poète sans le toucher, lui par qui le mystique est touché sans le voir encore, lui que risque de supplanter l'arrogant personnage d'*animus* chargé seulement de l'annoncer et de le représenter, (et c'est pour cela que trop [184] souvent *animus* n'aime guère les poètes et encore moins les mystiques qui avertissent *anima* de ses supercheries et de ses adultères prétentions). Ne calomnions cependant point *animus* ; car s'il reste fidèle à son emploi qui est grand encore et indispensable, il veille sur la fiancée, la défend contre ses poursuivants, la rassure sur la fidélité de l'Absent, administre et accroît sa dot, toutes choses très raisonnables dont la curieuse, impatiente et ardente *anima* a bien besoin durant la longue attente et les pressantes tentations. Il lui tarde tant de consommer l'union de la pensée et de l'être ! Mais son

amour doit demeurer chaste et réservé, comme il convient à une pure fiancée dont la félicité et la fécondité futures sont à ce haut prix, et qui ne peut devenir légitimement pleine de l'être vrai qu'en se soumettant aux conditions de rigueur qui durent tant qu'elle n'est point partie pour le pays de l'Epoux.

— *Voici, je crois, que vous allez commencer [185] à parler sans paraboles. Si vous me définissez ces conditions de rigueur, il me semble que je n'ai plus besoin de mythes et d'allégories.*

— Plus besoin que jamais au contraire, pour vous ramener prudemment aux choses terre à terre du devoir présent et de la pensée commune !

En effet, devant votre confiance, je me reproche déjà d'avoir échelonné mes similitudes comme si elles nous élevaient réellement du matériel au spirituel et du sens figuré à la vérité littérale. Il faut s'en défier d'autant qu'elles sont plus spécieuses. — L'image de l'écheveau, quelle indigente idée elle nous suggérerait de la continuité de la pensée, puisqu'il est quelque chose d'inerte où chaque point reste extérieur à tous les autres, quoique rattaché et les rattachant tous à tous ! Et celle de l'analyse chimique, quelle infirme et trompeuse comparaison, au prix de la compénétration de nos états d'âme qui se concertent [186] en vivantes architectures ! Et les métaphores biologiques elles-mêmes qui évoquent les mystères de l'assimilation organique, comme elles restent équivoques et perfides, si elles nous laissent croire tantôt qu'il suffit d'une ressemblance formelle pour que la connaissance représentative, informée par un objet extérieur, remplisse toute sa fonction, tantôt que cette assimilation s'opère par une sorte d'endosmose inconsciente, sans concours intelligent et moral ! Et l'image, plus transparente, plus séduisante de l'hymen ou même des

fiançailles de nos pensées devenant prégnantes de l'être, quelle duperie, et combien il importe de s'en affranchir pour mieux sauvegarder l'originalité unique des rapports de l'esprit avec lui-même et avec la réalité dans une destinée qui a besoin de l'immensité et de l'éternité pour se déployer tout entière !

— *Fournissez-moi donc vite un nouveau mythe réparateur.*
[187]

— Oui, et plus grossier, plus anthropomorphique, moins dangereux par conséquent que les précédents, le mythe (que n'en est-il toujours un !) de l'*inflation*.

Pour l'usage courant et les échanges nécessaires, nos richesses naturelles ou acquises ont besoin de se monnayer, de circuler en valeurs fiduciaires : ainsi les fonds de l'esprit. Les richesses authentiques, déjà représentées à un premier degré direct par l'étalon d'or qui permet toujours l'échange au pair, représentées à un second degré par des titres ou des billets, sont mobilisées, accrues et fécondées dans la mesure où la proportion entre le papier et le solide des choses reste normale et saine. Mais que les signes représentatifs se multiplient par l'exagération des besoins et soient réduits à s'imposer facticement au crédit par suite de leur discrédit même, alors c'est l'économie renversée, la banqueroute imminente. Semblablement, la connaissance notionnelle est cette valeur qui doit toujours être gagée, [188] échangeable, vérifiable ; pour peu qu'elle se détache de ses appuis, qu'elle se propage en une sorte de prolifération artificielle, cet abus de confiance tue la confiance, tue l'âme fragile de nos signes monétaires, tue le principe même de leur efficacité qui cependant pourrait être invulnérable et inépuisable. Eh bien, nos connaissances abstraites et notionnelles (et il faut entendre par là nos perceptions mêmes, nos sciences

positives, nos constructions idéologiques), sont comme cette monnaie fiduciaire, saine, féconde, indispensable pour faciliter, mobiliser, anticiper même les valeurs réelles, tant qu'elle reste sous la conduite d'une judicieuse prudence, mais tout à coup coupable et funeste, dès que le sens normal et les sages limites de telles avances sont déplacés. Et plus on recourt aux faux remèdes, aux coups de force ou aux dissimulations, plus s'aggrave la crise meurtrière. N'en sommes-nous point là, avec notre positivisme qui prend ses abstractions utilitaires pour [189] les réalités concrètes, avec notre civilisation industrielle qui substitue à l'or de la sagesse le toc des plaisirs bas et affamant, et, faut-il le dire, avec les prétentions symétriquement inverses d'une philosophie qui oscille de l'abstraction à l'intuition et d'un empirisme canonisé à des formules d'école où des concepts toujours inadéquats sont hypostasiés ? au point que de part et d'autre, dans les luttes intellectuelles du temps présent, l'on abuse du *cours forcé* de ces valeurs surfaites qui à la fois enflent et vident les esprits. Combien il est urgent (sans en méconnaître pour cela le rôle nécessaire, salubre, permanent), de les remettre en équilibre et en communication avec cette connaissance de sens commun qu'il est possible de développer non seulement comme un art du réel ou comme une docte ignorance, mais jusqu'à une science authentique des êtres en tant qu'êtres, tout au moins jusqu'à une étude des conditions qui la rendent possible et qui en préparent la réalisation ! C'est peut-être [190] ici que nous touchons à la part la plus inédite, la plus malaisée et la plus récompensant de ma tâche : car deux problèmes trop ordinairement séparés s'y unissent : atteindre l'Etre et remplir notre destinée, réaliser l'être en nous et constituer une ontologie concrète. Voilà le but où je tends ; mais, pour vous l'exposer et vous y conduire, vraiment je suis condamné par vous à un trop dur métier. Ne me feriez-vous donc point grâce de ma pauvre « Philosophie pure » et nue, si nous l'offrions en holocauste à la Poésie pure et à la chaste Phébé ? Admirez plutôt, je vous prie, le lever de la Lune qui, juste en ce moment, paraît entre l'épaule du Cengle et la croupe du Mont Aurélien, dominé par l'Olympe et la

Sainte-Baume. Si vous voulez bien oublier « l'Etre », je vous conteraï les poétiques visites de mon hôte sans égal, Louis Le Cardonnel qui peut-être ici même, pour son hymne lunaire, a nourri d'un lait mystérieux le troupeau virgilien et chrétien de ses rêves, de ses vers divins. Ou bien vous [191] ne sauriez non plus être implacable à l'évocation propitiatoire de mon vieil ami d'Ecole, mon collègue Ernest Zyromski, longtemps fidèle à ce site de beauté où durant le silence des nuits lumineuses il venait abriter son exquise sensibilité ; il aimait à y voir passer dans l'ombre l'âme fière et souffrante de ce Vauvenargues dont les yeux se sont ouverts, dont les premières méditations se sont appuyées sur cet austère et exaltant paysage ; et il y portait toujours avec lui les traits géminés d'Eugénie et de Maurice de Guérin !

— *Peine perdue ! Vous m'avez déjà dit que je suis impitoyable : pour m'attendrir vous avez beau, « tentateur subtil », m'exposer les plus terribles, les plus douces séductions : je dois héroïquement me montrer plus cruel encore, et j'insiste avec confiance pour que vous me fassiez au moins entrevoir ce que vous placez sous le titre l'Etre, ce titre effrayant dans sa nudité, que vous projetez, dites-vous, d'inscrire [192] sur un des livres de votre trilogie : — Mais je vous concède que nous avons bien gagné quelques instants de récréation, et j'aimerais à regarder encore un peu vos rosiers, avant de me piquer à l'austère problème de « l'Etre », par où sans doute vous voulez me conduire à l'Esprit Chrétien et même au vrai « chemin de paradis » ; car je m'aperçois que c'est sur les pentes de « Sainte Victoire » que peu à peu, en poursuivant « la Pensée », vous avez engagé nos pas. [193]*

III. Sur les Pentes de la Sainte Victoire

[194]

[Retour à la table des matières](#)

[195]

III

Sur les Pentes de la Sainte Victoire

— Vous me faites les honneurs de si jolis « phénomènes » en fleur qu'il m'en coûte de détourner d'eux mes regards pour les porter vers « l'être ». — Au moins sera-t-il beau, cet être ?

Enfin il faut bien que nous reprenions notre sentier, et même en sa pente la plus abrupte : j'espère qu'il ne tardera plus à nous élever à ces points de vue qui paient de toute peine l'alpiniste de la pensée. Mais le défilé où nous étions restés me ferme encore vos horizons. Puis-je vous dire ce qui me reste obscur sur le chemin où vous m'aviez engagé ? [196]

— Oui, dites-le sans détour ; je suis sûr que j'aurai à vous remercier de votre objection ; comme j'espère que vous me remercirez si je vous montre qu'en effet l'être est beau et même bon !

— J'en accepte l'augure. Mais en attendant, je vois de moins en moins où ce fameux « Etre », toujours annoncé, se cache. À force de rapprocher de lui « la Pensée » par tant de serrures ouvertes, tant de méthodes convergentes, tant de fiançailles qui n'aboutissent d'ailleurs jamais à la consommation du mariage, je

désespère de découvrir un contenu, un sens utile, dans votre ontologie. En ajoutant à la connaissance notionnelle une connaissance dite réelle, que laissez-vous au réel lui-même ? Est-ce que votre prétendu réalisme concret et universel ne s'appellera pas aussi bien ou mieux un idéalisme intégral ? Je crains donc que votre livre de l'Etre, dont le titre m'effraye sans doute à tort, ne diffère pas [197] plus de votre étude sur la Pensée que blanc bonnet de bonnet blanc.

— Très intéressante difficulté qui va au devant de mes désirs et facilite mes explications ! Elle a le mérite de n'être pas rebattue ; tant on s'est résigné d'ordinaire à ne voir dans l'*ontologie* qu'un chapitre, le plus abstrait, d'une *théorie*, d'une *logie* générale ! Il nous faut, à tout prix, sortir de cette crevasse ; et, pour cela, je crois qu'un double rétablissement est nécessaire, d'abord pour bien voir que la connaissance abstraite ou discursive, quoique conduisant à l'être n'y suffit pas ; ensuite pour montrer que la connaissance concrète qui tend à l'êtreindre, ne l'épuise jamais non plus, et que toutes deux contribuent à avérer son irréductible originalité.

— Je vous suis, mais avec un peu d'inquiétude.

— Ce sera court, et sans danger. Dans [198] les pages inédites de vos captivantes « *Matinées du Hêtre Rouge* » que vous m'avez permis de lire, ne dites-vous pas vous-même, lors de votre providentielle rencontre avec... Maine de Biran dans la forêt de Fontainebleau, que « l'effort » de la marche avive la sensibilité, excite l'esprit, tonifie du même coup la vie du corps et celle de la réflexion ? Ainsi le bois escarpé de Saint-Antonin que je vous fais gravir convient à merveille pour l'escalade des obstacles philosophiques.

Vivement donc à notre premier effort ! Très aisé relativement, il nous amusera même quelques bons instants, avec d'aimables compagnons, aussi variés que le sont certains scolastiques de mes amis, Valéry qui est des vôtres, Giovanni Gentile, etc. Pour vous tirer d'inquiétude, qu'y a-t-il à faire en somme ? Il s'agit simplement d'éclairer ces trois points fort accessibles : — l'être n'est pas tout entier dans les notions même les plus définies que nous [199] pouvons nous en faire et qui ne portent que sur du *général*, non sur le *singulier* concret et subsistant ; — il n'est pas non plus tout entier dans notre connaissance concrète, si réaliste qu'elle soit ; car l'action de présence des êtres dont nous sommes le plus sûrs ne nous donne jamais une représentation complète de leurs singularités indéfinies ni de leur inépuisable richesse intérieure, actuelle ou future ; — donc, entre nos connaissances analytiques et représentatives d'une part, et, d'autre part, nos certitudes vitales et intellectuelles que l'esprit de finesse et de contemplation unitive peut accroître sans limite, il y a justement ce domaine de l'être réel, éclairé de nos deux sortes de connaissance, par conséquent accessible doublement aux vues de l'esprit et à ses prises, plus certain par là même qu'aucune pensée, et cependant irréductible à ce qui peut nous en être connu du dehors en une sorte de délinéation logique et figée ; et plus même les contours notionnels sont arrêtés, [200] plus ils risquent d'être mutilants. Pour ne manquer ni de justesse, ni de justice envers les êtres, il faut leur faire crédit : c'est une règle non seulement de bonté, mais de vérité, et un stimulant de la science, autant que de la générosité. Concluons donc que : le réel est connaissable, mais que le connu n'est pas tout le réel.

Aussi ce que nous avons d'abord à sauvegarder de l'être, c'est ce que la connaissance notionnelle n'en atteint pas. Ne pouvons-nous en effet la dépasser sans que nous renoncions pour cela à atteindre une certitude raisonnable et même une sorte de science singulière de la réalité, d'une réalité non plus seulement représentée en nous et par nos percepts et concepts, mais authentiquement

présente si l'on peut dire à elle-même, aux autres êtres, à notre action ? Quand j'aime un ami, et quand je me demande pourquoi, j'aurai beau dénombrer ses qualités et analyser les raisons de mon affection, il reste toujours le principal à ajouter, en disant avec Montaigne [201] : Parce que c'est lui et parce que c'est moi !

En termes d'ultimatum, nous devons donc poser cette double alternative : Oui ou non, la connaissance par abstraction épuise-t-elle ce qui est à connaître, ce qui est connaissable, ce qui est, ce qu'il y a d'essentiel et de substantiel dans les réalités subsistantes ? Oui ou non, épuise-t-elle notre pouvoir de connaissance intelligente, de spéculation raisonnable, de certitude et de déterminations objectives ? — Non, et non : les raisons que la raison ignore sont encore des raisons ; et on peut, on doit, comme le demandait Pascal, ôter le bandeau. Eh bien alors ne faut-il pas affirmer qu'au-delà de la pensée abstraite s'étend une *terra certa et incognita* à explorer, un domaine, étranger à la raison raisonnante d'*Animus*, mais qui n'est pas pour cela inconnaissable à l'esprit de finesse et d'amour d'*Anima* ? Ne faut-il pas ajouter qu'*Anima* se connaît autrement qu'*Animus* ne la connaît, qu'elle [202] connaît même *Animus* autrement qu'il ne le fait lui-même, qu'elle est, elle aussi, elle surtout peut-être, raisonnable, savante, capable de sagesse théorique et pratique, seule propre à la « contemplation acquise » et à la plus haute vie de l'esprit ? Et même avant d'être élevée à ces châteaux supérieurs dont parle sainte Thérèse, n'est-elle pas, elle-même et elle seule, ce réceptacle qui peut être préparé, cet habitacle qui peut être éclairé par et pour les lumières infuses et les grâces mystiques ?

Vous voyez que la question et la solution portent loin.

— *Trop loin même, si j'en croyais quelques-uns de vos critiques. Tandis qu'autrefois on vous reprochait de nier ou de raccourcir la portée de l'intelligence en tombant dans le*

subjectivisme, on vous accuse maintenant de l'exagérer et de faire à notre connaissance naturelle de l'être une trop grande place, en montant témérairement dans un étage réservé à la seule [203] sagesse soit théologique, soit mystique, une sagesse absolument distincte des autres sagesse qui n'ont point d'escalier pour y accéder en dehors de l'ascenseur divin.

Tantôt du reste (ou même simultanément) on nous dit que les natures intelligibles sont, dans l'esprit et dans la chose, une seule et même réalité (d'ailleurs purement formelle), tantôt que la connaissance métaphysique par abstraction est incurablement indigente, au point que c'est par l'art et la poésie que nous touchons le mieux au réel, au divin de la nature et de l'âme. — (N'ai-je pas bien étudié mes auteurs avant de vous questionner ?) — Mais je vous avoue que je n'ai guère réussi à bien saisir toutes ces thèses, ni chacune à part, ni surtout toutes ensemble.

— Moi non plus !

Mais je ne voudrais pas trop facilement affliger des amis qui m'accusent de ne pas les comprendre, en leur rejetant ce reproche [204] qu'il me faudrait deux ou trois cents pages pour justifier pleinement. Ils peuvent bien décréter et que la pensée humaine en son mode actuel d'exercice atteint les natures intelligibles, et qu'elle n'atteint rien d'autre par le savoir théorique, et que jamais la spéculation philosophique n'a visé autre chose que cet être formel, selon l'adage : « il n'y a de science que du général ». Mais il me semble que c'est là, au nom d'une thèse aristotélicienne, (qui a sa contre-partie dans Aristote même), méconnaître le sens progressif de l'effort humain vers une connaissance toujours plus proche du concret ; c'est frustrer l'esprit de son vœu séculaire et de son pouvoir essentiel ; et j'aimerais à montrer que non seulement la connaissance notionnelle n'épuise ni les ressources de la pensée ni les richesses de l'être véritable, mais qu'elle n'est possible elle-

même et salulaire que grâce à la présence, au concours, à la compensation d'une connaissance réelle qui porte sur autre chose [205] qu'un être simplement formel et soi-disant intelligible. Il est étrange que des « partisans de l'intelligence » fassent finalement appel, (pour atteindre la réalité réelle, l'existence subsistante et non pas seulement formelle), à une action surnaturelle, à un influx mystique, ou tout au moins à une connaturalité affective. Le plus surprenant c'est que, de plus en plus, ils admettent en même temps la possibilité naturelle d'une « contemplation acquise » qui précisément implique qu'au delà de la pensée abstractive il y a un mode unitif de la connaissance véritable et de l'activité raisonnable.

— *Notre premier rétablissement me semble opéré, n'est-ce pas ? Il est un peu rude. Ne donniez-vous pas à entendre que le second l'est encore davantage ?*

— Mais non ! Je vous avais charitablement rassuré pour l'effort le plus laborieux, qui est le premier. Mais nous n'en [206] sommes pas encore au second qui, du reste, ira tout seul.

— *C'est vrai. J'allais oublier que nous devons auparavant rencontrer mon grand ami Valéry...*

— L'inconvénient qu'il y a à charger la pensée abstraite du soin exclusif de constituer une ontologie rationnelle se traduit de bien des façons. Ne revenons plus sur les dangers de l'inflation ruineuse, sur les prétentions intolérantes des partisans du cours forcé des valeurs représentatives. Cet exclusivisme factice, cette insuffisance incurable ne peuvent manquer de se révéler, un jour ou l'autre, à ceux mêmes des dévots de la connaissance notionnelle dont la réflexion reste active et l'information étendue ; ils en

viennent donc, comme vous venez de le rappeler, à dénoncer, eux aussi, la grande indigence de leur métaphysique ; et peut-être traitent-ils déjà cette princesse déchue en parente pauvre, [207] pour se tourner vers des suppléantes, pour demander aux puissances affectives ou poétiques des satisfactions vicariantes et plus pénétrantes qui les fassent communier, comme vous le dites, avec ce qu'il y a de divin, de réel dans la nature et dans l'âme. Mais, cruel embarras : ce réel, ce divin, détachés de toute connaissance précise et contrôlée, ne peuvent être devant notre raison que monde à part, que mythologie, que faux dieux. Et, au moment où nos esthéticiens-métaphysiciens croient sur ce point traduire ou compléter la pensée du XIII^e siècle, ils se placent aux antipodes de l'esprit qui a inspiré les sublimes œuvres de l'art médiéval ; car cet art si vraiment artistique, mon ami Emile Mâle a bien vu qu'il est essentiellement « un enseignement », — un enseignement où la connaissance concrète, directe, contemplative, a su exprimer et communiquer vivement ce que la science discursive énonce et dessèche, un enseignement qui vient du réel et va au réel intégral, en unissant [208] activement et si l'on peut dire nutritivement la connaissance, l'admiration et l'amour.

— *Vous ne croyez donc pas à la solidarité si souvent alléguée de la Cathédrale et de la Somme ?*

— Distinguons. Outre qu'il y a *Sommes* et *Sommes* véhiculant plus ou moins de connaissance réelle, l'art, d'ordinaire, en tant qu'il procède d'un état profond des intelligences et des cœurs qui ont besoin de temps pour transsubstantier en chair et en sang les idées et les enseignements didactiques, retarde d'un ou plusieurs siècles sur les spéculations et sur les événements. La fleur de l'art gothique s'épanouit du style roman et de l'allégresse catholique emportant dans la haute futaie des colonnes vers les célestes visions des

verrières l'élan infini des âmes libérées ; il ne procède pas de la conception stabilisée seulement après 1250 qui, du XIV^e au XVI^e [209] siècle, a trouvé par exemple dans le château-forteresse d'Avignon, hérissé au dehors, fastueux au dedans, ou dans l'art rétracté et tendu de la contre-réforme une transcription plus exacte. Mais ne dévions pas.

— *Pardon de la digression...*

— ... qui nous a laissés respirer, et nous ramène mieux à la question. Car si ses amis eux-mêmes relèguent souvent aujourd'hui la pauvre métaphysique abstraite au rôle de « haie épineuse » (comme le disaient déjà les piquantes lettres apocryphes publiées au XVIII^e siècle sous le nom de Clément XIV), qu'est-ce que feront d'elle ceux qui, par goût ou conviction, n'ont en ce siècle de positivisme, de pragmatisme et d'esthétisme, aucune raison d'être tendres pour cette « fausse princesse » qui leur semble avoir trop profité d'une longue imposture ? Pour ne pas s'exposer à l'idéolâtrie, ils deviennent iconoclastes, [210] et faute de soupçonner qu'il y a une autre voie que celle des concepts, ils envelopperont toute philosophie dans un ostracisme sans merci ; ou, pour ne pas se priver de toute nourriture fraîche et substantielle, ils iront chercher leur rassasiement où, hélas, il n'est pas, majorant, eux aussi, l'activité artistique, et toutefois ôtant à l'art, — ce cerf-volant —, les attaches, le lest qui le font monter plus haut et l'unissent à tout le réel d'en bas et d'en haut : double méprise, double ruine, qui menace à la fois l'essor esthétique et l'essor religieux.

— *Les méfaits et les contrecoups de l'exclusivisme que vous combattez sont, selon vous, plus graves que je ne le soupçonnais. Vous touchez ici à des questions vitales pour la littérature et pour l'art autant que pour la métaphysique.*

— Combien, dès lors, je comprends les sévérités si intelligentes, quoique au fond [211] si injustes, d'un Paul Valéry, interprète implacable de tant de nos contemporains, quand, sous des formes perçantes, il nous déclare que « la métaphysique », (entendez celle qui croit vivre de notions et qui en meurt), est un trompe-l'œil ; qu'elle « consiste à faire semblant de penser A, tandis que l'on pense B » ; que « l'*optimum* de la connaissance est sans relation simple avec le réel » : que « lorsque le penseur parle de l'Etre, si l'on voyait exactement ce qu'il pense en ce moment, on constaterait que philosopher, c'est parler de ce qu'on ignore » ; que « le réel ne peut s'exprimer que par l'absurde » ; que « l'accord est impossible entre la pensée et la réalité, à cause de la nature même de la pensée qui, par simulation, prétend à la fois être elle-même et autre chose » ; qu'un tel chemin est une impasse, et qu'il faut s'en détourner vers les routes de la science, du sentiment, de l'art, « puisque l'intelligence spéculative, loin d'être destinée à devenir toutes choses, est propre tout au plus à les [212] défigurer toutes ». Le vrai sage, c'est la danseuse dont l'ubiquité vaine triomphe de tout dogmatisme dans un écroulement perpétuel. — Il est piquant de constater que par des voies plus graves mon savant collègue Edmond Goblot, en s'attachant principalement à l'aspect réfléchi et scientifique des choses et de la Pensée-pensée, aboutit aussi à l'incompatibilité de l'intelligible et du réel.

— *Mais vous, vous ne vous résignez pas à cette intelligence si ennemie de l'intelligence même ?*

— Non, et Valéry, pas plus que beaucoup d'autres, ne s'y résigne lui-même. Ses mépris naissent précisément d'une haute estime de l'esprit et de l'être, d'une salubre exigence. Ce qu'il souhaite, sans la nommer, sans la rencontrer où elle est et comme elle est, c'est une « connaissance réelle » ; et, désespérant de trouver ce réel dans la réalité, il le fabrique dans l'idéalité, [213] comme si aucune philosophie ne pouvait satisfaire à son vœu. « Il n'y a de véritable savoir, nous dit-il, que celui qui peut se changer en être », celui qui se réalise en cette substance d'être qu'est l'acte, celui qui « crée un ordre transcendant », un transcendant qui n'était pas, qui ne sera plus dès que nous nous retournerons, comme la femme de Loth ; pour le regarder et le *saler* dans notre connaissance momifiante. Telle est l'attitude de l'*attualisme* italien, de ce subtil idéalisme immanentiste de Gentile pour qui, en somme, le seul acte pur, vrai, absolument réel, c'est l'effort toujours impur et déficient, qui n'aboutit qu'en se surpassant en d'indéfinies créations, à partir de représentations intellectuelles et d'idéologies sentimentales. Un effort, qui procède de notre être, mais qui ne va pas à l'être, ou du moins qui ne va qu'à un être ouvré de notre pensée et de nos mains ; une poésie plus vraie que l'histoire, seule vraie même, mais qui reste fiction ; un art libéré ; une [214] pensée qui affranchit la pensée pensante de toute pensée pensée : à ce compte, *Animus*, avec toutes ses lettres de créance et ses histoires de royales épousailles ne serait donc qu'un faussaire et un chevalier d'industrie !

— *Et, selon vous, la pauvre âme moderne, plus déçue qu'elle ne le laisse paraître ou qu'elle ne se l'avoue à elle-même, cache sa déconvenue sous l'enthousiasme des créations de la science, de l'art, de la littérature, de la métaphysique idéaliste, du surréalisme.*

— Oui, et nous pourrions citer vingt autres étiquettes surenchérissant les unes sur les autres, ultraïsme, créationnisme, cubisme, dadaïsme, passéisme, nunisme, futurisme, simultanéisme, unanimité, expressionnisme, imaginisme, polytonalisme, totalisme..., toutes religions du nouveau et de l'occulte, qui naissent vieilles, jusqu'à « l'Obscurisme » le dernier [215] nommé, quoique sans doute le plus ancien et le plus durable. Mais, si tout à l'heure on baptisait *réel* un faux intelligible, la question est de savoir maintenant si ce réel créé par nous, si cet « acte dit pur », si ce transcendant projeté du plus profond de notre immanence n'est pas une vraie idole. Voyez la gravité du débat qui nous ramène encore à votre chère esthétique et toujours plus à fond : l'art, la littérature, la poésie, toutes les plus hautes formes de l'activité spirituelle sont-elles une fuite hors du « réel », loin de « l'être », au-dessus du prétendu Dieu de la Religion, et constituent-elles la seule religion de ceux qui ne sauraient plus en avoir d'autre ? Sont-elles, au contraire, par delà les apparences et les déficiences, la poursuite de ce qui est, de ce qui doit être, de ce qui sera, du Dieu vivant, de la destinée humaine, de la vie d'union et de perfection, le vestibule de la *Cælestis Urbs, beata pacis visio* ? Bref, pour poser sèchement le problème, il s'agit de décider si, par cet élan créateur en [216] nous, nous tournons le dos à la réalité en soi, ou si nous nous en approchons non sans doute en l'imitant, mais en actualisant les virtualités de l'être et en usant de tous les « symboles » de la vie sensible, scientifique, esthétique, éthique, métaphysique, comme de langages diversement expressifs et convergents qu'une sagesse plus profonde et unifiante saura interpréter et dépasser. — Faites attention ici et regardez bien : voici le Garagai.

— *Qu'est-ce que ce monstre, au nom terrifiant ?*

— Ce n'est pas une Tarasque ! c'est ce trou noir que vous apercevez dans le roc au flanc de Sainte Victoire, un précipice sans fond qu'a chanté Mistral, une porte de l'abîme attirant de perdition. Mais il suffit d'y descendre toujours plus avant, de traverser la terre entière, pour rencontrer sainte Estelle, l'étoile libératrice qui, aux âmes dont le monde, ses sombres prestiges [217] et ses étouffantes étroitures n'ont pu captiver la généreuse ardeur, rend la clarté et l'immensité célestes. — J'arrange un peu l'histoire pour le besoin présent : les légendes sont accommodantes. Celle-ci a un beau sens.

— *Ainsi, il suffit de traverser toutes les « Nouvelles Littéraires » et artistiques, pour retrouver le Paradis perdu, et vous êtes sainte Estelle ?*

— Interprétations tendancieuses, que je ne m'attarde pas à rectifier : je vous renvoie à Bremond, qui vous renverra sans doute à Edouard Aude, l'incomparable bibliothécaire de notre incomparable Méjanes, pour la critique littéraire, et, pour le sens spirituel, à saint Paul devant l'Aréopage.

Le « dieu inconnu », l'Être, que nous ne chercherions pas si nous ne l'avions déjà un peu trouvé, où réside-t-il [218] donc ? Ce ne peut être dans nos notions : mais est-ce seulement dans ce monde d'enchantement que nous fabriquons pour nous y évader et que nous appelons nos créations ? ou ces créations ne seraient-elles pas elles-mêmes un moyen progressif d'épeler les lettres éparses du Iaweh mystérieux et réel dont nous ne pouvons d'emblée écrire

et prononcer le vrai nom secret ? Parce que l'on avait eu raison comme nous le remarquions tout à l'heure, de s'insurger contre ceux qui baptisent *réel* un faux intelligible, faudrait-il maintenant et plus gravement se donner le tort de nommer *transcendant* un pur immanent, une nouvelle idole ? Et l'erreur ne vient-elle pas de ce qu'on s'imagine qu'un transcendant réel ne peut être que conçu comme une chose extérieure et antérieure dans le temps et l'espace, à laquelle il faudrait revenir, tandis qu'il s'agit d'y accéder comme à une perpétuelle et inépuisable nouveauté, en allant de l'avant, par une prospection et une promotion spirituelles ? [219]

Eclairons plus directement ce point fondamental.

Pourquoi l'idéalisme moderne répugne-t-il tant à l'idée même d'un être extérieur ou transcendant à notre esprit ?

Pourquoi finit-il même par ne plus estimer intelligible une « connaissance réelle » qui ne serait pas uniquement une projection ou une production de la pensée pensante, une création du sujet, sans conformité avec un objet préalablement posé en soi ?

Ce qui explique cette attitude très réfléchie et très tenace, c'est, me semble-t-il, l'extension abusive et l'application fausse d'une thèse qui, en son sens originel et en sa destination normale, est parfaitement légitime, juste, salutaire. Quelle est cette thèse ? j'en formule l'aspect positif dont il est bon de se pénétrer, avant d'en indiquer la déviation subtile et perfide.

Etre, c'est essentiellement agir : prétendre connaître cet être réel par une vue [220] passive qui serait censée le représenter lui-même tel qu'il est, c'est se méprendre du tout au tout ; c'est même énoncer une proposition inintelligible, puisqu'en identifiant à un *pâtir* ce qui est un *agir*, non seulement on le dénature radicalement, mais on implique, dans une même affirmation, des termes contradictoires qu'on présente comme assimilables ou adéquats.

L'être véritable ne saurait donc être connu comme réel que par une pensée agissante qui s'y assimile, non en le reflétant inerte, mais en le restituant en elle. Jusqu'ici, rien à objecter. Mais l'abus et l'erreur surgissent si l'on ajoute que, ne pouvant connaître le réel que *par* une pensée active, nous ne le connaissons réellement que *comme* action subjective, comme création immanente, comme production idéale.

Ainsi donc, s'il est très vrai qu'où il n'y a que du passif il n'y a point vraiment de pensée ni d'être, il est très faux, n'en déplaise à Gentile ou à Heidegger, [221] d'en conclure que nous ne pouvons affirmer et déterminer aucune réalité extérieure, antérieure, supérieure à notre activité pensante et créatrice.

— *N'allez-vous point ici contre la tradition selon laquelle l'esprit est passif dans la connaissance, et n'a qu'à se laisser « faire par la vérité », une vérité qu'il possède d'autant plus exactement qu'il y met moins du sien ?*

— Non, car ce serait commettre un contre-sens historique et un non-sens philosophique que d'interpréter cette *passivité* au sens d'inertie, tandis qu'elle signifie seulement une puissance qui a besoin d'être mise en branle par une réalité déjà en acte. Mais de cette connaissance initiale, qu'on peut en effet appeler donnée ou passive, c'est un besoin normal, c'est un devoir intellectuel et moral de susciter une initiative disciplinée qui, loin de subir ou de pâtre, accueille, et, si l'on peut dire, [222] vive et agisse les êtres et Celui surtout en qui seul toute réalité a son principe, sa loi et sa fin.

Vous comprenez dès lors pourquoi, visant une ontologie concrète et un transcendant qui nous transcende vraiment, c'est-à-dire qui soit à la fois immanent et plus qu'immanent, j'insiste tant sur l'originalité légitime et les méthodes normales d'une

connaissance réelle : car, pour elle, ce transcendant authentique, n'est ni un *simili* notionnel et momifié, ni un influx irrationnel ou une obscure connaturalité affective, ni une simple projection de notre vie immanente, une pseudo-crétation subjective *ad modum recipientis*. Au contraire, c'est notre vie intelligente et active qui peu à peu restitue en elle, *ad modum recepti entis*, la réalité à laquelle sa fonction est de communier et de s'assimiler. D'où nous devons conclure qu'*Anima* n'est pas trompée par les promesses de l'Etre. Non. *Animus*, avec ses messages, [223] n'est pas un sycophante ; l'on n'a eu des raisons de le soupçonner que parce qu'il a usurpé parfois le rang de son Maître : mais ce n'est pas en nous parlant de cet Etre voilé, c'est en ne nous en parlant pas ou en le supplantant qu'il nous duperait : il est l'ambassadeur et le pédagogue qui nous sert à le connaître, à l'attendre, à l'atteindre, à le « réaliser » en nous comme il est en soi, ou mieux encore à le recevoir et à l'accueillir, je le répète, en nous réalisant nous-mêmes en lui, par une conformité active et totale à son ordre.

— *Cette fois, je crois, notre premier rétablissement est bien opéré. Mais quoique vous m'ayez assuré que le second ira tout seul, je ne comprends pas encore clairement comment votre réalisme, si concret, si intégral qu'il veuille être, restitue et non pas fabrique ou crée une réalité qui reste distincte d'elle, ni surtout comment ce que nous pouvons affirmer de cette réalité ne se réduit pas, ne s'identifie pas à la connaissance [224] réelle que vous prétendez en acquérir. Je voudrais voir, ce qui s'appelle voir, cela ; sans quoi votre ontologie me semble retomber sous les griefs que vous adressez aux autres. En Italie notamment, où vos principales œuvres ont été traduites (plusieurs, je le sais, à votre insu et contre votre gré) et d'autant plus répandues que certaines y figurent au programme de l'enseignement public, on vous interprète souvent dans un sens tout contraire à celui que vous m'indiquez ; l'on vous annexe même au mouvement de Benedetto Croce ou à cette*

doctrine subtile de Giovanni Gentile qu'avec leurs généreuses désinences les Italiens appellent un « Idéalisme immanentistique »...

— Et j'en souffre ! Mais on s'apercevra de plus en plus de l'erreur commise qui me fait regretter le retard de mes livres projetés.

Déjà cependant de jeunes et vigoureux esprits, tels que Vincenzo La Via, à l'Université [225] de Rome, et Ernesto Grassi, à Milan, se préoccupent de remédier à cet invraisemblable contresens. Pour bien dire, le problème que vous venez d'énoncer avec précision est le nœud du drame philosophique et religieux.

Quel soulagement si l'on pouvait s'évader de ce va-et-vient épuisant qui, comme un volant entre deux raquettes, nous renvoie de la pensée à l'être et de l'être à la pensée, ou, plus tragiquement encore, de l'immanent au transcendant et du transcendant à l'immanent, sans un instant d'équilibre, sans un repos, sans un profit !

Mais laissons d'abord l'aspect religieux.

Chose étrange, — en cette terrible passe où l'on voudrait montrer en même temps que l'être et la pensée sont identifiables et distincts, sans se confondre, sans faire double emploi, sans s'inclure, sans s'exclure, — les philosophes semblent avoir parcouru toutes les solutions, toutes, sauf celle où m'a conduit un examen qui n'a eu rien de préconçu. N'a-t-on pas vu, au [226] cours de l'histoire, le *monisme* et ses multiples formes, le *dualisme* avec d'innombrables variétés, même et de plus en plus le *pluralisme*, où le réel et l'intelligible vont de divorce en divorce. Mais, curieuse carence, on n'a guère envisagé méthodiquement, (je ne parle donc pas des gnostiques, puisque je requiers analyse et

critique), la solution que, pour abréger, j'appelle ici celle de l'être à trois faces, un *trinitarisme unitaire*.

Envisager méthodiquement le problème métaphysique du point de vue de la seule connaissance notionnelle, et prétendre résoudre ainsi la question de la valeur objective de la pensée, c'est agir comme si, après avoir développé une géométrie linéaire, puis une géométrie plane, on s'en tenait là, sans soupçonner qu'il pût y avoir une géométrie des solides à 3 ou même à n dimensions.

— Ainsi donc votre « trilogie » n'est [227] pas seulement un assemblage accidentel de trois livres, elle prétend traduire une « trinité » essentiellement vraie, substantiellement réelle ?

— C'est à peu près cela.

Un tel dessein pour lequel j'avoue n'avoir trouvé à peu près nulle part une aide vraiment précise, (si ce n'est tardivement et à un autre point de vue quelques confirmations dans le *De Trinitate* de saint Augustin), s'est peu à peu défini et exécuté en moi presque sans moi. Spontanément, par l'analyse de la pensée et de l'action, par le conflit et la solidarité de la connaissance notionnelle et de la connaissance concrète, j'ai été amené à restituer en sa fonction indispensable et en sa plénitude originale le troisième terme trop souvent sous-entendu ou simplement rappelé pour la forme. — Mais quelle chance ! la bonne Nature nous offre à point une allégorie en acte. Regardez cette étrange chose qui sort, par un trou rond, de la terre dure [228] et qui s'accroche à une tige d'herbe : vous allez voir cette enveloppe jaune, sèche, luisante, se fendre sur la tête, pendant que les griffes affreuses se cramponnent, puis, de ce trop étroit linceul surgir une vive et ailée et chantante cigale. La

coque restera là, immobile et vide ; elle a été fabriquée par la vie, elle a contenu, protégé, véhiculé la vie même qui la fait éclater et qui prend son vol d'elle : ainsi en est-il de la pensée pensante et de la pensée pensée, tour à tour contenant et contenu l'une pour l'autre, et préparant l'essor de l'esprit vers l'ample réalité qu'il emplit et chante. La larve et la coque ont fait place à l'insecte parfait qu'elles n'étaient ni l'une ni l'autre. — Dire qu'on s'imagine volontiers que cette enveloppe, plus durable que la cigale même, que le squelette de plus en plus fossilisé du vivant disparu, que le concept sclérosé et transmis par les livres, c'est tout l'essentiel, quelle erreur !

— Très bien ; mais, puisque toute comparaison [229] pêche d'autant qu'elle est plus charmante, je vous avoue ne pas bien saisir comment vous profitez de l'alliance hargneuse de nos deux sortes de connaissance qui se griffent ou se fendent, afin de passer entre elles et d'aller atteindre, par delà ces sœurs-ennemies toujours prêtes à se donner le baiser meurtrier d'Amasa, un troisième larron qui les déboute de leur prétention vaine.

J'aurais bonnement cru que les deux connaissances conjuguées nous feraient mieux voir l'être ; pas du tout, et voici que c'est de leur rapprochement même que vous concluez ne pas le connaître encore lui-même.

— Confiance ! C'est ici en effet le pas périlleux : un peu d'attention et il va être franchi sans dommage. — Vous savez quelle importance la plupart des scolastiques attachent à la distinction réelle, en tout être créé, de l'essence et de l'existence. Transposons et interprétons cette [230] distinction sur le plan où nous place notre analyse de la pensée : la connaissance par notion, (la connaissance-essence), présuppose et véhicule toujours quelque

donnée concrète, quelque activité effective, quelque vue réelle ; ni elle ne commence, ne se développe, ne s'achève en elle-même uniquement, ni elle ne se complète en la connaissance réelle qui est d'une autre nature. Symétriquement, la connaissance réelle, (la connaissance-existence), n'est jamais pour nous connaissance personnelle et véritable sans susciter et utiliser quelque connaissance notionnelle ; elle ne se confond pas avec elle, et si elle ne s'en passe pas, elle ne s'y appuie et ne s'y couronne point. Solidaires et incommensurables, les deux connaissances, même gémées, que nous acquérons de notre être ou des autres êtres, ne sont jamais ni tout notre être, ni tout l'être d'aucune chose. Elles ne suppriment donc pas le besoin d'une science originale répondant à l'originalité toujours sauvegardée de l'être ; elles contribuent [231] même à mieux manifester la nécessité et l'irréductibilité de ce fondement de la pensée, comme les deux flancs de l'ogive appellent la clef de voûte qu'ils soutiennent, mais qui les soutiendra davantage encore. Ainsi sont éliminées les suprêmes prétentions de l'idéalisme et de l'immanentisme, mis en présence de la fissure où ils s'engloutissent.

— *Encore une crevasse ! Vous ne m'aviez pas prévenu de cette nouvelle péripétie : faut-il, après deux escalades, que vous me condamnerez encore à une troisième ?*

— Non, car cette fissure-ci, c'est la bonne, celle qu'il faut élargir, explorer à fond : fissure que rien ne réussira à fermer ; blessure salutaire qu'aucun faux remède ne cicatrifiera tout à fait, et qui, si le péché l'a envenimée au point d'exiger une médication héroïque, n'en est pas moins congénitale en tout esprit créé, [232] puisque tout être second, capable de connaître qu'il est et que des choses sont, ne saurait naturellement assouvir sa faim de savoir ce qu'elles sont et ce qu'il est lui-même. Science, métaphysique,

religion, tout surgit par cette heureuse plaie ; et c'est par elle qu'entreront, s'il y en a, les seules réponses apaisantes.

— « *S'il y en a* » ? *Votre réalisme intégral serait-il intégralement agnostique ou mystique ?*

— Non. Il y a une réponse.

On en a proposé beaucoup sans doute ; mais combien illusoires ! il importe de les discerner et de les éliminer.

Parmi les solutions offertes, il y en a quelques-unes cependant dont on peut dire, (si du moins elles ne prétendent pas à une suffisance prématurée), qu'elles sont apéritives et stimulantes, on même qu'elles ressemblent à une prélibation, fugitive de [233] celle qui sera seule définitivement rassasiant ; et vous le devinez, ce sera celle que j'examinerai dans mon livre sur *l'Esprit Chrétien*.

Déjà, en examinant l'aspect proprement philosophique du problème mystique, j'ai eu précisément à cœur d'écarter ces fausses solutions, de conduire la raison à son extrême portée, de lui marquer ses limites, mais aussi de revendiquer son droit de regard et son rôle critique et positif en un domaine où certes elle n'entre pas seule, mais d'où elle ne saurait impunément être exclue, quoiqu'elle ne puisse d'elle-même demander qu'il soit, ni même, quand il est discerner tout ce qu'il est.

— *Jusqu'ici vous ne me donnez de l'être qu'une notion encore bien négative, en délimitant pour ainsi dire les bords du trou. Est-il possible de se pencher utilement, prudemment sur l'abîme, et d'apercevoir sans vertige ce qu'il y a dedans ? Je ne me fie plus aux légendes de Garagai.* [234]

— Vous avez tort ! De fait, si l'on veut donner un contenu vraiment « pensable » au petit mot *être*, (comme nous avons cherché à donner un sens « réel » et cohérent au mot *pensée*), l'on ne peut s'en tenir — ni à la brute affirmation d'un réel opaque qui ne se connaîtrait pas lui-même et qui ne serait pas davantage connu de qui que ce soit — non plus qu'à la glaciale et évanescence conception d'un doublet, d'une réverbération de l'être et de son image, d'un pur *narcissisme* qui ne serait qu'un égoïsme à deux, finalement un non-sens redoublé, une non-valeur répugnante. Pour que ce qui est soit, puisse être, mérite d'être, ne faut-il pas en effet que ce qui est, ce qui voit, ce qui veut, soit, voie, aime du bon ; qu'en un mot la réalité, pour être pleinement intelligible, que la vérité, pour être pleinement réelle, soit aimable ou aimante ? Rappelez-vous l'un des textes qui ouvre et explique la *Genèse* : dès le premier chapitre où est décrite l'œuvre des six jours, il est répété cinq fois de [235] Dieu : *Et vidit quod esset bonum* ; puis, pour clore cette « revue » — dont Bossuet a pu dire « Les choses sont, parce que Dieu les voit » pour les aimer vraiment comme réelles, et elles sont, parce qu'il les aime réellement pour les voir comme bonnes, — la conclusion éclate, concentrée, en un hymne bref et suprême : *Viditque Deus cuncta quae fecerat : et erant valde bona !*

Trop d'influences, que ce n'est pas le moment de démêler, ont malheureusement oblitéré ou masqué, dans des consciences même chrétiennes, cet optimisme foncier qui ne ressemble pas à ce « *mechanismus metaphysicus* » dont se fait gloire Leibniz avec son *Harmonie Préétablie* : « *dum Deus calculat fit mundus.* » A ce sujet, il me revient à la pensée les fortes impressions de mes entretiens avec Jules Lachelier, si rare en ses libres épanchements. Nous nous trouvions faire ensemble une cure à Royat, et il me demandait de l'accompagner en ses promenades quotidiennes. Quel [236] vif sens de la grande nature, quel amour des beaux arbres ! Il

sentait, disait-il, la sève de « l'arboréité » sourdre encore et s'épanouir en sa robuste « humanité » que Séailles a comparée à un chêne puissant. Un jour que, parmi les laves aux tons de feu et les cendres volcaniques, sous les châtaigniers séculaires nous montions à Gravenoire, je le vois encore s'arrêtant soudain, pour me dire, à propos de ma thèse sur l'*Action* : « Il m'est difficile de m'habituer à votre point de vue : j'ai été trop accoutumé, par Kant, à me défier de la nature, et, par Schopenhauer, à voir dans la volonté le mauvais principe. Avec votre *Action* tout communique. J'ai bien chez moi trois étages ; mais Ollé-Laprune m'a dit jadis que l'escalier manque. Je ne le crois pas ; seulement les marches sont raides et étroites. Si j'étais plus jeune je vous demanderais peut-être de m'aider à installer un ascenseur ! »

Assurément sur l'échelle où montent et [237] descendent les êtres qui composent l'harmonie totale, tous ne réalisent pas au même degré cette vision de la cité parfaite où toutes les pierres vivent et conspirent, les plus basses participant à la sublimité des plus élevées qui sont la clef de tout l'édifice. Du moins nous pouvons nous aider, pour échapper au danger de réaliser prématurément les êtres isolément et pauvrement, de l'image d'une forêt où les baliveaux, soutenus par le taillis, donnent une idée de l'*unum sunt*, tandis que, s'ils sont laissés par les coupes de l'abstraction à leur solitude fragile, ce ne sont plus que des chablis, à la tête penchée et mourante, sans avenir ni valeur. Toutefois cette infirme comparaison ne nous laisse pas voir qu'à la différence des choses brutes qui, même fondues ensemble, n'arrivent pas à être *une*, les êtres sont d'autant plus eux-mêmes qu'ils sont plus unis et moins unifiés : le problème de l'être est aussi celui de l'esprit, celui de la charité, celui de la socialisation et de la personnalisation simultanées. [238] Et en dernière analyse il n'y a que — je ne dis pas le Bien, — mais la Bonté, librement généreuse, qui apaise l'inquiétude et définisse l'infini : il est non pas ce neutre, *bonum*, mais cette vive flamme de charité : *Bonus*.

— *Une nouvelle image plus expressive ne serait pas de trop, en effet, pour aider l'attention en cette imprévue métaphysique de la charité...*

— ...qui n'est pas moins celle de la vérité avec sa *virga ferrea*, et celle de la réalité en son indestructible fond, *bene fundata in aeternum*.

Puisque vous réclamez une suprême allégorie, (que d'ailleurs vous avez semblé prévoir), celle de la Trinité s'offre à nous. Mais tout de suite je tiens à deux réserves capitales. D'abord l'analyse, que je viens d'esquisser, des ingrédients de l'être, a été, dans les démarches progressives de mon exploration philosophique, totalement [239] indépendante de ce mystère chrétien du Dieu trine et un ; c'est tardivement, après coup, que j'ai songé à une telle similitude, laquelle, du reste, n'est pas fortuite s'il est vrai que rien ne puisse subsister sans porter l'image plus ou moins lointaine et sans constituer une participation plus ou moins imparfaite de l'Etre des êtres : *omnia intendunt assimilari Deo*. Mais, d'autre part, autant nos comparaisons antérieures péchaient par défaut, autant celle-ci (qui est moins une allégorie qu'une analogie), est superadéquate et pèche par excès : elle réclame donc de nous plus de défiance encore, afin que nous échappions à de téméraires rapprochements. Elle n'est d'ailleurs pas indispensable à une investigation rationnelle de l'être, puisque je m'en étais passé et puisque l'analyse dont je vous indiquais l'ébauche en est indépendante. Il n'en est pas moins vrai qu'elle nous éclaire, et que, faute de ce paradigme éblouissant, on a dans la nuit noire commis, en ontologie, bien des monstruosité analogues [240] à ce que seraient, en théologie, le Fils sans le Père, ou le Verbe générateur de son Principe, ou une Paternité sans connaissance ni amour, ou un Amour sans discernement ni bonté, ou un Etre sans unité ni

intériorité, ou une Intimité sans relations substantielles ni distinctions personnelles. Abstrait du reste, l'Intelligible nu est, en un sens, parfaitement inintelligible, comme le pur Etre est un non-sens, une non-existence, et comme le « pur Amour » est fausse charité, chimère destituée des fondements solides et des caractères moraux faute desquels il ne peut y avoir ni bonté ni vraie subsistance.

— *Malgré tout, le recours à une telle analogie ne vous entraîne-t-il pas périlleusement sur ce terrain théologique que vous faites profession d'éviter ? Et puis, d'ailleurs, ne nous annoncez-vous pas, comme le magnum opus de votre vie, ce livre sur « L'Esprit Chrétien » que vous avez déclaré primum in intentione, quoiqu'il [241] doive être ultimum in executione ? Comment constituez-vous, comment raccordez-vous cet ouvrage aux autres sans compromettre ni leur autonomie philosophique, à eux, ni sa transcendance, à lui ?*

— Je pourrais d'abord répondre que, comme il est loisible d'étudier en historien-philosophe l'esprit stoïcien ou bouddhiste sans y participer, il semble possible et légitime, en témoin critique, d'expertiser l'esprit chrétien en ce qu'il a de spécifique. Mais cette réponse serait insuffisante ou même dénaturante, en raison de ce qu'a d'unique, d'incommensurable et pour employer le terme exact, de « surnaturel » cet esprit qu'on ne peut ni bien connaître du dehors sans en vivre, ni trouver au dedans de soi sans l'avoir reçu du dehors, (car il y a une double extériorité, celle des sens, celle de la conscience même, capable de recevoir des apports étrangers ou supérieurs à sa propre vie spirituelle) ; esprit qui, même infus et accueilli au plus profond [242] de nous, *in natura*, n'est nullement et ne saurait être *ex natura nostra*, pas plus qu'il n'est perçu et défini comme tel en la conscience notionnelle. Aussi, en abordant

cette étude de l'esprit chrétien avec le sentiment des infinies précautions qu'elle requiert, je me propose principalement peut-être de marquer ce qu'elle a d'inaccessible, d'indiquer quelles sont les limites de la philosophie, de rendre par là même à la raison la liberté de se mouvoir plus complètement qu'elle ne l'osait.

Mais il y a en outre bien des profits positifs et encore philosophiques à attendre d'un tel examen.

Notre vie si morcelée et si compliquée, imaginez qu'elle est un puzzle : rangez comme il faut tous les fragments découpés ; voici que manque une pièce maîtresse de l'assemblage ; ce n'est qu'un trou, mais il est bien délimité. Ce vide positif, ce n'est pas le joueur qui l'a créé, pas plus qu'il n'a de quoi le boucher ; seulement il voit approximativement la forme du morceau [243] qu'il lui faudrait sans pouvoir suppléer au bois et aux dessins colorés qui font défaut. Mais le reste du jeu n'en existe pas moins. Ainsi nous ne nous comblons jamais nous-mêmes, nous ne bouclons jamais rien, nous ne désavouons jamais rien de notre problème. Partout nous aboutissons à l'inachevé, sans nous résigner jamais à croire que c'est l'inachevable, sans être autorisé à penser que c'est l'inexistant ou l'inintelligible ; et le rôle de la philosophie la plus critique et la plus développée c'est justement d'empêcher les faux achèvements, autant que les faux découragements. J'ai longtemps correspondu avec un administrateur colonial, Ferdinand Galibert, qui dans la brousse Africaine, durant vingt-cinq ans d'ardentes méditations et d'explorations spirituelles, avait constaté en acteur et en témoin ce drame qu'il appelait d'un nom expressif « l'intenable intime », — intenable, en ce double sens que nous ne pouvons ni tenir, à fond et en plein, rien de nous et des êtres, ni non plus nous tenir [244] à rien de ce en quoi nous voudrions trouver une demeure permanente et une possession saturante, et cela sans que nous puissions nous renier ni renier les prémisses et la nécessité d'une conclusion. Cet état de fait, qu'en fait nous sommes capables d'éprouver et de reconnaître quoique nous n'en sachions pas les causes totales et le

vrai remède, je l'ai nommé d'un mot que le *Vocabulaire philosophique* a adopté comme utile pour fixer une attitude, seule conforme, selon moi, à l'expérience et à la vérité concrète de la destinée humaine, seule correspondant aux exigences symétriques et convergentes de la philosophie comme de la théologie : c'est le mot *transnaturel*. Il nous préserve de croire soit que l'homme, tel que l'observation historique et psychologique l'étudie, est dans un « état de nature pure » où il se suffirait, soit qu'il est capable (afin de devenir le surhomme qu'il aspire confusément et impérieusement à être) de se surnaturaliser par son propre effort. [245]

— *Ainsi votre livre projeté sur « l'Esprit Chrétien » est, à la fois dirigé contre toutes les formes de la philosophie séparée ou de la religion naturelle, contre l'extrinsécisme, et contre les doctrines immanentistes et modernistes ?*

— C'est exactement cela ; mais il y a plus encore. Votre juste formule indique et précise bien l'aspect négatif et accessoire de mon dessein, *pars purificans*. Mais cette purification n'est pas cherchée d'abord et sur commande ; elle est obtenue par surcroît et résulte spontanément d'une tâche positive, celle qui consiste à confronter les apports de la foi avec ceux de la raison et de la conscience, et à chercher comment, selon l'expression du cardinal Dechamps, ils peuvent se rencontrer, se discerner et s'embrasser. Veuillez m'excuser si je ne saurais aborder en courant ces délicates synthèses, surtout en ce qui concerne la vie intérieure des âmes, plus mystérieuse en son secret toujours singulier, [246] que la conciliation des idées même les plus hétérogènes.

Du moins par l'évocation de deux noms et par une simple vue jetée sur la grande histoire des doctrines, je vous suggérerai peut-

être quelque aperçu de mon rêve : d'autres le réaliseront. Vous connaissez les beaux travaux d'Etienne Gilson. Vous avez écrit avec raison que son *Saint Bonaventure* « a renouvelé le paysage spirituel du XIII^e siècle. » En montrant que la doctrine bonaventurienne est aussi « poussée », aussi consistante en son plan que celle dont les Thomistes font honneur à son grand émule, Gilson conclut que ces deux synthèses sont incompatibles l'une avec l'autre, tout en étant légitimes l'une et l'autre comme des aspects opposés d'une vérité plus large, plus épaisse que tous les systèmes, l'une tendant à stabiliser la philosophie rationnelle, au point que la vie surnaturelle semble ne pouvoir y survenir que comme une surcharge ou une intrusion, l'autre tendant à absorber la sagesse [247] humaine dans l'irradiation de la révélation et de la grâce, au point que les connaissances et les réalités consistantes de la raison et de la nature semblent évanescences.

Pour ma part, je ne me résigne pas à cette double attitude ; et j'estime possible autant que désirable d'opérer une transmutation, grâce à une union plus attentive, plus histologique, mais sans confusion aucune, des éléments rationnels et des éléments même mystiques qui, tout hétérogènes qu'ils sont irréductiblement, ne comportent cependant pas une comptabilité de conscience double, dans l'homogénéité concrète de notre destinée une et obligatoire. Vous parliez tout à l'heure d'une « métaphysique de la charité ». L'expression, qui m'était venue à l'esprit il y a longtemps déjà, est belle, mais ambiguë. Elle évoque aujourd'hui les émouvantes conférences du P. Sanson. Par l'alliance d'un terme originellement aristotélicien avec un terme proprement chrétien, elle [248] soulève le problème de l'équilibre vivant d'éléments trop souvent opposés ou même sacrifiés les uns aux autres, jusque dans la conscience catholique. Et il importe de porter à l'extrême précision, *numero, mensura et pondere*, la part, le rôle, la proportion de ces ingrédients vitaux, afin d'éviter tout risque de confusion ou de mutilation, en interprétant bien la pensée de l'éloquent Oratorien dans le sens

même où sa profonde piété et son âme apostolique le souhaitent manifestement.

— *Quels sont au juste ces éléments à accorder, et de quelles mutilations parlez-vous ? J'aimerais à connaître vos desiderata en une matière si litigieuse et de si grande conséquence.*

— Dans la tradition doctrinale et pratique de l'Eglise, dans la vie réelle des âmes, dans des œuvres directement inspirées, en dehors de toute école, par l'expérience concrète comme certains traités [249] de saint Bernard, de tels conflits n'existent guère, et il importerait d'introduire dans les synthèses intellectuelles cette paix des âmes les plus diverses, cette paix où l'on ne peut même parler de conciliation, tant il y a coopération, entr'aide, épanouissement mutuels au sein de la plus riche variété.

Toujours est-il qu'au regard de la critique historique et de la science notionnelle, trois conceptions différentes ont semblé et semblent encore se disputer le Christianisme, en faisant tour à tour prédominer à l'excès tel ou tel aspect.

— Pour l'une, le Dieu impérieusement requis par le sens religieux c'est, (comme jadis l'âme sémitique par exemple l'a surtout éprouvé), une mystérieuse Transcendance, une volonté de Puissance, un Sujet absolu et rebelle à tout anthropomorphisme, un Maître qui rapporte et ne peut que rapporter tout à soi.

— Une seconde conception, (qui d'ailleurs s'est souvent associée à la première), [250] nous montre en ce Dieu à craindre et à servir, l'Objet par excellence, le parfait « Intelligible », le Principe des essences et des existences, l'Océan de vérité et d'être d'où toute source tire son eau qui y retourne, le Foyer d'où

jaillissent et où retombent les étincelles qui s'absorbent finalement dans l'unité ou la vision.

— Mais une autre conception, qui est la « Bonne Nouvelle » elle-même, n'a cessé de surgir et de grandir dans les consciences chrétiennes sans épuiser toute sa signification : c'est la conception qu'évoque le sublime mot de saint Jean : *Deus caritas est*. De fait, ces divers ingrédients ont toujours été plus ou moins implicitement présents à la pensée catholique ; ils y sont indispensables ; et il n'y a point de Christianisme authentique là où l'un d'eux ferait défaut. Mais ils y ont été inégalement dosés et diversement subordonnés, chacun tendant à devenir le principal agent de la combinaison, à modifier les propriétés ou à limiter l'action des autres, à déterminer [251] le caractère dominateur de la doctrine et de la vie chrétiennes. Là est la difficulté à surmonter. Inutile, n'est-ce pas, d'insister sur les lacunes et les dangers des conceptions exaltant les revendications de l'Egoïsme divin, ou célébrant l'absorption dans l'Immanence moniste. Mais l'idée même de Charité, si l'on s'en inspirait comme d'une notion exclusive, serait faussée ; et, par là, au lieu de la maximiser, on la diminuerait.

— *Je serais curieux d'entendre ce paradoxe qui semble contredire les paroles connues : *modus diligendi, sine modo diligere : de caritate nunquam satis ! Il s'agit de tournants si périlleux, et de buts si hauts ! Vous ne sauriez ici préciser trop nettement votre pensée foncière sur un problème qui trouble tant d'âmes.**

— Incompréhensible à un Aristote qui déclarait déplacée ou même absurde, τ ο π ο ν , toute relation d'amour entre l'homme [252] et Dieu, la charité apparaît si belle à qui la médite, elle est si conforme aux meilleures des aspirations qui travaillent

nos contemporains, que quelques-uns sont tentés de la mettre seule en avant pour reléguer à l'arrière-plan le Dieu de crainte et de rigueur, le Dieu de clarté et de vérité : ils interprètent le *propter nos homines* du *Credo* comme si l'humanité répondait pleinement à la paternité divine en imitant par une générosité réciproque, *de piano*, cette donation au pair de l'être à l'être, de l'amour à l'amour. Mais, pour échapper à Charybde et à Scylla, il ne faut cependant pas débarquer trop tôt, ni manquer au précepte évangélique : *duc in altum*. Cette haute mer que nous devons affronter coûte que coûte, c'est cette amoureuse exigence d'un Dieu qui, voulant notre plus grand bien, ne s'est humanisé que pour nous déifier, — nous déifier, non pas métaphoriquement, mimétiquement, anthropomorphiquement, mais, si l'on peut dire, inflexiblement, « follement », en [253] franchissant les abîmes métaphysiques, en tournant les impossibilités morales, en communiquant paradoxalement par grâce et dans l'ordre des secrets personnels et des volontés inviolables ce qui est incommunicable par nature et dans l'ordre des choses, des joies, des biens livrables et donnables en toute propriété. On croit parfois magnifier la bonté divine, en écartant de notre vocation humaine l'idée d'une mortification foncière et en invoquant une générosité première et unique qui n'aurait qu'à s'épanouir dans l'effort moral et la louange religieuse : en réalité, cette prétendue amplification de l'idéal spirituel et de la charité débordante abaisse et mutile à la fois et le don de Dieu qui n'est pas chose créable et transmissible, puisqu'elle est Dieu lui-même, et la dignité, la grandeur, l'efficacité de l'homme, puisqu'il ne veut et ne doit pas rester seulement un obligé, un serviteur, un débiteur : ce que Dieu a fait onéreusement pour l'homme, l'homme a en quelque façon à le faire onéreusement [254] pour Dieu : *se ipsum exinanivit*. Et cette dure condition est l'unique voie de la bonté infinie, non seulement pour nous relever de l'état de pécheur plus bas que le néant, mais pour nous élever à l'amitié, à l'adoption, en nous conviant au banquet même de la Divinité. Une « épreuve » est inévitable, non pas tant pour mater des Titans que pour préparer le cœur à cœur de l'union nuptiale.

— *En sorte que, si je suis bien votre pensée, la loi de crainte et les exigences implacables de la vérité subsistent en toute leur rigueur ; elles marquent des distances métaphysiques et des nécessités logiques ; mais cette inflexibilité même se met au service et profite aux intérêts de la charité ; et finalement tout, absolument tout, même la géhenne, demeure, selon l'expression de Dante, « l'œuvre du premier amour ».*

— C'est cela même ; et, pour le philosophe [255] chrétien qui, sachant par la Révélation le don inouï que sans elle il n'aurait pas connu, veut pratiquer pleinement le *rationabile obsequium* d'une destinée obligatoire, rien n'est foncièrement intelligible qu'en cette perspective. Oui, vraiment comme vous le rappeliez, *de caritate nunquam satis !*

— *Je ne comprends pourtant pas bien comment, pour recevoir le don suprême qui communique la vie divine, l'homme a d'abord à recevoir et à sacrifier en quelque façon un premier don, une nature raisonnable, une vie proprement humaine. Pourquoi répugnez-vous à l'idée d'un don unique et complet dès l'abord ? ne serait-ce pas meilleur encore pour nous et plus charitable de la part de Dieu à qui, comme le dit le catéchisme, rien n'est impossible ?*

— Là est le secret le plus profond et le plus décisif de notre être, le point à faire [256] toucher comme celui qui donne le branle et le sens à tout notre mouvement.

Si notre vœu, si notre dignité, c'est de ressembler à l'Acte pur et à l'infinie Charité, nous ne pouvons nous borner à recevoir et à

subir, même les plus belles largesses : il faut que nous ayons à agir et à donner. Mais quoi ? ne pouvant rien avoir à donner qu'un premier don qui est notre être natif, c'est cet être originel que, pour coopérer activement à notre divine genèse, nous avons à offrir en holocauste au feu du ciel, à un amour et pour un amour plus fort que la mort, plus fort que le monde, plus fort que le néant dont nous avons à surgir, plus fort que le péché qui est pire que tout, *de profundis* : négation apparente qui est en réalité l'affirmation la plus radicale, qui seule rend possible le *denuo nasci*, qui suscite un nouvel être dont ce trépas naturel et consenti prépare et permet le surnaturel avènement. Le premier don est donc nécessaire pour qu'il puisse y en avoir un second infiniment supérieur ; [257] car ce don second, qui ne saurait être mis en nous comme nature, ne paraît refoulant que pour être promouvant ; il ne paraît réclamer de nous une passivité que pour faire de nous une activité pure et victorieuse de toute réceptivité inférieure. Si nous nous contentions du premier don, si nous voulions exercer directement notre pouvoir initial de concevoir et de vouloir Dieu à notre manière humaine, nous ne fabriquerions qu'une copie anthropomorphique, une contrefaçon au rabais, un simili-Dieu, par quoi nous ne saurions atteindre qu'à une simili-unité et à une simili-béatitude.

De Dieu, il n'y en a qu'un ; et il ne s'agit pas de faire en nous et de nous un autre dieu que Dieu. Il s'agit d'accueillir et de laisser se produire en nous cette unicité de l'Être qui n'est Lui-même qu'en étant tout Acte, *Ens a se* ; il s'agit de le laisser, lui l'Incréé, naître pour ainsi parler en nous, créatures, après qu'il nous avait rendus maîtres d'occuper une place [258] dont il s'était retiré, afin qu'il nous dût d'y rentrer et qu'il nous donnât le moyen d'être *tanquam Deus Dei*, selon l'expression de saint Augustin. A celui qui pour nous servir a pris la forme d'esclave et qui, mourant sur la Croix, nous demande notre cœur pour y vivre (*Fili proebe mihi cor tuum*), nous pouvons, en usant librement de sa grâce, divinement répondre et le faire sortir de cette *exinanitio* dont parle saint Paul, comme en une double résurrection et assomption. Mais Dieu reste

Dieu, c'est-à-dire l'Unique, l'Incommunicable, le Souverain Maître qui se s'abaisse que vers les humbles : aussi pour que ce triomphe de l'amour déificateur soit obtenu, ni Dieu ne peut infuser, ni l'homme ne peut accueillir une telle élévation sans que soient imposées et traversées des épreuves qui peuvent aller jusqu'aux sublimes et crucifiantes purifications de l'union transformante. De ce point de vue, rien n'est trop dur ; et le jour où tant d'hommes qui ont perdu le sens de la « Bonne Nouvelle » [259] seront mis à même d'entendre ce message toujours oublié et méconnu, j'ose croire qu'ils redeviendront attentifs à la « Vieille Chanson », encore et plus que jamais capables de s'énamourer de Celui qu'ils blasphèment ou plutôt qu'ils nient pour ne pas voir en lui un despote cruel et vindicatif, au moment même où de sa part les plus rigoureuses exigences ne sont que les inventions prodigieuses de l'amour.

— De telles perspectives ne sont-elles pas trop belles ? Devant cet austère optimisme, je songe à tels de mes amis qui se réclament d'un salubre pessimisme : ils vous rappelleraient sans doute à des distinctions, à des séparations qui leur semblent nécessaires et auxquelles, selon eux, ne semblent pas près de renoncer les fidèles de la tradition et de l'orthodoxie.

— Ces scrupules de fidélité à la tradition et à l'orthodoxie, je les ressens comme eux, infiniment ; ces distinctions, je [260] les sauvegarde plus qu'eux peut-être. Elles s'imposent et se justifient comme un aspect et, à vrai dire, comme un parapet salutaire, si l'on reste et tant que l'on reste placé au point de vue de la pensée abstraite. Il est utile au savant de disséquer les organes, d'analyser les tissus, de décrire l'anatomie du squelette. Mais s'il est indispensable de s'appuyer sur cette ossature solide, œuvre elle-même de la vie, il ne suffit cependant pas d'y borner l'étude des

fonctions vitales et spirituelles. C'est quand on se fait du surnaturel une notion incomplète, quand on méconnaît en partie les ressources de l'intelligence, oui c'est alors qu'on est réduit à des morcelages et à des oppositions, indispensables en effet dans l'analyse abstraite, mais n'empêchant pas l'intime coopération. Il n'y a pas en nous pluralité de formes et de destinées.

Vous l'avez déjà entrevu, l'hétérogénéité de la nature et du surnaturel est telle qu'il n'y a pas de confusion compréhensible [261] pour qui est expressément averti, par un plein enseignement, de ce dont il s'agit ; si bien que le problème le plus réel, le plus actuel à poser est l'inverse de celui auquel on se borne le plus souvent : on craint de confondre, il faut craindre de ne pas unir assez, de ne faire du christianisme qu'un surcroît postiche, de ne pas montrer que les barrières et les mortifications très apparentes ne sont en réalité que des moyens très secrets de réaliser une plus béatifiante union ; et c'est en effet quand on ne sait pas bien unir qu'on craint surtout de confondre. Si trop souvent aujourd'hui la vie générale de l'humanité se retire du Christianisme, c'est peut-être qu'on a trop souvent déraciné le Christianisme des viscères intimes de l'homme. Oui vraiment, selon le vœu de Lachelier, en une vraie doctrine tout communique et rien ne se confond.

— Ainsi donc, vous prétendez dérouler l'écheveau sans solution de continuité à [262] partir des plus bas fonds, pour l'enrouler finalement autour de la solution catholique, sans méconnaître pour cela la transcendance absolue du Christianisme ?

Ne craignez-vous tout de même pas de mériter le reproche que vous adressiez à saint Bonaventure, ou plus encore de donner prise au grief de faire surgir le supérieur de l'inférieur, par une sorte d'évolution immanente : car on peut, ce semble, dévider votre fil dans les deux sens.

— Pas du tout. Une telle objection a un sens spécieux quand on regarde les choses du dehors en spectateur étranger au contenu réel de la pensée et de l'action engagées dans le drame. Mais pour qui se met, comme il le doit et comme personne n'en est dispensé, dans la chaude mêlée, la dialectique immanentiste qui jongle avec des notions sans contenu moral ni expérience religieuse apparaît comme l'éprouvette artificielle où règne le froid absolu. La vérité, disait Spinoza, est à [263] elle-même sa propre lumière et sa propre norme. Et voici celle, toute traditionnelle et issue de la raison spéculative comme de l'expérience spirituelle, qui reste l'idée maîtresse de la philosophie : tout semble se produire d'en bas ; mais tout réellement procède d'en haut ; et rien ne serait ni connaissable, ni réel, si tout n'était pas attiré à une assomption. La clef de voûte dont nous parlions tout à l'heure, il semble qu'elle ne vient que la dernière ; car l'on commence par élever les parois, par bâtir le cintre en bois ; et, à cause de cela, on s'imagine peut-être qu'on la placera, elle aussi, par le dessous. Mais non ; elle sera descendue d'en haut. Ce n'est pas à dire inversement, comme d'autres semblent le supposer, qu'on la mette la première en l'air sans qu'elle ait à s'appuyer sur tout l'ensemble de la voûte : cette voûte, elle la porte plus qu'elle n'est portée par elle, et tout s'effondrerait sans elle.

— *Estimez-vous donc que les conclusions [264] supérieures de votre doctrine assurent seules la solidité du reste, et qu'elles ont plus qu'un intérêt spéculatif ? Dans le Bulletin de la Société française de Philosophie, à propos d'une intéressante communication de M. Parodi, vous avez renié le sens du Pragmatisme Anglo-Saxon, quoique vous disiez avoir d'abord fabriqué et employé ce mot pour vous-même. Mais est-ce à dire que vous vous désintéressiez des conséquences pratiques de vos idées ?*

— Nullement ; ce serait contre-nature. Non seulement les idées et les actes sont normalement dans un rapport de causalité réciproque, quoiqu'il ne faille pas déprécier la valeur initiatrice et transcendante de la saine spéculation ; mais plus expressément encore la philosophie doit être, si l'on peut dire, intrinsèquement pratiquante. Les conséquences scientifiques, esthétiques, éthiques, sociales, religieuses de la doctrine que j'essaie d'esquisser ici sont partie intégrante de cette doctrine [265] même. Si l'on oppose trop souvent « l'homme de pensée » à « l'homme d'action », c'est parce qu'on emploie ces mots en un sens subalterne et morcelant. « Penser à Dieu est une action », disait Joubert ; mais même penser, tout court, c'est toujours étreindre et dominer des données passives, comme agir, c'est toujours imprimer, à ce qui est, une unité, une forme, une idée. Elle est très déficiente, pour ne pas dire déviante, la conception d'après laquelle la *pratique* ne serait qu'une application purement accidentelle et toujours appauvrie d'une *théorie* qui, de son étage supérieur, « ordonnerait », sauf à ne voir jamais réaliser pleinement et concrètement son ordre. Non, il y a, dans l'idée même de ce que j'appelais tout à l'heure, moins sérieusement qu'à présent, « la Philosophie Pure », l'implication, la circumincession de la pensée et de l'action, toutes deux à la fois idéales et réelles diversement et progressivement : « pure », elle l'est, comme vierge de toute interpolation ; « pure », elle l'est [266] parce qu'elle est intègre et totale, comme un éther qui servirait de milieu universel, du plus terre-à-terre de l'action jusqu'aux hauteurs les plus azoïques de la spéculation ; « pure », elle l'est aussi parce qu'en concluant à l'action, elle ne dispense jamais d'agir, dégagée de toute suffisance, comme de toute intrusion et de toute ingérence.

Aussi, loin de désavouer, j'admire ceux de mes élèves et de mes amis qui, sans orienter leur énergie vers les tâches spéculatives, s'inspirent toujours de ces mêmes pensées, en devenant d'autant mieux des « hommes d'information et d'action »,

des agents de liaison et de compréhension. Tel Augustin Léger qui, avec une précision, un dévouement et un labeur féconds, dirige *la Société d'Etude et d'Informations économiques* ; tel Léopold Dor qui, par sa maîtrise personnelle, par sa *Revue de Droit Maritime comparé*, met en œuvre, le sachant et le voulant, cet esprit que j'essayais de définir, en aidant efficacement, [267] dans un domaine où il est si urgent et si malaisé de substituer à l'ère des conflits et des mécontentes, une intelligence réciproque et une coopération pacificatrice. C'est bien d'un esprit de clarté, d'unité, de liberté disciplinée et compréhensive qu'il s'agit. Et d'une manière analogue, quoique avec une orientation différente de la mienne, (mais la science a par son désintéressement même un service de bien public à remplir), mon ami Henri Berr, avec sa *Revue de synthèse historique* et les cent volumes qu'il suscite peu à peu pour une *Histoire de l'Humanité*, accumule de précieux matériaux, dont une philosophie de pleine vérité concrète, de pleine humanité historique, aura à profiter.

— *Il me semble à présent que, selon votre vœu initial et malgré mes ironies du début, vous avez bouclé votre itinéraire en rejoignant la spéculation et l'action, sans jamais lâcher le concret. N'est-ce pas [268] que vous m'avez donné par là une vue cavalière de tout votre grand voyage au pays de la vérité et de l'être ?*

— Hélas non, et je crains de votre bonté que vous ne soyez trop satisfait par mes escamotages et mes « abstractions » mythiques. Je tiens d'autant plus à revenir ici à mon *leit motiv* sous une forme encore plus exacte.

Afin de rendre sensible la puissante souplesse des méthodes algébriques dont il disposait, ou surtout peut-être afin de faire entendre que l'ordre véritable et les difficultés et solutions

salutaires sont d'un monde supérieur à celui de la Science, Hermite, le grand mathématicien et le grand chrétien que Duhem m'avait fait connaître, nous disait un jour : « Jetez sur ce tableau, dans le plus beau désordre que votre caprice pourra imaginer, des points épars : il est possible de trouver une loi, de donner la formule de cette apparente anomie ». (Pour le dire en passant, c'est [269] le souvenir de ce trait qui m'avait inspiré une proposition, dont on m'a fait indûment grief, sur les faits les plus préternaturels, qui, tout en déconcertant ce que Leibniz nomme « les coutumes de la Nature, » peuvent cependant, comme l'a remarqué saint Augustin, toujours rentrer dans l'ordre concret, singulier, et moral de la Providence). Eh bien, cher Monsieur, vous n'avez fait que me proposer entre beaucoup d'autres problèmes possibles, un défi analogue. Par vos questions multiples et savamment perturbatrices, vous m'avez forcé à passer par beaucoup de noms propres et d'œuvres divergentes ; et j'ai dû dégager de cet *imbroglio* voulu une filière ; mais il y en a une infinité d'autres qui, par d'autres horizons, nous auraient conduits au même but. Tous les chemins bien suivis y mènent. Je regrette tant de ne point vous avoir montré mes aspects les plus familiers, les plus aimés ! Par la bride, le frein ou l'éperon, en paraissant simplifier notre marche, mais en la rendant plus [270] difficile sans doute, vous m'avez ramené ou poussé toujours vers les sentiers glissants de l'esthétique ; tandis que, semble-t-il, j'aurais été tellement plus à l'aise sur les larges routes de la science et de l'épistémologie, de l'éthique et de la pédagogie, de la sociologie, là où tant de difficultés urgentes nous poignent, ne fût-ce que celle de la valeur de notre civilisation scientifique : elle serait à pénétrer d'un esprit meilleur, après que nous aurions discerné, plus aisément là qu'ailleurs, l'immense porte-à-faux de notre monde moderne, dé-spiritualisé et déchristianisé. — Agréez donc surtout mes excuses et mes regrets.

— *N'avez-vous pas donné des ébauches, ne développerez-vous pas quelques-unes de ces vues, en dehors même de votre trilogie ?*

— En d'autres temps, j'avais rêvé de composer un « *Itinéraire historique et critique [271] de la Philosophie* », pour indiquer comment, en fait et en droit, ses démarches s'entresuivent. J'ai même publié l'esquisse d'un chapitre sur « *le Point de départ de la Recherche Philosophique*, et j'en avais partiellement rédigé d'autres sur « le Ressort », sur « les Voies Variées », sur « les Fins convergentes », sur « les Limites et les Dépassements » de la Philosophie. Un collaborateur dévoué qui a publié à diverses reprises des notes et des ébauches informes dont je ne pouvais moi-même achever la mise au point et dont je ne voulais dès lors assumer la responsabilité, Bernard de Sailly a donné des fragments sur « les Ingrédients de la Philosophie de l'Action » ou sur « la Fonction véritable de la Philosophie ». Mais l'ampleur du sujet à traiter, de la route à parcourir m'a découragé. Si j'avais quinze ans ! Car enfin je ne voudrais pas vous laisser sur la note pessimiste que vous suggérait ma précédente réponse. Il s'agit non de refouler l'âme moderne, mais au contraire d'orienter, de [272] relever, de purifier, de faire aboutir son prodigieux élan.

Pour en revenir au point de vue où, malgré mes désirs d'universalisme, je me suis cantonné, et pour répondre à vos dernières questions plus vastes que toutes les précédentes, il me faudrait à présent, (mais j'y renonce), vous montrer comment mes thèses, en apparence toutes spéculatives, sur les relations des deux connaissances réelle et notionnelle, sur la solidité du fil à trois brins dont est tramé l'être, sur le caractère transnaturel de notre destinée... ont un intérêt immédiat, décisif, constitutif, pour l'organisation et l'orientation des sciences positives elles-mêmes, pour la vie littéraire et artistique, pour le gouvernement des esprits et des sociétés, pour le redressement et le progrès de notre civilisation, pour la pacification et la coopération internationale,

pour la mission intellectuelle des divers peuples, pour leur fidélité à leur propre tradition et pour leur [273] conversion à une unité spirituelle qui respecte et favorise leur pleine originalité...

— *Pardon, mais j'aimerais au moins un mot sur ce dernier point : c'est un sujet si brûlant...*

— ...qu'il est plus facile de toucher en courant que de manier sans se brûler en effet ! Que de causes engendrent la xénophobie aujourd'hui endémique : je ne retiens, parmi ces causes, que l'impérialisme intellectuel ; je veux dire qu'en s'attachant surtout à ce qu'il y a d'idéologique, de conventionnel, d'inadéquat, d'accidentel même en ses propres formes de langage, d'habitudes, de conceptions, chaque peuple, comme chaque homme, exalte un esprit de suffisance et de contention qui entraîne des heurts inévitables.

Cet exclusivisme incompréhensif est d'autant plus périlleux que la culture actuellement prédominante ne fait guère concevoir le développement de la civilisation et [274] la circulation des idées et des biens humains que comme un échange de produits manufacturés par la science et l'industrie : valeurs fiduciaires et artificielles qui sont forcément limitées et décevantes, sans que les appétits cessent d'être infinis et très réels. En l'absence de « l'humanisme chrétien », si pénétré de « connaissances réelles » et de *sursum* spirituel, ni les armes, ni les sciences, ni les instruments diplomatiques, et juridiques ne suffiront à l'œuvre d'intelligence mutuelle et de concorde féconde. — Sur la vieille maison presbytérale d'une petite ville bourguignonne qu'éprouvaient au XVI^e siècle les guerres de Religion, on lit encore, gravée à la date expressive de 1572, cette belle inscription : *Non armis, non verbis hominum, sed Verbo !* Cet appel à la vérité intérieure et supérieure,

qui parle diversement au plus profond des âmes et des peuples, mérite d'être plus entendu. — Une comparaison encore, si vous le permettez ! Dans sa savante et splendide histoire de la langue [275] musicale, mon grand ami Maurice Emmanuel, professeur d'*Histoire de la Musique* au Conservatoire, montre à la fois la continuité, la diversité et l'unité d'une tradition plus large et plus cohérente que nous ne le supposons. Nous nous croyons trop volontiers en possession de toutes les acquisitions du passé et de tous les moyens possibles d'expression : illusion présomptueuse et stérilisante ! Au-delà de nos deux tons majeur et mineur modernes, il faut revendiquer ou susciter les ressources délaissées ou inédites de modes que, dans l'antiquité, au moyen-âge, chez d'autres peuples, pour l'avenir, la musique a à retrouver, reprendre, employer, inventer de la façon la plus enrichissante, — sans négliger, en dehors du système rigide des octaves à douze intervalles, le champ prodigieusement riche de tonalités et de timbre que nous révèlent à l'infini Théremin et d'autres, avec les « ondes éthérées », ou même les auditions colorées ! De même le clavier de la pensée humaine est infiniment [276] plus étendu que l'*Organon* d'un Aristote, d'un Bacon ou d'un Peano.

Au-delà et au-dedans de tous les idiomes particularisés, au-dessus des Logiques notionnelles et des Sommes systématisées, il y a « la langue connue de tous », que nul cependant ne parle purement ni n'épuise totalement ; il y a le commun dénominateur secret des langages les plus intraduisibles littéralement, mais dont l'équivalence est cependant foncière et permet de résoudre, en harmonies des âmes, les dissonances des entendements. « Comment peut-on être Persan ? » demandait ironiquement Montesquieu. Mais oui, on peut l'être, on l'est, et même Chinois, et même Chrétien ! Et le progrès des Missions catholiques comme de la Paix internationale et de la vraie Société des peuples est lié à cette compréhension de la vie profonde et des diversités belles et légitimes, sans qu'on force aucun esprit, aucun peuple à passer sous des fourches caudines pour entrer dans la maison œcuménique de la

[277] vérité. Et j'en prends à témoins des observateurs, des experts, des praticiens aussi diversement compétents que Claudel et Massignon également persuadés de l'unité de l'esprit humain et de l'hétérogénéité irréductible des esprits nationaux et des familles linguistiques, — que les Bénédictins de Saint-André de Lophem et Dom Jehan Joliet préparant en ce moment même une abbaye autochtone en Chine, — que Paul Mulla venu de l'Islam pour mieux comprendre et compléter l'âme religieuse de ses frères de race, — que mon cher visiteur Japonais, François Iwashita, emportant à ses très aimés compatriotes la Bonne Nouvelle sans imposer au Soleil Levant les colorations du Couchant, — que le P. Henrion et le P. Malcor qui, prolongeant le P. de Foucauld et sa vie d'immolation, portent aux impénétrables fils du Désert la muette éloquence de la Présence Réelle et de l'Odeur divine, pour les préparer à la grâce d'entendre plus tard, beaucoup plus tard peut-être, le [278] Verbe de vérité ; — que Pie XI urgeant la formation de clercs et la consécration d'évêques indigènes !

— Vous estimez que toutes ces choses, si diverses, se tiennent, et que de telles initiatives ne peuvent réussir qu'en accord avec la rénovation intellectuelle, avec l'élargissement philosophique dont vous me faites entrevoir l'envergure ?

— Oui et non. Si c'est un meurtre spirituel que de vouloir forcer tous les peuples, toutes les âmes à passer, pour l'essentiel de leur vie profonde, par les contingences historiques et locales de notre logique occidentale et de notre culture notionnelle au risque de mériter la malédiction portée contre ceux *qui non sinunt alios intrare*, heureusement notre pensée vivante est toujours plus large que notre prétention savante ; et, quoiqu'il soit extrêmement bon et fécond de mettre à l'unisson l'âme et l'esprit, toujours la vie a plus ou moins passé à travers les bandages et les [279] corsets les plus

étouffants. Je songeais à cette multiple force de la végétation spirituelle, tandis que naguère on s'étonnait devant moi qu'en dépit de tant d'efforts accumulés pour apaiser les conflits et restaurer l'humanité, les choses parussent aller de mal en pis. Et moi, en considérant toutes les erreurs et toutes les carences, j'étais tenté de m'étonner qu'elles allassent aussi bien. Et pour m'éclairer, pour me reconforter, je contemplais les misères du long passé, ce qu'Ozanam appelait « le progrès dans les siècles de ruines et de décadence ». Et je regardais la belle et riche *Histoire Générale de l'Eglise* de mon ami vénéré, M. Mourret, ce tableau d'ensemble où les ombres mêmes sont si utiles qu'on ne s'en inquiète point, où tant de faits et d'idées s'entresuivent dans une sereine lumière qui fond les contrastes en une allègre confiance. Et, parallèlement, je méditais une histoire qui n'est pas suffisamment écrite et qui n'est guère connue ni même soupçonnée, l'histoire anonyme [280] des influences chrétiennes, celles qui, quoique issues d'une même source, se sont développées en apparence sans ou contre l'Eglise : deux histoires symétriques qui finissent par se rejoindre peu à peu et qui, comme le prodigue revenu et son frère attendri, s'embrasseront tôt ou tard, fût-ce à l'infini.

— *C'est à une telle rencontre, à une telle reconnaissance que vous travaillez ?*

— Oui, mais il ne faut pas l'espérer au rabais. Les solutions trop partielles, trop hâtives, sont inopérantes et dangereuses, comme lorsqu'on charge un blessé sur un brancard trop faible et qui casse.

On ne remédiera pas aux périls de la civilisation scientifique et des découvertes matérielles si on ne restitue pas l'esprit dont au fond elles procèdent, et si on ne les subordonne pas comme de

salutaires moyens à leur fin véritable qui est l'ascension morale, la libération spirituelle, la [281] multiplication des hommes pour la Vie éternelle. Nous n'avons pas fini de pâtre, parce que nous n'avons pas fini de comprendre et de vouloir.

Regardez ce sommet de Sainte-Victoire dont notre promenade nous a rapprochés, et cette croix terminale qui, érigée en 1872, dresse à mille mètres le témoignage de nos épreuves d'alors et de nos espérances indestructibles, avec cette belle inscription : *Dou mai la davaloun, dou mai mounto !* (plus on l'abaisse, plus elle monte).

Elle nous est revenue, la Victoire, non plus celle de Marius sur les Ambrons et les Teutons, qui a permis l'élaboration et la transmission de la civilisation gallo-romaine et chrétienne, non pas même celle qu'il fallait, il y a 57 ans, remporter sur le découragement et l'abdication, mais celle qui, en 1918, semblait assurer (elle ne faisait que le rendre possible) le triomphe de notre idéal. Et la voici pantelante, aussi mutilée que celle de Samothrace, [282] cette victoire au prix sanglant, au lendemain tragique ! C'est qu'en effet elle n'est rien encore, si l'on reste ou si l'on retombe dans les idées, les sentiments, les mœurs, les ambitions, les illusions qui avaient rendu la guerre inévitable.

La vraie victoire, la « Victoire Sainte » qu'il nous faut tous remporter sous peine de laisser vainqueurs et vaincus plus meurtris et plus hostiles que jamais, c'est la victoire paradoxale de chacun sur soi, sur les passions et les préjugés, sur les incompréhensions et les intolérances, sur le millénarisme, le pacifisme ou le nationalisme, sur les palliatifs aggravants et les panacées paresseuses, sur toutes les mauvaises concupiscences !

« Vers l'Unité ! » Les hommes ne peuvent s'empêcher de tendre à l'un, à l'être... Mais qu'ils ne s'y trompent pas. Ce royaume de l'unité est au-dedans. Car plus l'être est un, plus il a de richesse intérieure, et plus, du dehors, il comporte d'aspects et

d'expressions variées. Chercher [283] à l'atteindre et à s'unir à lui et en lui par la pensée abstraite, par les utilisations scientifiques, par les intérêts matériels, c'est, sous prétexte de réalisme et de conformisme, ériger un aspect partiel en vérité totale ; c'est substituer au bienfait de la vérité libératrice et pacificatrice, une entreprise arbitraire et tyrannique de l'homme sur l'homme ; c'est trouver la déception et la discorde. Par une telle voie, on ne saurait former (et on n'y réussit même jamais complètement) que des *unifiés*, c'est-à-dire des passifs, ou des violents, ou des révoltés. Ce qu'il nous faut ce sont des actifs et des *unis*. Combien donc nous avons besoin des méthodes et des vertus d'une pensée à la fois libérée et disciplinée, seule capable de réaliser le vœu humain et divin : *Ut unum sit Multi, ut multi sint Unum !* » [284] [285]

Index

[Retour à la table des matières](#)

Alfred Espinas, 57	Dante Alighieri, 134
Anaximène, 72	Dechamps, Cardinal Victor, 54, 129
Archambault, Paul, 59	Delacroix, Henri, 80
Aristote, 42, 108, 132, 144	Delbos, Victor, 22, 26, 32, 52, 89
Arnould, Louis, 81	Descartes, René, 21, 24, 67, 72
Aude, Edouard, 115	Dor, Léopold, 140
Audiat, Gabriel, 35	Ducros, Louis, 48
Augustin, Saint, 26, 120, 135, 140, 141	Duhem, Pierre, 32, 52, 141
Bacon, Francis, 144	Duranti, Jérôme de, 92
Barrès, Maurice, 57	Emmanuel, Maurice, 144
Beaudoin, R.P. Réginald, 51	Estaunié, Edouard, 21
Beethoven, Ludwig van, 95	Ferrier, Raymond, 92
Benrubi, 28	Fonsegrive, George, 38, 45
Berger, Gaston, 59	Foucault, Jean Bernard Léon, 145
Bergson, Henri, 27, 28	Franck, Adolphe, 35
Bernard, Saint, 24, 131	François de Sales, Saint, 97
Berr, Henri, 140	Galibert, Ferdinand, 128
Bertrand, Alexis, 32	Gasparri, cardinal Pietro, 54
Bonaventure, Saint, 137	Gentile, Giovanni, 106, 113, 117, 119
Bonnefoy, archevêque François Joseph
Edwin, 54, 55, 58	Gilson, Étienne, 130
Bossuet, Jacques Bénigne, 71, 96, 124	Giraud, André, 34
Bourgarel, abbé Raymond, 59	Goblot, Edmond, 56, 112
Boutroux, Emile, 32, 46, 48, 82	Grandmaison, Léonce de (S.J.), 85
Bremond, Henri, 33, 58, 61, 68, 93, 94,
95, 115	Grassi, Ernesto, 119
Brenous, Joseph, 75	Guérin, Maurice de, 101
Brunschvicg, Léon, 47	Hamelin, Octave, 42
Chaix, Jules, 34	Hanotaux, Gabriel, 38
Chateaubriand, François-René, 34	Heidegger, Martin, 117
Chevalier, Jacques, 28, 31	Henri Joly, 32
Claudé, Paul, 94, 97, 145	Héraclite, 72, 93
Clément XIV, 111	Hermite, Charles, 141
Cohen, Marcel, 76	Herr, Lucien, 36
Condillac (abbé de Condillac), 72, 82	Hügel, Friedrich von, 45
Constant, Léonard, 59	Hume, David, 40
Corneille, Pierre, 17	Iwashita, François, 145
Croce, Benedetto, 118	Iwashita, Soichi, 76
	James, William, 28
	Janet, Pierre, 80

- Jean de la Croix, Saint, 40, 49
Jean, Saint, 40, 49, 85, 132
Joliet, Dom Jehan, 145
Jordan, Camille, 40
Joubert, Joseph, 139
Jousse, Marcel, 76, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86
Kant, Emmanuel, 125
La Via, Vincenzo, 119
Laberthonnière, P. Lucien, 32, 54
Lachelier, Jules, 124, 137
Lagrange, Marie-Joseph, O.P., 85
Lallement, Lucien, 52
Lantoine, L., 35
Lavoisier, Antoine Laurent, 72
Le Bachelet, Xavier-Marie S. J., 45
Le Cardonnel, Louis, 101
Le Roy, Edouard, 28, 72
Lefèvre, Frédéric, 7, 21
Léger, Augustin, 140
Leibniz, Gottfried Wilhelm von, 12, 32, 124, 141
Lénine, 37
Léon XIII, 53
Léon, Xavier, 47
Lepidi, P. Albert OP, 53
Lévi, Sylvain, 76
Lévy-Bruhl, Lucien, 79
Loisy, Alfred, 45
Lorin, Henri, 12
Luther, Martin, 55
Maine de Biran, 32, 72, 73, 80, 105
Mâle, Emile, 110
Malebranche, Nicolas, 15, 23, 97
Malet, André, 58
Mallet, chanoine François, 54
Marion, Henri, 46
Maritain, Jacques, 56
Martin du Gard, Maurice, 94
Massignon, Louis, 76, 78, 145
Meillet, Antoine, 76
Mercier, Cardinal Désiré-Joseph, 50
Meyerson, Emile, 72
Milton, John, 33
Mistral, Frédéric, 115
Montaigne, Michel de, 107
Montesquieu, 144
Mourret, Fernand, 146
Mulla, Mgr Paul (Méhemet Ali Mulla-Zade), 33, 75, 145
Newman, Cardinal John Henri, 40, 68
Ollé-Laprune, Léon, 32, 33, 54, 56, 125
Ozanam, Frédéric, 146
Paliard, Jacques, 33
Papias, 84
Parodi, Dominique, 138
Pascal, Blaise, 11, 26, 32, 60, 71, 87, 107
Paul, Saint, 24, 58, 84, 89, 115, 135
Payot, Jules, 52
Peano, Giuseppe, 144
Pératé, André, 32
Perraud, Adolphe (cardinal), 53
Pie X, 39, 54, 145
Pie XI, 39, 54, 145
Platon, 57, 67
Poincaré, Raymond, 48
Rampolla del Tindaro, cardinal Mariano, 53
Rauh, Frédéric, 32
Ravaisson, Félix, 24
Richelieu, cardinal Armand Jean du Plessis de, 17
Rivet, Monseigneur François-Victor, 21
Rodin, Auguste, 92
Ruy, Louis, 34
Sailly, Bernard de, 142
Saint Bonaventure, 130
sainte Thérèse, 107
Sanson, R.P. Pierre, 130
Schopenhauer, Arthur, 125
Scupoli, Laurent, 14
Séailles, Gabriel, 125
Segond, Joseph, 28, 34
Sévigné, marquise de, 59
Socrate, 10
Sorel, Georges, 28
Souday, Paul, 95
Souriau, Maurice, 88
Spinoza, Baruch, 11, 26, 52, 57, 138
Texcier, Jean, 22
Thalès, 72
Urtin, Henri, 59
Valensin, R. P. Auguste, 33
Valéry, Paul, 106, 109, 112, 113
Vauvenargues (Luc de Clapiers, marquis de), 101
Vincent de Paul, 17
Vinci, Léonard de, 71
Weber, Jean, 28
Wehrlé, Abbé Johannès, 33, 45, 54
Zdziechowski, Maryan, 76
Zyromski, Ernest, 101